Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesrveries01saxe

MES RÊVERIES,

TOME PREMIER.

MES RÊVERIES.

OUVRAGE POSTHUME

DE

MAURICE COMTE DE SAXE,

DUC DE CURLANDE ET DE SÉMIGALLE, MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ TRÉS-CHRÉTIENNE :

Augmenté d'une histoire abrégée de sa vie, & de différentes pièces qui y ont rapport,

PAR MONSIEUR L'ABBE' PÉRAU.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE ET MERKUS.

Et se trouve à PARIS,

Chez { DESAINT ET SAILLANT, rue saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, près la rue saint Jacques.

M. DCC. LVII.

Xf 20
.757
.Sa9
t.1

Bateesd
58094
28, 56

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que nous publions aujourd'hui n'a besoin ni de recommandations, ni d'éloges. Le fond en est connu par différentes éditions, qui, malgré leur défectuosité, ont été accueillies par le public avec empressement: c'est un sûr garant de l'estime qu'il en fait. Il s'agit donc uniquement ici de rendre compte des avantages de notre édition sur toutes les autres.

1°. *Elle est faite sur le manuscrit même de monsieur* LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE. *Les précédentes, au contraire, n'ont été imprimées que d'après une copie très-informe. Qu'on les compare avec la nôtre, on verra à chaque page des différences essentielles dans la narration.*

2°. *Les estampes, qui sont en grand nombre dans notre édition, ne sont point de simples ornemens ; elles sont une partie essentielle de l'ouvrage. Nous l'avons déjà observé dans notre* prospectus ; *monsieur le maréchal ne faisoit la plupart du tems qu'esquisser ses idées, & laissoit au*

deſſein le ſoin de les développer. De-là cette ſuite de tableaux intéreſſans que le maréchal a fait exécuter ſous ſes yeux pour l'intelligence de ſon ouvrage.

C'eſt d'après ces précieux originaux que nous avons fait travailler à nos deſſeins ; ce qu'on n'avoit pas été en état de faire dans les premières éditions, où il eſt aiſé de remarquer que les eſtampes n'ont été faites que d'idée. Auſſi la plupart n'ont-elles avec l'ouvrage aucun rapport néceſſaire, & ne contribuent nullement à en faciliter l'intelligence. D'ailleurs, dans les endroits que le deſſinateur hollandois n'a pas été à portée d'entendre, ſes idées ne lui fourniſſant rien, il n'a oſé haſarder de rien donner à cet égard. C'eſt ce qui fait qu'il n'y a dans les premières éditions qu'une quarantaine de planches ; au lieu que, dans celle-ci, on en verra quatre-vingt-quatre, d'après les deſſeins originaux, qui toutes, avec l'imprimé, ſervent à mettre le ſyſtème du maréchal dans le jour le plus avantageux.

*Toute cette partie a été conduite par un habile deſſinateur *, qui, jeune encore, joint à une grande*

* Monſieur Patte, architecte & graveur, connu depuis longtems par différens ouvrages qui lui ont acquis une grande réputation parmi

connoiſſance des arts un goût exquis pour le deſſein, & un tact sûr pour choiſir les artiſtes les plus capables de rendre, par la gravure, la perfection & le fini que ſon crayon leur indique.

Quoique nous nous ſoyons fait un devoir de ſuivre en tout le manuſcrit original, nous avons cru pouvoir, à l'exemple des premiers éditeurs, partager cet ouvrage par livres, chapitres & articles: cette diviſion nous a paru avoir plus de grace que de ſimples titres, tels qu'ils ſont dans le manuſcrit.

De plus, on a été d'avis que nous conſervaſſions un morceau ſingulier, qui ſe trouve dans les précédentes éditions; mais dont il n'eſt fait nulle men-

les artiſtes & les amateurs des beaux arts. On a de lui, 1°. d'excellens morceaux relatifs à l'architecture, imprimés dans le mercure. 2°. Un diſcours dans lequel il fait voir combien il ſeroit avantageux que l'étude de cet art entrât dans l'éducation des perſonnes de naiſſance. Ce diſcours a été publié en 1754. 3°. Deux ſuites des compoſitions du célèbre Piranèze, dont il a imité la manière en les gravant à une ſeule taille. 4°. Une ſuite de vingt planches d'architecture, contenant les proportions générales, entrecolonnemens, portes, niches, croiſées, profils, amortiſſemens, & détails choiſis des plus beaux édifices de France & d'Italie, qu'il a levés & deſſinés ſur les lieux. On y trouve entr'autres ceux du périſtile du louvre. 5°. Il a gravé une partie des planches d'architecture des ruines de la Grèce, que Mr. le Roi architecte doit mettre au jour inceſſamment. 6°. Divers autres ouvrages, tels qu'une bourſe pour des négocians, un portail de ſaint Euſtache, &c, &c.

tion dans le manuſcrit : c'eſt celui qui eſt intitulé, Réflexions ſur la propagation de l'eſpèce humaine. *On verra que le maréchal, d'ailleurs ſi profond dans l'art militaire, ne poſſédoit pas de même la ſcience des loix & du gouvernement. On ne peut guère qualifier autrement cette production, qu'en lui attribuant en particulier le titre que l'auteur a jugé à propos de mettre à ſon excellent ouvrage ſur la guerre.*

Une hiſtoire détaillée de la vie de ce grand général auroit ſans doute bien figuré à la tête d'un ouvrage qui fait tant d'honneur à ſes taleus : mais nous laiſſons ce ſoin à ceux qui, pourvus de bons mémoires, ſe ſentiront d'ailleurs des forces ſuffiſantes pour peindre ce héros à la poſtérité : nous nous ſommes bornés à donner une hiſtoire abrégée de ſa vie militaire : ce qui nous a fourni l'occaſion de faire uſage de quelques lettres, & autres pièces dont nous avons eu communication. On trouvera ces différens morceaux à la fin du ſecond volume.

Fin de l'avertiſſement.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

MAURICE COMTE DE SAXE,

DUC DE CURLANDE ET DE SEMIGALLE,

maréchal général des armées de sa majesté très-chrétienne.

MAURICE, comte DE SAXE, naquit à Dresde le 19 octobre *1696*. Il étoit fils naturel de Frédéric Auguste * premier du nom, roi de Pologne, électeur de Saxe, grand-duc de Lithua- *1696.*

Naissance du comte de Saxe.

* Ce prince est appellé, dans les actes publics, Auguste premier, & quelquefois Auguste second. On peut dire l'un & l'autre à différens égards. Il est premier du nom par rapport au trône de Pologne, & second par rapport à l'électorat de Saxe.

nie; & de Marie-Aurore de Konigſmarck, comteſſe de Weſterwich & de Stegholm, abbeſſe du monaſtère impérial, libre & ſéculier de Quedlinbourg, de la confeſſion d'Auſbourg. Il eut la même éducation que le prince électoral, aujourd'hui roi de Pologne, qui n'étoit ſon aîné que de quelques mois.

Son goût pour les exercices militaires.

Son goût pour les armes, & en général pour tout ce qui pouvoit concerner la guerre, ſe manifeſta, pour ainſi dire, dès le berceau, & ne fit que s'accroître à meſure que l'âge ſe développa. Le ſon des trompettes, le bruit des tymbales, des tambours, les revues de troupes, faiſoient ſur ſon ame l'impreſſion la plus vive. Après avoir aſſiſté à un exercice, il cherchoit auſſi-tôt à imiter ce qu'il avoit vu. Il raſſembloit des enfans de ſon âge, & exécutoit avec eux, dans ſon appartement, ce qu'il avoit pu retenir des évolutions dont il avoit été témoin.

Dès qu'il put ſe tenir à cheval, & faire des armes, il ſe livra à ces exercices avec une ardeur inconcevable, & y fit de rapides progrès. Il ne montra pas autant de goût pour les premiers élémens des ſciences: on eut même bien de la peine à lui faire apprendre à lire & à

écrire; on imagina en vain différentes ruſes pour tâcher de le tenir à l'étude pendant quelque tems de la matinée. Le moyen qui réuſſiſſoit le mieux, étoit de lui promettre de le laiſſer monter à cheval, ou faire des armes, auſſi longtems qu'il voudroit dans l'après-midi : on étoit ſûr alors d'obtenir ce que l'on ſouhaitoit; c'eſt-à-dire, qu'il reſtoit en place & paroiſſoit s'appliquer, mais la tête plus occupée du plaiſir dont on le flattoit, que des objets qu'il avoit ſous ſes yeux, le tems d'étude étoit, pour l'ordinaire, aſſez mal employé.

On ne réuſſit pas mieux lorſqu'on voulut lui faire apprendre quelques-unes des langues qui lui étoient étrangères. Il ne témoigna quelque goût que pour la françoiſe. Il aimoit les François, & vouloit toujours en avoir auprès de lui : cela le mit dans l'obligation d'étudier les principes de leur langue : & la facilité qu'il avoit d'apprendre ce qui lui faiſoit plaiſir, le mit bientôt en état d'entendre le françois, & de le parler.

Tel fut, à peu près, le fruit qu'il retira de ſa première éducation. Il fit dans la ſuite de grands progrès dans la méchanique, la géométrie, les

mathématiques, & dans toutes les connoiſſances qui pouvoient avoir trait au goût qu'il avoit pour les armes. Mais ce fut de lui-même qu'il ſe preſcrivit cette étude, dès les premiers pas qu'il fit ſous différens généraux auſquels le roi ſon père le confia pour le former au grand art de la guerre.

1708. Ses premières armes, au ſiége de Lille.

Il fit ſes premières armes ſous le comte de Schulembourg, commandant des troupes ſaxones dans l'armée des puiſſances alliées contre la France. La Flandre étoit alors le théâtre de la guerre; & les alliés venoient de mettre le ſiége devant Lille. Le jeune comte, à peine âgé de douze ans, y ſervit en qualité d'aide-major général du commandant ſaxon. Il monta pluſieurs fois la tranchée, tant à l'attaque de la ville que du château, & fit voir dès lors ce qu'on devoit attendre de lui, lorſqu'il ſeroit dans un âge plus avancé.

Le roi de Pologne, témoin de cette bravoure naiſſante, crut devoir lui laiſſer prendre un libre eſſor. Il permit au jeune comte de le ſuivre dans toutes ſes expéditions militaires. Les conjonctures étoient alors des plus favorables. Il y avoit déjà huit ans que les maiſons de Bourbon

& d'Autriche étoient en guerre pour la succession d'Espagne; & il ne paroissoit pas que l'on dût sitôt poser les armes.

Les alliés, après avoir emporté Lille sur les François, assiégèrent Tournai, & s'en emparèrent le 29 juillet 1709, après vingt & un jours de tranchée ouverte. Le comte de Saxe s'y distingua; & son intrépidité le portant à s'exposer aux attaques les plus vives, il se vit deux fois à l'instant de sa perte. Deux mois après, le 11 de septembre, se donna cette sanglante bataille de Malplaquet, une des plus meurtrières que l'on eût vues depuis longtems. Le comte s'y distingua par sa bravoure. Et, portant déjà partout ce sang froid qui caractérise le vrai courage, il remarqua dès lors les fautes qui avoient été réciproquement commises par les généraux des deux partis; & sur-tout par les François, qui, au moyen d'une meilleure disposition *, auroient pu mettre la victoire de leur côté. Le massacre affreux qui se fit dans cette bataille, loin de lui inspirer de l'horreur pour une profession aussi périlleuse, ne fit qu'allumer encore son courage; & le soir même, il dit à ses

1709.

Il se trouve au siége de Tournai.

Bataille de Malplaquet.

* Voyez tome II, page 94 & suiv.

amis, avec une eſpèce de tranſport d'allégreſſe, *qu'il étoit bien content de ſa journée.*

1710. Il ſert au ſiége de Béthune.

L'année ſuivante, il ſervit encore en Flandre, & ſe diſtingua au ſiége de Béthune. Tous les officiers généraux s'empreſsèrent de lui donner les plus grands éloges. Mais le prince Eugène, ce grand maître dans l'art de la guerre, crut devoir, au lieu d'éloges, lui donner des leçons ſur le véritable courage, pour tempérer un peu cette pétulante impétuoſité avec laquelle il l'avoit vu ſe précipiter au milieu des haſards.

Leçon que lui donne le prince Eugène.

La témérité, lui dit-il, *ne paſſera jamais pour bravoure. Vous ne devez pas ainſi les confondre; car les connoiſſeurs ne s'y méprendront pas.*

Cette campagne fut la dernière qu'il fit contre une couronne à laquelle il devoit, dans la ſuite, rendre les ſervices les plus importans. Mais, avant que de paſſer en France, il eut occaſion de ſe ſignaler, dans différentes entrepriſes que tenta le roi ſon père contre les Suédois.

On ſçait que Charles XII, roi de Suède, cet Alexandre du nord, avoit été, pendant pluſieurs années, la terreur de ſes voiſins. Après avoir détrôné le roi de Pologne en 1704, & battu les Moſcovites en différentes batailles pendant plu-

ſieurs années, il avoit enfin ſuccombé ſous leurs efforts à la journée de Pultowa, qui fut vraiment le terme des proſpérités de ce prince. Il ſe ſauva à Bender, chez les Turcs; & agit ſi vivement à la Porte, qu'il détermina cette puiſſance à déclarer la guerre au czar de Moſcovie. Les rois de Dannemarck & de Pologne, profitant des conjonctures, pour ſe vanger des traitemens qu'ils avoient reçus du roi de Suède durant le cours de ſes conquêtes, firent alliance avec le czar; & convinrent que, pendant que celui-ci défendroit ſes frontières contre les Turcs, ils feroient irruption de leur côté dans la Poméranie ſuédoiſe.

Le roi de Pologne y conduiſit ſes troupes, & fut ſuivi du comte de Saxe, qui fit des prodiges de bravoure dans le cours de cette expédition. Il ſe diſtingua d'abord à la priſe de Troptow. De-là, les Saxons allèrent à Stralſund pour en faire le ſiége. Les approches ſouffrirent beaucoup de difficultés, à cauſe de la poſition de cette place, qui eſt environnée d'eau de toutes parts. Tandis que la plupart de troupes tâchoient d'aborder par les digues, le comte de Saxe, à la tête d'une compagnie de braves auſſi

1711. Il ſert en Poméranie.

déterminés que lui, paſſa une rivière à la nage, le piſtolet à la main, ſans s'embarraſſer du feu des ennemis : trois officiers & vingt ſoldats furent tués à ſes côtés; il n'en parut nullement ému, & continua le trajet. Les attaques ſe firent avec beaucoup de vigueur, mais peu de ſuccès. La bravoure des aſſiégés, l'inondation de tous les environs de la place, & plus encore la rigueur de la ſaiſon, qui étoit déjà très-avancée, ces différens obſtacles furent cauſe que l'on renonça à l'entrepriſe. Les Saxons & les Danois levèrent le ſiége, & ſe diſposèrent à prendre leurs quartiers d'hyver. Cependant, avant que de ſe ſéparer, ils firent conjointement la conquête du fort de Pénamunde, dont ils s'emparèrent dans le mois de décembre.

Le roi de Pologne lui permet de lever un régiment.

Le comte de Saxe retourna enſuite à Dreſde avec le roi ſon père, qui, pour donner à ſes ſervices une récompenſe conforme à ſon goût, lui permit de lever un régiment de cavalerie. On ne peut exprimer la joie que cette permiſſion donna au jeune comte, ni la vivacité avec laquelle il ſe livra à former un corps qu'il entreprit de rendre le plus brillant que l'on eût encore vu.

On

On entroit alors dans le carnaval. Ce n'étoit que fêtes & réjouiſſances à la cour de Dreſde. Le nouveau colonel, quoique très-amateur des plaiſirs, n'en connut d'autres, pendant tout l'hyver de cette année, que de lever des hommes, de les diſcipliner; & ſur-tout de les former à un exercice ſingulier, que ſon expérience & ſes réflexions lui faiſoient regarder comme le plus avantageux pour faire la guerre avec ſuccès.

Dès que la ſaiſon permit de reprendre les armes, les rois de Pologne & de Danemarck ſe mirent en campagne pour recommencer les hoſtilités ſur les états ſuédois. Le comte de Saxe, à la tête de ſon nouveau régiment, ſe rendit dans le duché de Brême qui devoit être le théatre de la guerre. Ce fut là qu'il vit, avec une ſatisfaction que les ſeuls amateurs peuvent imaginer, des ſoldats nouvellement formés, exécuter cependant, avec une exactitude & une préciſion admirable, les évolutions les plus difficiles : auſſi braves que diſpos dans les exercices, ils firent des prodiges de valeur au ſiége de Stade, place importante du duché de Brême. 1712.

Les armes des deux rois ne furent pas ſi heureuſes dans le duché de Meckelbourg, où ils

paſsèrent enſuite. Après y avoir èu d'abord quelques avantages, ils furent battus à Gadelbush par le comte de Steinbock général ſuédois. La victoire fut longtems diſputée; dix mille hommes reſtèrent ſur la place tués ou bleſſés; mais enfin le champ de bataille demeura aux Suédois. Le comte de Saxe y eut un cheval tué ſous lui : ſon régiment fit des merveilles qui attirèrent au colonel & aux cavaliers les plus grands éloges, de la part même des ennemis; mais cette bravoure leur fut funeſte, il en périt un grand nombre, tant d'officiers que de ſoldats.

Il ſe diſtingue à la bataille de Gadelbush dans le Meckelbourg.

Cette dernière bataille ſe donna le 20 de décembre 1712. Le roi Auguſte ayant réuſſi à remonter ſur ſon trône de Pologne, travailla à s'y affermir en portant toute ſon attention ſur l'intérieur de ſes états. Il put s'y livrer d'autant plus facilement, qu'il fut quelque tems ſans être obligé d'avoir les armes à la main.

Le comte de Saxe, qui étoit retourné à Dreſde auprès du roi, s'occupa du ſoin de remonter ſon régiment en hommes & en chevaux, & de leur faire faire l'exercice, ſur la perfection duquel il portoit toutes ſes vues.

Ce fut durant le cours de ce calme que madame de Konifmarck penfa à le marier. Le comte de Saxe, qui partageoit fon tems entre les armes & la galanterie, ne fentoit nul goût pour un engagement durable : il témoigna fa répugnance affez hautement. Cependant la jeuneffe, les attraits, la naiffance & les richeffes de la comteffe de Loben, que fa mère lui deftinoit, parurent ébranler fon inconftance; & il fe décida enfin tout-à-fait, lorfqu'il fçut qu'elle s'appelloit *Victoire*. Ce nom fi flatteur pour un guerrier, ne lui permit plus de balancer fur le parti qu'il devoit prendre. 1713. Il fe marie.

Le mariage fe fit avec une magnificence digne de la fomptuofité de la cour de Drefde, qui eft une des plus galantes de l'Allemagne.

On efpéroit, à l'égard des deux époux, que cette alliance auroit les fuites les plus heureufes : cependant le dégoût fuccéda bientôt aux plaifirs, & leur union ne fut pas de longue durée.

Un peu d'abfence eût peut-être remédié à ce dégoût naiffant; mais malheureufement ils eurent près de deux années de fuite à paffer enfemble : c'en étoit beaucoup trop pour des

caractères qui ne se convenoient pas.

1714. Vers la fin de 1714, on parla de reprendre les armes contre les Suédois. C'étoit la nouvelle la plus intéressante que le comte de Saxe pût apprendre, dans la position où il se trouvoit. Charles XII venoit de quitter les états du grand seigneur, pour retourner dans les siens. Il s'étoit rendu à Stralsund le 21 de novembre; & avoit commencé par en faire réparer en diligence les fortifications, pour se mettre en état de défense.

Les puissances ennemies de ce prince se réunirent alors, & projettèrent de marcher promptement contre lui, pour l'attaquer avant qu'il eût mis la dernière main aux travaux de la place.

Le roi de Pologne fit passer promptement des troupes en Poméranie, sous les ordres du comte de Walkerbath; & nomma le comte de Saxe pour servir sous ce général à la tête de son régiment. Jamais commission ne fut acceptée avec plus de joie. L'envie extrême qu'il avoit de voir de près Charles XII, & de combattre ce jeune héros qu'il admiroit, lui fit prendre promptement toutes les mesures nécessaires pour

que ſes équipages fuſſent bientôt prêts. Son régiment & un détachement de quinze cent Pruſſiens eurent ordre de ſe rendre en diligence auprès d'Uſedom, petite iſle de la Poméranie royale, que l'on devoit attaquer d'abord. Il alla le joindre vers la fin du mois de janvier ; & fit ſa route, n'ayant avec lui que cinq officiers de ſon régiment & environ douze domeſtiques.

Il retourne en Poméranie.

1715.

Cette mince eſcorte ne l'empêcha pas de tenir tête à un parti conſidérable, auquel il eut le bonheur d'échapper, après avoir fait la défenſe la plus brave. Ce fut dans un bourg, appellé Crachnitz, que ſe paſſa cette affaire. Les ennemis ayant été avertis que le comte étoit arrivé très-tard dans une auberge de ce bourg, & que le maréchal comte de Fleming étoit avec lui ; ils détachèrent un parti de deux cens dragons & de ſix cent cavaliers, pour les enlever l'un & l'autre.

Un parti vient pour l'enlever dans une auberge du bourg de Crachnitz.

Il étoit déjà tard, on ſe préparoit à ſouper ; & le comte alloit ſe mettre à table, lorſqu'on vint lui annoncer qu'on avoit vu entrer beaucoup de cavalerie dans le bourg, & qu'elle s'avançoit du côté de l'auberge. Il prit à l'inſtant ſon parti, fit barricader les portes ; & n'ayant

pas auprès de lui aſſez de monde pour défendre les différens corps de logis qui étoient ſéparés les uns des autres, il abandonna la cour, & ſe retrancha dans le corps de logis qui étoit ſur la porte. Il y poſta trois ou quatre hommes dans chacune des chambres qui y répondoient, & leur ordonna d'en percer les planchers. Tout cela fut exécuté en peu de tems. Une écurie voiſine lui ayant paru un poſte aſſez commode, pour qu'il pût, de cet endroit, faire entendre ſes ordres, & donner du ſecours à ſes gens, il s'y plaça avec le peu de monde qui lui reſtoit.

Il fait la plus vigoureuſe défenſe.

Le parti ennemi étant arrivé à l'auberge, les portes furent bientôt enfoncées, & l'on ſe diſpoſa à entrer : mais les gens du comte, qui étoient dans les chambres au-deſſus du paſſage, plongèrent à coup de baïonettes ſur ceux qui voulurent entrer; & les corps de ceux qui furent tués, dans ce paſſage, formèrent une barricade qui empêcha d'entrer ceux qui ſuivoient.

L'officier qui commandoit imagina de ſe faire jour dans l'auberge d'une autre manière. Il fit monter des ſoldats par les fenêtres dans les chambres plus éloignées : mais le comte,

qui s'en apperçut malgré l'obſcurité de la nuit, prit ſur le champ la téméraire réſolution de monter dans ces chambres avec ſa ſuite, & de tomber ſur les aſſiégeans. Cela fut exécuté avec une intrépidité ſurprenante. Il entra le premier dans l'une de ces chambres, l'épée d'une main & le piſtolet de l'autre, fit main baſſe ſur ce qui ſe trouva devant lui ; ſa ſuite ſuivit ſon exemple avec tant de chaleur, que ceux qui ne tombèrent point ſous les premiers coups, furent trop heureux de s'échapper en ſe jettant par les fenêtres. On entreprit une ſeconde eſcalade qui fut auſſi malheureuſe que la première. La vivacité de cette réſiſtance fit croire au commandant du parti qu'il y avoit dans l'auberge plus de monde qu'on ne lui avoit dit : il réſolut dès-lors de ne plus expoſer ſes ſoldats. Il ſe contenta de former le blocus de l'auberge, & d'attendre que le jour parût pour attaquer avec avantage.

Le comte voyant que les attaques étoient rallenties, ſe douta du deſſein : il raſſembla ſon monde, & tint ſur le champ un petit conſeil de guerre, dans lequel il repréſenta qu'il n'y avoit d'autre moyen de ſe tirer d'un pas auſſi dange-

reux, qu'en brusquant une sortie dès cette même nuit; qu'il falloit se faire jour l'épée à la main à travers les ennemis, qui se trouvant en si grand nombre contre une poignée de monde, ne feroient pas une garde bien exacte; qu'enfin il espéroit pouvoir tomber à l'improviste sur une de leurs arrières-gardes, laquelle, ne s'attendant à rien, seroit bientôt défaite; & qu'ils auroient le tems de gagner un bois peu éloigné du bourg, pour assurer leur retraite.

Extrémité où il se trouve réduit.

Il falloit, en effet, prendre ce parti ou se rendre prisonniers, car il ne s'agissoit plus de se défendre: les munitions étoient consommées. Ils avoient encore de la poudre, mais point de balles, elles leur avoient même manqué de bonne heure; mais, au lieu de plomb, ils avoient employé des cloux, de l'argent monoyé; enfin ils avoient fait usage de tout ce que leur imagination avoit pu leur suggérer dans une circonstance aussi critique.

Quelqu'étonnante que pût être la proposition du comte, elle fut cependant acceptée. Il sortit avec tout son monde; car il n'avoit pas perdu un seul homme dans tout ce tumulte; lui seul avoit reçu un coup de feu dans la cuisse dont

Il est blessé.

dont il s'eſt reſſenti toute ſa vie : mais alors il ne s'apperçut que légèrement de ſa bleſſure. Toutes ſes idées ſe portèrent à franchir le paſſage projetté.

Il ſe fit avec tout le ſuccès qu'il pouvoit deſirer. Ce que le comte avoit prévu arriva. Il donna, avec ſa petite troupe, dans une garde, qui, ne ſe défiant de rien, avoit mis pied à terre pour ſe repoſer. Ils firent main baſſe deſſus, ſans leur donner le tems de tirer un coup de fuſil ; & prenant enſuite autant de chevaux qu'ils en avoient beſoin, ils s'éloignèrent à toutes brides, & arrivèrent avant le jour à Sandomir, capitale du palatinat du même nom, où il y avoit une garniſon ſaxone.

Il échappe enfin au parti qui vouloit l'enlever.

Ce fut là qu'ils commencèrent un peu à reſpirer. Le comte s'y fit traiter de ſa bleſſure : mais comme il étoit preſſé de ſe rendre au gros de l'armée ſaxone, il ne prit pas toutes les précautions néceſſaires : il partit en diligence pour ſe mettre à la tête de ſon régiment. Dès ſon arrivée, il prit part à toutes les opérations de la campagne. Il fut même commandé en particulier pour aller attaquer l'iſle d'Uzedom. Il partit le premier août pour s'y rendre ; & il

Il ſe rend à l'armée ſaxone.

Il s'empare de l'iſle d'Uzedom.

s'en empara dans l'espace de quinze jours. Après cette expédition, il alla rejoindre la grande armée qui se préparoit à faire le siége de Stralsund, place qui joignoit à l'avantage de ses fortifications, celui d'être défendue par le roi de Suède en personne.

Siége de Stralsund.

Le comte s'expose dans les endroits les plus dangereux, pour voir Charles XII.

Dans les différentes attaques qui se livrèrent, le comte de Saxe étonna les officiers & les soldats, par l'audace avec laquelle il se porta dans tous les endroits où le péril étoit le plus évident; & cela pour satisfaire l'envie extrême qu'il avoit de voir de près Charles XII. Comme ce monarque ne connoissoit aucun ménagement pour sa personne, c'étoit véritablement dans les endroits où l'action étoit la plus vive qu'il falloit l'aller chercher. Le comte vit enfin ce jeune héros au milieu de ses grenadiers, défendant un ouvrage, animant ses soldats de la voix & de l'exemple, faisant des prodiges de valeur, & s'exposant au feu & au carnage avec la plus grande intrépidité. La fermeté de la contenance de ce prince fit, sur le jeune comte, l'impression la plus vive. Il redoubla d'estime pour ce monarque; & il conserva toujours pour sa mémoire la plus grande vénération.

Impression que lui fait la bravoure du roi de Suede.

Stralſund fut emportée. Après cette conquête, les troupes prirent leurs quartiers. Il étoit tems de penſer à leur donner quelque repos; cette expédition s'étoit faite au fort de l'hyver, & la ſaiſon devenoit de plus en plus impraticable. On comptoit l'année ſuivante reprendre les armes avec une nouvelle vigueur : mais le roi de Suède ayant laiſſé entrevoir quelque diſpoſition à entendre parler de paix, on ſuſpendit toute hoſtilité. Priſe de Stralſund.

Le comte de Saxe profita de cet intervalle pour faire différens voyages, tant en Ruſſie qu'en Pologne & en Pruſſe, & retourna enſuite à Dreſde, où il eut, preſqu'en arrivant, un violent ſujet de chagrin qui penſa avoir de funeſtes ſuites. 1716.

Le miniſtre principal du roi électeur haïſſoit depuis longtems la comteſſe de Konigſmarck ; & cette haine, par contre-coup, s'étendit juſqu'à ſon fils, & parut s'accroître encore à meſure que le jeune comte augmentoit en gloire & en réputation. Ne pouvant le perdre, il chercha du moins à lui donner du chagrin; & il s'y prit par l'endroit qui pouvoit le toucher le plus ſenſiblement. Il profita de l'empire qu'il Il eſt deſſervi à la cour par le miniſtre favori du roi de Pologne.

avoit ſur l'eſprit du roi, pour l'engager à faire quelque changement dans ſes troupes. Les raiſons d'état ne manquent jamais à un miniſtre qui veut nuire ou favoriſer : ainſi il fut écouté; & bientôt l'on apprit, entr'autres changemens, que l'on avoit réformé deux régimens de cavalerie; celui du comte de Saxe, & celui du prince Louis de Wirtemberg. Ce dernier avoit auſſi part dans la haine du miniſtre.

Son régiment eſt réformé.

Le comte de Saxe ne fut pas plutôt informé de cette affligeante nouvelle, qu'il courut chez le roi répandre toute l'amertume de ſon fiel contre l'auteur de ſa diſgrace : la colère l'empêchant de mettre du choix dans ſes expreſſions, il déclama contre le miniſtre, & dit bien des vérités qui ſont ordinairement des crimes puniſſables, lorſqu'elles regardent un favori. Enfin, ne ſe poſſédant plus, il s'avança juſqu'à dire au roi que, ſi ſa majeſté ne lui rendoit pas juſtice, il ſçauroit bien ſe la faire à lui-même, à quelque prix que ce fût.

Il ſe plaint trop vivement au roi.

Le roi lui laiſſant évaporer toute ſa bile, parut l'écouter aſſez tranquillement : &, du même ſang-froid dont il l'avoit entendu, il lui dit, ſur la menace qu'il venoit de proféré-

Réponſe du roi.

rer, qu'il pourroit bien, après de tels propos, aller coucher au château de Konigſtein *. Le jeune comte, ſans répliquer un mot, fit une profonde révérence, & courut du même pas aux écuries du roi, y prit un des plus beaux chevaux de ſa majeſté, & alla à toutes brides ſe réfugier dans une terre, à vingt lieues de Dreſde.

Le comte ſe retire à vingt lieues de Dreſde.

Cette terre appartenoit à la comteſſe de Saxe, elle l'habitoit alors: c'en fut aſſez pour que ce ſéjour déplût ſouverainement au comte. Il y reſta néanmoins pendant cinq jours; mais, le ſixième, il envoya un exprès à madame de Konigſmarck, pour lui expoſer l'état violent où il ſe trouvoit. Il lui écrivit, en propres termes, qu'il aimoit encore mieux être enfermé au château de Konigſtein, que de reſter encore huit jours où il étoit; & il termina ſa lettre par la ſupplier de parler au roi en ſa faveur, & de faire ſa paix avec ce prince.

La négociation ne ſouffrit point de difficulté. Le roi de Pologne avoit toujours conſervé beaucoup de conſidération pour madame de Konigſmarck; il aimoit tendrement ſon fils: ainſi la paix fut bientôt conclue. Le comte re-

Madame de Konigſmarck fait ſa paix avec le roi.

* Château où l'on enferme les priſonniers d'état.

vint à la cour, d'où il eut la permiſſion de partir peu après pour aller en Hongrie, où l'empereur, qui venoit de déclarer la guerre aux Turcs, avoit déjà envoyé une armée de cent cinquante mille hommes ſous les ordres du prince Eugène.

Le comte va ſervir en Hongrie, contre les Turcs.

Le roi de Pologne, en lui permettant de partir, lui fit faire un équipage des plus riches; mais le jeune comte n'eut pas la patience d'attendre qu'il fût prêt : il prit les devans, & ſe rendit au camp de Belgrade, où il trouva raſſemblé un nombre conſidérable de princes & de ſeigneurs des différentes cours de l'Europe, qui étoient accourus pour ſervir dans l'armée impériale.

Le comte de Charolois, prince du ſang de France, qui étoit arrivé des premiers, s'y diſtingua par ſa bravoure & ſa magnificence. Le comte de Saxe lui ayant été préſenté par le prince Eugène, la conformité des caractères forma entr'eux une liaiſon, qui renouvella dans le cœur du jeune Saxon le deſir qu'il avoit de s'attacher à la France : & il le ſatisfit peu après, en paſſant au ſervice de cette couronne.

Jamais général ne s'étoit vu une cour aussi brillante que le fut alors celle du prince Eugène : mais, d'un autre côté, ce ne fut pas un petit embarras pour lui d'avoir à contenir une jeunesse impétueuse qui brûloit d'envie de se distinguer. Le plus âgé avoit environ vingt ans. Une vive émulation règnoit parmi eux; nul ne connoissoit le danger; chacun vouloit avoir part aux entreprises les plus hasardeuses.

Le prince, qui ne vouloit point exposer des têtes aussi précieuses, chercha à les contenir, en leur donnant les leçons que lui dictoient son expérience & sa profonde connoissance de l'art militaire. Mais, ne comptant pas trop sur le profit que cette bouillante jeunesse pourroit faire de ces lecons, il chargea en particulier deux officiers généraux, des plus expérimentés, de les accompagner par-tout, & de veiller sur eux. Tout cela fut inutile. Ces illustres volontaires se livrèrent aveuglément à ce que leur ardeur leur inspiroit : & ayant résolu de nétoyer le rivage du Danube des troupes qui empêchoient les approches de Belgrade, ils franchirent le passage de ce fleuve à la vue des ennemis, les chassèrent du terrein qu'ils occu-

poient; & cette entreprise téméraire fut cause que l'on fit le siége de Belgrade bien plutôt qu'on ne l'espéroit.

1717. Les attaques furent interrompues par l'armée mahométane, qui vint livrer bataille aux Impériaux le 26 août. Le prince Eugène remporta une victoire complette, qui décida du sort de la place. Le lendemain 17, le commandant de Belgrade demanda à capituler; & le 22, la ville fut remise aux Impériaux. Les princes & tous les seigneurs volontaires prirent alors congé du prince Eugène. Il n'y eut que le comte de Charolois & le comte de Saxe qui restèrent des derniers, espérant toujours que les Turcs feroient encore quelques tentatives, où ils auroient occasion de se distinguer.

Les Turcs sont battus.

Prise de Belgrade.

Ils ne partirent que lorsqu'ils virent les conférences entamées pour la paix. Le comte de Saxe retourna trouver le roi de Pologne, qui

1718. tenoit alors sa cour à Frawenstat. Il y arriva au commencement de 1718, & y reçut l'ordre de l'aigle blanc.

Le comte retourne en Pologne.

Le roi lui donne l'ordre de l'aigle blanc.

Il retrouva à la cour la comtesse de Saxe: ce n'étoit point elle qu'il y cherchoit. Le dégoût parut augmenter par la présence de l'objet. Elle-même

Le comte se dégoûte de sa femme.

même y contribua par les reproches trop souvent réitérés qu'elle faisoit à son mari sur ses infidélités. Elle ne devoit plus en être surprise : le comte de Saxe fut toujours assez sans façon sur ce point : peu capable de se fixer, il alloit d'objets en objets, & donnoit chaque jour de nouvelles preuves de son inconstance. Le roi entreprit en vain de le raccommoder avec sa femme; madame de Konigsmarck, qui avoit été la cause de ce mariage, y employa aussi tous ses soins : ces sollicitations, si souvent redoublées, n'eurent d'autre effet, que de le rebuter à un point, qu'il prit le parti de passer en France. Il passe en France.

Il fut présenté au duc d'Orléans régent, qui le connoissoit déjà de réputation, sur le compte que lui en avoient rendu les princes & les seigneurs qui avoient fait la campagne de Hongrie. Le duc d'Orléans lui fit l'accueil le plus obligeant : & dès que le comte lui eût parlé de l'envie extrême qu'il avoit de s'attacher au service de France, le prince aussi-tôt lui offrit de l'emploi. 1719.

Sensible aux offres de son altesse, le comte lui représenta que, n'étant pas maître de sa

personne, il ne pouvoit prendre de parti qu'avec l'attache du roi de Pologne. Il ajouta, que pénétré des bontés de son altesse royale, il alloit se rendre à Dresde, pour obtenir du roi son père une permission qui faisoit l'objet de ses desirs. Le duc d'Orléans le mit à portée d'obtenir ce qu'il souhaitoit. Il lui fit expédier sur le champ un brevet de maréchal de camp, comptant bien que cette faveur seroit une puissante sollicitation auprès du roi de Pologne, pour permettre à son fils de s'établir dans un royaume où tout sembloit l'assurer de son avancement.

Le duc d'Orléans lui donne un brevet de maréchal de camp.

1720. Le roi de Pologne fit quelques difficultés; le comte de Saxe n'eut pas de peine à les résoudre. Il fut aidé, dans cette occurrence, par le ministre favori, qui, ayant de fortes raisons pour éloigner le comte de la cour de Dresde, s'employa avec chaleur pour déterminer le roi à lui accorder ce qu'il souhaitoit. Une dernière objection du monarque regardoit la comtesse de Saxe. Le roi représenta au comte que cette dame pourroit bien ne pas consentir à s'expatrier pour le suivre. Il répondit qu'il n'avoit nullement dessein de lui en

faire la propoſition : il profita même de cette circonſtance, pour exagérer ſes dégoûts ; & ſupplia très-inſtamment ſa majeſté de lui permettre de prendre toutes les meſures poſſibles pour s'en ſéparer par une caſſation de mariage contre laquelle il n'y eût plus à revenir.

Le roi lui accorda toute permiſſion : & dès lors il ne tarda pas à exécuter ſon deſſein. Il avoit déjà conſulté les plus habiles juriſconſultes de la communion d'Auſbourg, dont il étoit, auſſi bien que ſa femme. Mais, ſelon les loix, le divorce ne pouvoit avoir lieu que dans le cas de preuve d'adultère contre l'un ou l'autre. D'un autre côté, l'adultère, bien prouvé, étoit un crime capital qui emportoit peine de mort contre celui qui en étoit convaincu. Ces obſtacles ne lui causèrent nul embarras, ſûr de l'impunité d'une part ; & de l'autre, obtenant ce qu'il ſouhaitoit paſſionément, il ne vit plus de difficultés pour parvenir à ſes fins.

1721.

Il conſulte pour faire caſſer ſon mariage.

Il s'agiſſoit encore de faire agréer le tout à la comteſſe, afin que, ſur ſa plainte, les juges puſſent prononcer la ſéparation : il ſe chargea encore de lever cette difficulté, comptant bien s'y prendre de manière à lui inſpirer le même dé-

goût qu'il avoit pour elle. A cet effet, il alla un jour la trouver dans une de ſes terres; & affectant encore plus d'humeur & de mauvaiſes façons qu'il n'en avoit eu juſqu'alors, il réuſſit à la mettre en colère : on en vint aux reproches inſultans. Le comte, pour les terminer, lui propoſa une ſéparation : elle entra dans ſes vues, & conſentit par écrit à adopter toutes les voies poſſibles pour accélérer le divorce.

Moyen dont il ſe ſert pour y parvenir.

Le comte, charmé du ſuccès de ſa négociation, la pria de ſe rendre dans quelque tems à Dreſde : ce fut là que l'affaire fut entièrement terminée. Le comte fut ſurpris en adultère avec une des femmes de la comteſſe; ſix témoins apoſtés certifièrent le fait : il y eut plainte en conſéquence, & le mariage fut caſſé par un decret du ſénat, qui, jugeant enſuite le comte en toute rigueur, le condamna à mort. Cette partie du decret fut annullée dès le jour même, par des lettres de grace que le roi ſon père lui accorda : le comte les trouva ſous ſa ſerviette, en ſe mettant à table pour dîner avec ſa majeſté.

Son mariage eſt caſſé.

Quelque tems après ce divorce, la comteſſe

épousa un officier saxon, avec lequel elle a vécu en très-bonne intelligence. Elle est morte depuis peu d'années, & a laissé trois enfans. Elle en avoit eu un de son premier mariage, mais il étoit mort quelque tems avant la séparation.

Sa femme épouse un officier saxon.

Ce qu'il y eut de singulier, de la part du comte, c'est que, dès que cette dame ne fut plus sa femme, il la trouva plus supportable. Il la voyoit même avec quelque plaisir; & dans les différens voyages qu'il fit dans la suite à Dresde, il ne manquoit jamais de lui rendre visite, & avoit pour elle les manières les plus polies.

Libre de tout embarras, muni d'une permission du roi son père pour s'établir en France, il s'y rendit au commencement de 1722 : & profitant de la paix qui règnoit alors entre cette couronne & les puissances voisines, il travailla à se perfectionner dans la théorie militaire; afin d'être plus en état de servir la nouvelle patrie qu'il venoit d'adopter, lorsque l'occasion se présenteroit d'en venir à la pratique.

1722.

Il vient s'établir en France.

Son dessein étoit d'avoir le premier régiment étranger qui viendroit à être vacant : mais

comme il y avoit apparence qu'il faudroit attendre longtems, il satisfit son impatience, en donnant presque le double de la valeur d'un régiment allemand, qui portoit le nom de *Spaar*, & auparavant *Gredder*. Ce régiment prit alors le nom de son nouveau colonel. On l'appelle aujourd'hui *le régiment de Bentheim*.

Il achete un régiment étranger.

1723. Le tems du comte de Saxe se trouva alors agréablement partagé entre les études sérieuses du génie, des mathématiques, des fortifications, & le soin de donner une nouvelle forme à son régiment. Toujours attaché à l'exercice qu'il avoit imaginé dès sa première jeunesse, & qu'il avoit fait exécuter en Saxe avec tant de succès, il le fit prendre à ce nouveau corps; & il eut la satisfaction de le voir approuvé par tout ce qu'il y avoit de connoisseurs.

Il fait prendre un nouvel exercice à son régiment.

Le chevalier Follard, officier de réputation, qui, par sa bravoure & sa bonne conduite, s'étoit déjà distingué dans plusieurs occasions, travailloit alors à son sçavant commentaire sur Polybe, dans lequel il compare la tactique moderne avec celle des anciens. Il lia connoissance avec le comte, & fut plusieurs fois pré-

ſent aux exercices qu'il faiſoit faire à ſes ſoldats. Charmé de l'exactitude & de la préciſion qu'il y remarquoit, & plus encore de l'ardeur que le nouveau colonel paroiſſoit avoir pour ſe perfectionner dans un art qu'il poſſédoit déjà dans un degré éminent, il prévit dès lors les ſervices importans que le comte ſeroit en état de rendre, dans les entrepriſes dont on le chargeroit.

Sentiment du chevalier Follard ſur l'exercice imaginé par le comte de Saxe.

On voit, dans une de ſes obſervations ſur Polybe, quel cas il faiſoit de la nouvelle tactique. Après avoir parlé de l'avantage que pouvoient procurer différens exercices, il ajoute *: *Ce que je viens de dire eſt excellent ; mais il faut encore exercer les troupes à tirer ſelon la nouvelle méthode que le comte de Saxe a introduite dans ſon régiment : méthode dont je fais grand cas, ainſi que de ſon inventeur, qui eſt un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connu. L'on verra, à la première guerre, que je ne me trompe point dans ce que je penſe.*

La diſcipline de ſon régiment, l'étude des mathématiques, de la géométrie, de la méchanique, les plaiſirs qu'offre Paris à un ſeigneur

* Commentaires ſur Polybe, tom. III, liv. II, ch. XIV, §. 4.

jeune, d'une ſanté à l'épreuve des accidens, & aſſez riche pour ſatisfaire ſes différens goûts; telles furent les occupations qui remplirent le tems du comte juſqu'en 1726, qu'il penſa être enlevé à la France par un événement qui mérite d'être rapporté.

1726. Le comte va paſſer le carnaval à Warſovie.

Le comte de Saxe ayant été faire un voyage à Dreſde, ſe rendit à Warſovie au commencement de 1726, avec le roi de Pologne, pour y prendre part aux fêtes du carnaval. Dans le cours des mouvemens tumultueux qu'occaſionnoient les plaiſirs, le comte reçut un jour la viſite du réſident que les états de Curlande avoient à Warſovie, lequel lui communiqua un projet important pour ſa fortune : c'étoit la ſouveraineté même de Curlande, qu'on lui propoſoit de la part des états du pays.

Il y reçoit la viſite du réſident de Curlande.

Ferdinand, alors duc de Curlande & de Sémigalle, qui étoit d'une complexion extrémement valétudinaire, avoit été à toute extrémité vers la fin de décembre 1725. La république de Pologne voulut profiter de cette conjoncture pour éteindre cette ſouveraineté à la mort de Ferdinand, & partager ce duché en différens palatinats, comme on avoit fait du duché de Mazovie.

Les

Les Curlandois, informés du projet du ſénat, mirent tout en œuvre pour le rompre, & chargèrent de cette négociation un officier nommé Caſimir-Chriſtophe de Brakel, capitaine major de Mittaw, homme fin & délié, qui ayant vu les obſtacles qui empêcheroient ſa négociation de réuſſir, imagina d'engager les états de Curlande à pourvoir à la ſucceſſion éventuelle de Ferdinand, en faiſant promptement l'élection d'un ſujet qui eût aſſez de crédit pour ſoutenir ſa nomination.

Le comte de Saxe lui parut être plus propre qu'aucun autre prince, pour l'objet qu'il ſe propoſoit. La haute réputation que ce ſeigneur s'étoit déjà faite dans les cours du nord, & la qualité de fils du roi de Pologne, devoient, ſelon lui, applanir toutes les difficultés. Il croyoit bien cependant que ſa majeſté polonoiſe parleroit d'abord ſelon les vues du ſénat; mais auſſi il eſpéroit que le monarque ne s'oppoſeroit que mollement à un établiſſement ſplendide pour un fils qu'il chériſſoit tendrement; & que, d'un autre côté, le ſénat s'en appercevant, auroit quelque déférence pour un monarque qu'il reſpectoit.

On lui propose la souveraineté de Curlande.

Brakel, après avoir bien médité son projet, en fit part aux états de Curlande. On l'adopta : & ce même résident fut chargé de le communiquer au comte de Saxe. La proposition fut très-bien reçue : mais le comte fit observer qu'il ne pouvoit prendre de parti, sans en conférer avec le roi son père. Il lui en parla, en effet, dès le même jour. Le monarque pressentant les obstacles qu'il faudroit vaincre, & les inconvéniens qui pouvoient d'ailleurs résulter de cette élection, ordonna au comte d'attendre quelque tems pour répondre aux Curlandois; &, dans l'intervalle, de ne prendre avec eux aucun engagement, & même de suspendre toute correspondance.

Cet ordre fut mal exécuté. Le comte se familiarisant avec les idées de souveraineté, commençoit à y prendre goût. D'un autre côté, ses amis, & Brakel sur-tout, le pressèrent si vivement de profiter des conjonctures, qu'enfin il résolut de se prêter à ce qu'on souhaitoit de lui. Il demanda la permission de faire un voyage en Russie, sous prétexte d'y veiller aux intérêts de madame de Konigsmarck, qui avoit quelques prétentions sur

l'isle de Moh, & se rendit à Mittaw *.

Le comte se rend à Mittaw.

La duchesse douairière de Curlande entre dans intérêts.

La duchesse douairière †, belle-sœur du duc règnant, résidoit alors dans cette ville. Cette princesse étoit dans le secret, & avoit pris parti pour le comte; sa présence augmenta encore l'intérêt qu'elle prenoit à sa fortune: elle lui promit de ne rien négliger pour faire réussir le projet. Le comte lui en témoigna toute sa reconnoissance; il affecta même de la passion: la duchesse y parut sensible; & elle se flatta dès lors qu'en servant le comte, & l'épousant par la suite, elle pourroit partager les honneurs d'une souveraineté dont elle avoit déjà joui. Dès-là, elle se donna tous les mouvemens nécessaires pour arriver à ses fins.

Tout sembloit annoncer une prompte réussite. La duchesse accéléra l'assemblée des états. Ils publièrent, dès le 22 de mai, des universaux, par lesquels ils indiquèrent une assemblée générale au 26 de juin, pour prendre des mesures sur les moyens de conserver à perpétuité

Convocation des états de Curlande.

* Mittaw, ville du Sémigalle: c'est la résidence ordinaire des ducs de Curlande.

† C'étoit Anne Iwanowna, seconde fille du czar Iwan-Alexiowitz, frère de Pierre le grand. Elle monta depuis sur le thrône de Russie.

les privilèges & les libertés du pays, & en général pour y ſtatuer tout ce qu'on trouveroit de plus convenable pour le bien de la province.

Ces univerſaux, ſelon l'uſage, furent publiés au nom du duc règnant; mais ce prince, qui n'avoit point été conſulté, fit le 4 de juin une proteſtation ſolemnelle, & défendit que l'on tînt aucune aſſemblée ſans ſa permiſſion.

Ce prince n'étoit point aimé : la dureté de ſon gouvernement, quelques injuſtices qu'on lui reprochoit, avoient aliéné les eſprits de manière que l'on n'eut aucun égard ni à ſa proteſtation, ni à ſes défenſes, & on ſe prépara à lui donner un ſucceſſeur malgré lui. L'aſſemblée des états ſe tint le 28 de juin : le comte de Saxe fut élu duc de Curlande & de Sémigalle; & huit jours après, le diplôme en fut expédié * en bonne forme.

Le comte de Saxe est élu duc de Curlande.

Le comte de Saxe écrivit auſſi-tôt au roi ſon père, pour lui faire part de tout ce qui s'étoit paſſé. Il notifia auſſi ſon élection au primat † de Pologne; & il accompagna ſa lettre d'un

* Voyez à la fin du tome II, page 167.

† *Ibid.* page 172.

long mémoire ſigné de tous les principaux de la nobleſſe de Curlande, par lequel ils expoſoient au roi & à la république les motifs qui les avoient guidés dans la conduite qu'ils avoient tenue.

Deux jours après l'expédition du diplôme d'élection, on vit arriver à Mittaw le prince Dolgoruki, qui demanda pour le lendemain l'aſſemblée de la régence de Curlande. Il y expoſa, de la part de l'impératrice de Ruſſie, le mécontentement qu'avoit ſa majeſté czarienne de ce que les états avoient voulu ſe ſouſtraire à ſa protection *, en faiſant une élection ſans l'avoir prévenue auparavant. Il ajouta que ſa majeſté czarienne ne conſentiroit jamais à aucune élection, à moins que le choix ne tombât ſur le duc de Holſtein, ou ſur le prince Menzikoff, ou enfin ſur l'un des deux princes de Heſſe. Oppoſition à ſon élection de la part de la czarine.

On écouta avec beaucoup de reſpect les propoſitions de la czarine, mais on refuſa d'y ſouſcrire. Les états repréſentèrent au prince Réponſe des états de Curlande à l'oppoſition de la czarine.

* Le duché de Curlande avoit été ſous la protection de la Moſcovie, dans le tems qu'il faiſoit partie de la Livonie: mais la Curlande ayant été ravagée par les Suédois & les Moſcovites, cette province ſe mit ſous la protection du roi & de la république de Pologne.

Dolgoruki qu'ils ne reconnoissoient d'autre protection que celle du roi & de la république de Pologne; que, dans l'élection qu'ils venoient de faire, ils avoient usé de leurs droits; que ce seroit vouloir les en priver, que de leur faire recevoir un souverain malgré eux; & qu'enfin, si l'on entreprenoit d'anéantir leurs privilèges à cet égard, les puissances voisines seroient elles-mêmes intéressées à les soutenir.

La czarine destine ce duché au prince Menzikoff.

Quoique l'on eût désigné, de la part de la czarine, plusieurs sujets pour le duché de Curlande, son dessein étoit cependant d'y faire nommer le prince de Menzikoff, à l'exclusion de tout autre. Ce prince s'y attendoit, & il s'étoit même avancé jusqu'à Riga avec quelques troupes, pour agir de vive force, au cas que le prince Dolgoruki ne reçut pas une réponse satisfaisante.

Menzikoff vient à Mittaw.

En effet, dès que ce dernier l'eut instruit de la disposition des états, il fit filer à Mittaw un détachement de dix-huit cent hommes; & arriva peu après avec une escorte très-nombreuse. Cet appareil fit peu d'impression sur le comte de Saxe. Il alla voir ce prince, &

s'entretint avec lui ſur l'objet de ſon voyage. La converſation s'anima : le prince faiſoit valoir les droits de la Ruſſie, le comte ſoutenoit la légitimité de ſon élection. Enfin on diſputa beaucoup, & l'on ne termina rien. Menzikoff ne voulant ou n'oſant pas pouſſer les choſes aux extrémités, offrit de donner quelque tems pour que les états fiſſent leurs réflexions; & il partit de Mittaw, en proteſtant que ſi, dans dix jours, il n'avoit point, de la part des états, une réponſe telle qu'il avoit lieu de l'attendre, il enverroit vingt mille Moſcovites vivre à diſcrétion dans le pays.

Le comte de Saxe conſère avec lui.

Le comte de Saxe n'étoit point en forces pour empêcher l'effet de ces menaces : il réſolut néanmoins de faire bonne contenance, & fut encouragé dans le parti qu'il prenoit par les aſſurances que la nobleſſe & la bourgeoiſie lui donnèrent, de prendre les armes pour ſa défenſe.

Dès les premières propoſitions qu'on lui avoit faites de l'entrepriſe où il ſe trouvoit engagé, le comte avoit bien prévu qu'il auroit beſoin d'argent & de troupes pour ſe ſoutenir. Auſſi avoit-il pris ſes meſures de loin, & il

Les amis du comte s'intéreſſent à lui fournir de l'argent & des troupes.

avoit trouvé dans ses amis & dans ses connoissances des secours considérables. On ne doit point oublier ici un trait généreux de la célèbre le Couvreur, une des plus excellentes actrices qui aient paru au théâtre françois. L'attachement qu'elle avoit pour ce seigneur lui fit faire le sacrifice de ses diamans & de sa vaisselle, qu'elle mit en gages pour une somme de 40000 liv. qu'elle lui envoya.

Trait généreux de mademoiselle le Couvreur, actrice célèbre.

Il ne fut pas aussi aisé de lui fournir des troupes. Tout ce qu'on put faire d'abord, ce fut de rassembler un corps de dix-huit cent hommes; mais comme la plupart étoient d'assez mauvais sujets, il en déserta une grande partie, avant que l'on fût arrivé à Lubeck où l'embarquement devoit se faire : il ne resta de cette levée qu'environ huit cent hommes, qu'il eut bientôt formés aux exercices selon sa méthode.

Ce peu de troupes n'étoit pas encore arrivé à Mittaw, dans le tems qu'il eut avec le prince Menzikoff la discussion dont je viens de parler; ç'auroit été peu de chose pour opposer aux troupes que ce prince avoit menacé d'envoyer vivre à discrétion dans la Curlande : mais le comte

comte en auroit du moins tiré un grand ſecours dans une conjoncture extrêmement critique où il ſe trouva peu après. Le prince Menzikoff ayant apparemment fait réflexion qu'il ſeroit bien plus expédient pour ſon deſſein de ſe ſaiſir de ſon rival, que de ſe vanger ſur la Curlande de l'élection qu'on en avoit faite, envoya à Mittaw un officier de confiance, à la tête d'un détachement de huit cent Ruſſes, & le chargea de s'aſſurer de la perſonne du comte.

Le prince Menzikoff cherche à ſe ſaiſir du comte de Saxe.

Le jour même que ce détachement entra dans Mittaw, le comte de Saxe avoit la tête occupée d'une nouvelle extrêmement déſagréable. Il ſçut que le roi & le ſénat de Pologne déſapprouvoient ſon élection : le primat venoit de lui écrire à ce ſujet; & il l'avertiſſoit même que, quelque bonne volonté qu'il eût pour lui, il étoit obligé, par le devoir de ſa charge, de lui être contraire, & de faire une proteſtation ſolemnelle.

Le comte, frappé de cette lettre, réfléchiſſoit ſur les obſtacles qui s'élevoient contre lui du côté de la Pologne, lorſqu'un bruit confus de troupes en marche le tira de ſa rêverie. Il vit de ſa fenêtre que c'étoit un corps de Moſcovites

Un corps de Moſcovites inveſtit la maiſon du comte.

qui filoient vers sa maison ; & que quelques autres s'étoient déjà emparé des maisons voisines. Il n'avoit alors avec lui qu'environ soixante personnes. Il osa néanmoins, avec ce peu de monde, tenir tête à ceux qui lui en vouloient. Après avoir promptement fait barricader les portes, il distribua des armes à ses gens ; &, par la disposition la mieux entendue, il trouva moyen, non seulement d'arrêter les assiégeans, mais de leur tuer encore environ seize soldats, & d'en blesser plus de soixante, du nombre desquels fut l'officier qui les commandoit.

Il fait une vigoureuse défense.

Celui-ci, outré de sa blessure, & de la résistance d'une poignée de monde, se prépara à pousser l'attaque : & il est hors de doute qu'en sacrifiant encore quelques-uns de ses gens, il auroit enfin forcé le logis du comte. Mais un corps de troupes, qui parut pour le défendre, empêcha que l'on ne pousât les choses aux dernières extrémités : la duchesse douairière de Curlande ayant été informée de la position où se trouvoit le comte, fit marcher à son secours toute la garde du palais. L'officier Russien, voyant arriver ce corps en ordre de bataille, ne

La duchesse douairière de Curlande envoie ses gardes à son secours.

crut pas devoir exposer ses gens dans une affaire, qui ayant déjà commencé si sérieusement pour lui, pouvoit enfin avoir des suites encore plus funestes. Il fit retirer son monde, & sortit de la ville dès le même jour.

Retraite des Moscovites.

La duchesse prenant, comme on le voit, un vif intérêt à ce qui concernoit le comte, voulut encore lui rendre un nouveau service. L'assaut qu'il avoit soutenu dans son logis, la démolition des planchers & des cloisons qu'il avoit promptement fait jetter bas pour se mettre en défense, ayant rendu sa maison absolument impraticable, elle lui fit prendre un appartement dans son palais; & lui donna de plus, en toute occasion, des preuves d'un attachement qui auroit pu sans doute lui assurer dans la suite la souveraineté de la Curlande, & même le trône de Russie, s'il eût pu avoir pour cette princesse les mêmes sentimens qu'il lui avoit inspirés.

La duchesse loge le comte dans son palais.

Elle avoit pour lui des attentions, dont peut-être fut-il excédé : car en tout il se conduisoit assez militairement; & on risquoit de le fatiguer par des démonstrations trop souvent réitérées de ce qu'on sentoit pour lui. Tous

Attentions de la duchesse pour le comte.

les matins, un page de la princeſſe ſe trouvoit à ſon lever, pour ſçavoir comment il avoit paſſé la nuit : peu après, un officier venoit prendre ſes ordres pour le courant de la journée. Avoit-il la moindre indiſpoſition ? tout étoit en allarme dans la cour de la princeſſe. Le comte n'étoit pas d'un caractère à s'amuſer de tant de ſoins : d'ailleurs, n'ayant aucun goût pour la ducheſſe, il étoit encore moins en état de ſentir tout le prix de ſes démarches.

Elle en fit de plus eſſentielles, qui auroient dû lui mériter toute la reconnoiſſance du comte, & l'engager à ſupporter patiemment les attentions, peut-être exceſſives, qu'elle avoit pour lui. Elle alla trouver le prince Menzikoff à Riga, pour l'engager à ſe déſiſter de ſes prétentions ſur le duché de Curlande : elle paſſa enſuite à Péterſbourg, où elle ſe donna tous les mouvemens poſſibles pour aſſurer l'élection du comte : enfin elle n'omit rien de ce qui pouvoit dépendre d'elle pour lui procurer une fortune qu'elle eſpéroit partager un jour avec lui. Le comte, de ſon côté, fit auſſi ſes repréſentations à la cour de Ruſſie ; & il écrivit à ce ſu-

Elle engage le prince Menzikoff à ſe déſiſter de ſes prétentions ſur la Curlande.

Elle va à Péterſbourg pour le même ſujet.

jet une lettre* bien capable de prévenir en ſa faveur, & de faire abandonner la protection dont cette cour appuyoit les ſollicitations du prince Menzikoff. Sa lettre étoit adreſſée au baron d'Oſterman, conſeiller privé de l'impératrice de Ruſſie.

Durant le cours de ces mouvemens, parût une déclaration que le roi de Pologne fit ſignifier au réſident de Ruſſie à Warſovie. Sa majeſté polonoiſe ſe plaignoit vivement des procédés des Princes Menzikoff & Dolgoruki, qui avoient de leur propre autorité fait avancer des troupes dans la Curlande. Cette déclaration fit ſon effet : le baron d'Oſterman donna auſſitôt des ordres, & les troupes ruſſiennes évacuèrent cette province.

Le roi de Pologne ſe plaint de l'entrée des Moſcovites en Curlande.

Ils ont ordre de ſe retirer.

Le comte de Saxe, charmé de la démarche de ſa majeſté polonoiſe, commençoit à concevoir les plus belles eſpérances ; mais le principe qui faiſoit agir le roi de Pologne étoit également contraire à l'élection déjà faite, & aux prétentions de ceux qui vouloient qu'on en fît une autre. La Pologne avoit toujours deſſein d'éteindre la ſouveraineté de Curlande,

* Voyez tome II, page 175.

& de diviſer cette province en palatinats. Dès là, on ne vouloit entendre parler d'aucune ſorte d'élection.

Le ſénat de Pologne ſupplie le roi d'annuller le diplôme d'élection du comte de Saxe.

Le ſénat polonois, voulant terminer cette affaire ſans qu'il pût déſormais y avoir de retour, indiqua une diète à Grodno, pour le 28 de ſeptembre; & fit un arrêté qui portoit que, préalablement à aucune délibération ſur le duché de Curlande, le roi de Pologne ſeroit ſupplié de rappeller le comte de Saxe, & d'annuller le diplôme de ſon élection. Le ſénat demanda même qu'il fût informé contre ceux qui avoient contribué à le faire élire, ou qui lui en avoient inſpiré le deſſein.

Le roi de Pologne, qui, au fond, n'auroit peut-être pas été fâché de voir le comte de Saxe pourvu d'une ſouveraineté, ne put néanmoins ſe diſpenſer de ſuivre les impreſſions du ſénat polonois; il avoit des raiſons eſſentielles de ménager les eſprits. Les intérêts du prince électoral, ſon fils, devoient lui être plus chers que ceux d'un fils naturel : & en protégeant celui-ci contre le vœu de la nation, il riſquoit de ruiner les eſpérances que l'héritier de ſes états devoit avoir, de ſuccéder en même tems à une

couronne, qu'on ne pouvoit posséder que par le choix de cette même nation.

Il écrivit donc au comte de Saxe conformément aux vues du sénat. La première lettre, qui est du 11 octobre, demeura sans réponse. Le roi en écrivit une seconde le 18 du même mois. Le comte répondit * à celle-ci avec beaucoup de respect; mais en assurant qu'il n'obéiroit pas.

Sa majesté polonoise écrit à ce sujet au comte, qui répond point.

Seconde lettre à laquelle il répond.

Après une réponse aussi précise, on ne crut pas devoir user d'aucun ménagement. Le roi donna, le 26 octobre, un diplôme revêtu de toutes les formalités, par lequel il déclaroit, que le duché de Curlande devant rentrer sous la dépendance de la couronne, & des états de Pologne & du grand duc de Lithuanie, il n'accorderoit jamais l'investiture à aucun prince élu. Il ordonnoit de plus au comte de Saxe de sortir au plutôt des terres de ce duché, & de rapporter à la diète, qui se tenoit actuellement, le diplôme de son élection, & tous les actes qui avoient pu être faits en sa faveur, dans une assemblée qui avoit été tenue contre les loix.

Diplôme du roi, contre l'élection du comte.

Il est mandé à la diète.

* Voyez tome II, page 236.

Il n'y comparoît point & est mis au ban du royaume.

Le comte n'ayant point comparu, fut mis au ban du royaume. La diète nomma des commiſſaires pour la recherche de ceux qui avoient eu part à la convocation des états de Curlande ; & enfin on prononça la réunion de ce duché à la Pologne. Tout cela fut énoncé dans un acte du 9 de novembre, veille de la clôture de la diète de Grodno.

Le comte de Saxe prend des meſures pour ſe ſoutenir en Curlande.

La vigueur de ce procédé mit le comte dans le plus cruel embarras. Cependant, malgré tant d'obſtacles, il réſolut de tenir ferme, & de prendre les meſures les plus efficaces pour ſoutenir ſon élection. Ses finances commençant alors à diminuer conſidérablement, il ſe rendit en Saxe *incognito*, y ramaſſa le plus d'argent qu'il lui fut poſſible, & retourna à Mittaw où il ſe forma une garde de trois cent hommes, dans le deſſein de tenir juſqu'à la dernière extrémité.

1727.

Le roi de Pologne donne de nouveaux ordres au comte de Saxe, pour abandonner la Curlande.

Une réſiſtance auſſi marquée indiſpoſa le roi de Pologne. Ce prince, qui ne vouloit point paſſer pour agir mollement dans une affaire auſſi intéreſſante pour une nation qu'il vouloit ménager, écrivit au comte de Saxe plus fortement qu'il n'avoit encore fait : il lui ordonna de ſortir au

au plutôt de Curlande, & d'aller en France joindre le régiment dont il étoit pourvu.

Ces derniers ordres furent auſſi mal exécutés que les précédens. Toujours occupé de ſon objet principal, le comte ſe donna des mouvemens incroyables, pour vaincre les difficultés qui naiſſoient de toutes parts. Cela occaſionna des voyages, des négociations, des dépenſes qui demandoient qu'il fût toujours en action, afin de pourvoir à tout. Un voyage qu'il fit ſecretement à Leypſick rétablit un peu ſes finances, qui étoient extrémement diminuées : mais il n'en fut pas pour cela plus tranquille. En butte aux Polonois d'une part, & aux Moſcovites de l'autre, il y avoit des partis en campagne pour s'aſſurer de ſa perſonne; de ſorte qu'il ne put regagner Mittaw qu'à travers mille dangers, & toujours à la veille d'être arrêté.

Il tente en vain de s'y ſoutenir.

Voyant enfin que tout ſe déclaroit contre lui, & qu'il n'étoit pas même en ſureté à Mittaw, il prit congé de la ducheſſe de Curlande, & ſe retira à Konigſberg, pour y attendre des nouvelles de quelques négociations qu'il avoit entamées dans différentes cours de l'Europe. De là, il paſſa à Libau : ſes gardes & ſa maiſon

Il ſort enfin de Mittaw, & ſe retire à Konigſberg.

Il passe dans l'isle d'Usmaiz, & travaille à s'y fortifier.

étant venu l'y joindre, il se rendit le 8 août dans l'isle d'Usmaiz. Son premier soin fut de se fortifier, & de rassembler promptement des munitions de guerre & de bouche, pour être en état de faire une vigoureuse résistance, au cas que l'on prétendît le forcer.

Les Moscovites demandent aux Curlandois qu'ils se désistent de l'élection du comte de Saxe.

On s'y préparoit, en effet : les nouvelles qu'il reçut alors lui donnèrent lieu de craindre d'avoir bientôt les Russiens sur les bras. Lasci & Bibikoff, deux de leurs généraux, venoient d'arriver à Mittaw, & avoient promis aux principaux conseillers de la régence de Curlande d'engager la Pologne à se désister de l'incorporation de la Curlande & de sa division en palatinats, pourvu que, de leur côté, ils renonçassent solemnellement à l'élection qu'ils avoient faite du comte de Saxe pour leur souverain.

Le chancelier & le grand maréchal de Curlande ayant demandé du tems pour délibérer, ils envoyèrent sur le champ deux députés au comte de Saxe, pour l'informer de ce qui se passoit, & lui demander son avis en conséquence : mais le comte ne répondit rien. Comme le tems pressoit, & que les généraux russiens

vouloient abſolument avoir une réponſe de ſa part, avant que d'entreprendre d'empêcher l'exécution des deſſeins de la Pologne ſur la Curlande, comme ils en étoient chargés, ils réſolurent d'aller eux-mêmes conférer avec le comte de Saxe.

Ils firent d'abord filer quelques troupes vers le lac d'Uſmaiz; puis Bibikoff s'étant rendu auprès du comte, lui expoſa le ſujet de ſon voyage. Le comte, uſant de diſſimulation, lui avoua que, ſe ſentant trop foible pour tenir contre tous les obſtacles qui naiſſoient chaque jour, il avoit enfin pris la réſolution de renoncer à ſes engagemens; mais que, pour l'exécuter convenablement, il vouloit être ſûr d'une retraite honorable, & que d'ailleurs il lui falloit au moins dix jours pour mettre ordre à ſes affaires & retirer ſes effets. Mais le tems que demandoit le comte n'étoit point deſtiné pour faire une retraite; il vouloit, au contraire, l'employer à ſe fortifier, & mettre la dernière main aux ouvrages qu'il faiſoit faire.

Un général moſcovite va conférer avec le comte dans ſon iſle.

Le général Laſci s'en douta, ſur le récit que Bibikoff lui fit de ſa conférence avec le comte; & dès lors, il réſolut de bruſquer l'aventure &

On ſe propoſe le ſurprendre.

de le ſurprendre. Il voulut eſſayer d'abord de le tirer hors de ſon iſle; & lui envoya à cet effet un trompette, pour l'inviter à une entrevue dans un endroit qu'il lui indiqua. Le comte de Saxe refuſa de s'y rendre, & fit dire au général ruſſien que, s'il vouloit lui parler, il pouvoit ſe donner la peine de venir lui-même, mais ſeul & ſans aucune eſcorte. On va voir qu'il avoit de juſtes raiſons de ſe défier du Moſcovite.

Laſci conſentit à l'aller trouver. Il parut ſeul, à la vérité : mais le comte fut informé que le Ruſſien avoit fait occuper un poſte peu éloigné par un corps de douze cent hommes qui avoient ordre de marcher à lui au premier ſignal. Il ſçut auſſi qu'il y avoit d'ailleurs près de trois mille hommes un peu plus loin. Irrité d'un procédé auſſi indigne, le comte lui parla avec une hauteur & une fermeté qui penſa faire perdre contenance au Ruſſien. Il lui dit, entr'autres choſes, que, s'il n'étoit pas plus généreux que lui, il le poignarderoit ſur le champ, pour le punir d'avoir oſé, ayant quatre mille hommes de troupes, employer la trahiſon contre un homme qui n'en avoit que trois

Fermeté du comte vis-à-vis du général Laſci.

cent. L'entrevue ſe termina à ces reproches : le comte lui tournant le dos, refuſa de conférer ſur le reſte.

Laſci fut tellement interdit, qu'il ne repliqua rien : il n'oſa pas même pouſſer les choſes auſſi loin qu'il auroit pu, étant en forces. Il ſe retira donc, & envoya ordre à ſes douze cent hommes de ſe retirer auſſi. Il fit cependant dire au comte, qu'il ne lui donnoit que vingt-quatre heures pour faire ſa retraite ; & que, ce tems expiré, il ne devoit plus s'attendre à avoir aucun quartier. Cette ſcène ſe paſſa le 18 août 1727.

Le comte ſe voyant à la veille d'être accablé par le nombre, ſans pouvoir ſe mettre en état de ſe défendre, parceque ſes retranchemens ne pouvoient pas être finis en ſi peu de tems, réſolut enfin de quitter ſon iſle ; mais, dans cette extrémité, conſervant encore les ſentimens & le ton de ſouverain, il fit ſignifier aux Curlandois un reſcript * par lequel il ordonnoit à tous qui étoient en état de porter les armes, de venir promptement le joindre, pour recevoir ſes ordres.

Le comte donne un reſcript pour inviter les Curlandois à venir le joindre.

* Voyez tome II, page 191.

Il se retire de l'isle d'Usmaiz.

Le lendemain dix-neuf, il se retira secrettement de l'isle; & indiqua à ses gens un rendez-vous, où il leur ordonna de venir le trouver, après qu'ils auroient mis ordre aux effets qu'il laissoit : mais les Russiens ne leur en donnèrent pas le tems. Ils entrèrent dans l'isle, s'emparèrent de tous les bagages du comte, & firent ses gens prisonniers. Du reste, on les traita avec beaucoup d'égards; & l'isle même où ils étoient leur servit de prison.

Les Moscovites saisissent ses effets, & font ses gens prisonniers.

A l'égard du comte, il passa à Konigsberg, ensuite à Elbourg, & enfin à Dantzig, où madame de Konigsmarck eut soin de lui faire tenir des sommes considérables : ce secours lui vint d'autant plus à propos, qu'en partant d'Usmaiz il ne possédoit d'autre argent que ce qu'il avoit sur lui. Quelques seigneurs Curlandois vinrent le joindre à Dantzig; mais c'étoit plus par attachement pour sa personne, que par une suite du rescript qu'il avoit voulu faire publier en Curlande. Cette pièce fit peu d'effet. D'ailleurs, les Curlandois, qui étoient à la veille de voir arriver chez eux les commissaires nommés par le sénat de Pologne pour prendre connoissance de tout ce qui s'étoit pas-

ſé au ſujet de l'élection du comte, ne voulurent point, par une priſe d'armes hors de propos, indiſpoſer contre eux le roi & le ſénat : ils crurent, au contraire, devoir employer les moyens les plus pacifiques pour éloigner de chez eux les troubles dont ils étoient menacés. On n'eut donc aucun égard au reſcript du comte, & les principaux du conſeil ne voulurent pas même qu'il fût publié dans le pays.

Les commiſſaires de Pologne arrivèrent à Mittaw le 26 août, & ſe mirent en devoir d'exercer leur commiſſion. Le général Laſci, qui étoit chargé de prendre des meſures pour la traverſer, alla trouver les commiſſaires ; & leur repréſenta que le comte de Saxe ayant évacué l'iſle d'Uſmaiz, & abandonné la Curlande, la commiſſion devenoit abſolument inutile.

Arrivée des commiſſaires polonois en Curlande.

Cette remontrance fut très mal reçue. Un des commiſſaires lui répondit, que les Polonois étant en état de déloger le comte de Saxe par eux-mêmes, trouvoient fort extraordinaire que des étrangers euſſent oſé entrer en armes, & agir de vive force dans une province dépendante de la Pologne. Cette réprimande fut

ſuivie d'une injonction à ce général de faire retirer au plutôt ſes troupes. Il crut adoucir un peu l'aigreur du commiſſaire, en propoſant de lui remettre les effets du comte de Saxe, auſſi bien que les priſonniers; mais on inſiſta préalablement ſur la ſortie des troupes ruſſiennes, & cela fut exécuté.

Ils font retirer les Moſcovites.

Ils convoquent l'aſſemblée des états de Curlande.

Les commiſſaires indiquèrent enſuite la tenue des états de Curlande pour le 15 de ſeptembre : cette aſſemblée ſolemnelle dura juſqu'au 8 décembre. On commença par informer contre ceux qui avoient eu part à l'élection du comte de Saxe : on ne pouſſa pas d'abord cette information avec beaucoup de vivacité, parcequ'on croyoit tout découvrir au moyen de la caſſette du comte, que le général Laſci avoit promis de remettre à l'aſſemblée. Effectivement cette caſſette arriva avec les équipages du comte, & les priſonniers faits dans l'iſle d'Uſmaiz.

On tira des papiers aſſez d'éclairciſſement pour connoître les principaux moteurs de cette affaire; mais on ne trouva pas la pièce principale que l'on cherchoit : c'étoit le diplôme d'élection. Un valet de chambre de confiance, que

que le comte avoit chargé de mettre le feu à ſes papiers, n'en ayant pas eu le tems, s'étoit ſeulement ſaiſi du diplôme, & l'avoit rendu à ſon maître.

La diète ne procéda pas à toute rigueur contre ceux qui avoient eu part à l'élection du comte. On ſe contenta de leur faire une vive réprimande. Du reſte, cette aſſemblée ſe termina par annuller cette élection. On dreſſa un nouveau plan de régence pour les états de Curlande; & on décida que cette province, auſſi bien que le Sémigalle, ſeroient réunis aux états de Pologne, après la mort du duc Ferdinand.

On annulle l'élection du comte de Saxe.

Le comte de Saxe ne manqua pas de proteſter contre tout ce qui s'étoit fait à ſon préjudice dans cette aſſemblée : c'étoit alors tout ce qu'il pouvoit faire de mieux. Du reſte, il ne perdit jamais de vue ſon établiſſement en Curlande : & dans toutes les occaſions qui ſe rencontrèrent dans la ſuite, on le vit s'occuper avec ardeur du ſoin de faire revivre ſes eſpérances; mais il fut toujours contraint de s'en tenir à des proteſtations.

Le comte fait une proteſtation.

Se trouvant alors maître de ſon tems, il le partagea entre l'étude, les plaiſirs & les voyages. 1728.

Il pensa d'abord à se rétablir dans les bonnes graces du roi de Pologne. Il profita d'une occasion favorable qui se présenta au commencement de 1728. Le roi de Prusse étant allé à la cour de Dresde, le comte lui fit parler; & ce monarque se portant pour médiateur entre le père & le fils, la paix fut bientôt conclue. Lorsqu'il parut devant le roi de Pologne, ce prince lui donna des preuves d'une réconciliation parfaite, en lui faisant des présens considérables, qui le mirent en état de figurer à la cour de Dresde avec un train de domestiques & d'équipages convenables à sa naissance.

Le roi de Prusse le réconcilie avec le roi de Pologne.

Peu après, il passa en France: n'ayant rien autre chose qui l'y appellât, que le plaisir de voir ses amis, & de faire la revue de son régiment, il repartit bientôt pour se rendre à Dantzick, où résidoit alors la duchesse douairière de Curlande. Il alla lui faire sa cour, persuadé que sa présence pourroit ranimer les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Mais il en fut reçu avec une froideur qui le convainquit du contraire. Cette princesse, après avoir essayé vainement de le fixer, après lui avoir fait sur sa conduite des reproches, qui étoient autant de preuves de ses bonnes dispositions pour lui, s'étoit

Il fait un voyage en France, & va ensuite à Dantzick.

Il rend visite à la duchesse douairière de Curlande, qui le reçoit avec beaucoup de froideur.

enfin rebutée de le ſçavoir ſans ceſſe occupé de nouvelles galanteries : une aventure arrivée * dans ſon propre palais, lorſque le comte étoit encore à Mittaw, avoit mis le comble aux ſujets de mécontentement qu'il lui donnoit chaque jour ; & enfin, elle avoit ſçu prendre ſon parti de manière qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucun retour.

Il manque un mariage avantageux en Pologne.

L'indiſcrétion de ſa conduite lui fit manquer quelque tems après un autre établiſſement, moins ſplendide à la vérité, mais toujours extrémement avantageux. Le miniſtre du roi de

* Voici quelle fut cette aventure. Le comte, étant devenu amoureux d'une des demoiſelles de la ſuite de cette princeſſe, & ne pouvant avoir accès dans ſa chambre à cauſe du voiſinage des autres, convint avec elle d'aller, pendant la nuit, lui aider à ſortir de ſon appartement par les fenêtres, de la conduire chez lui, & de la reconduire enſuite chez elle avant le jour. Cela pouvoit ſe faire d'autant plus commodément, que la princeſſe & ſa ſuite occupoient le rez de chauſſée. Il arriva qu'une nuit, que la terre étoit couverte de verglas & de neige, le comte, pour faciliter le retour de la demoiſelle, la prit ſur ſes épaules pour la reporter chez elle : dans le tems qu'il traverſoit la cour, une vieille femme qui avoit une lanterne paſſa auprès d'eux. Le comte, pour l'empêcher de rien appercevoir, donna un coup de pied dans la lanterne ; mais malheureuſement l'autre pied ayant gliſſé ſur le verglas, il tomba avec ſa charge par deſſus la vieille, qui ſe mit à faire des cris affreux. La garde accourut : mais elle s'en retourna, dès qu'elle eût apperçu le comte, & cette affaire n'alla pas plus loin. Cet événement, comme on peut le croire, ne manqua pas d'être ſçu ; on crut en amuſer la princeſſe à ſon lever, mais il en arriva tout autrement. Elle diſſimula néanmoins avec le comte : & ſans lui faire aucun reproche, elle prit le parti de l'abandonner abſolument.

Pologne, ce favori qui avoit tant de fois cherché à nuire au comte, venoit de mourir à Vienne, & laiſſoit une veuve qui joignoit, aux agrémens de la jeuneſſe & de la beauté, une fortune très-conſidérable; elle étoit d'ailleurs d'une des premières maiſons de Pologne. Le comte, qui, du vivant de ſon mari, haïſſoit cette dame par contre coup, prit des ſentimens bien oppoſés, lorſqu'il la trouva veuve dans un voyage qu'il fit à Dreſde. Il y eut des paroles de portées pour le mariage; mais des aventures galantes, qui firent alors quelque bruit, indiſposèrent la veuve; le comte fut remercié.

Mort de madame de Konigſmarck.

Il fit dans ce même tems une perte à laquelle il fut extrémement ſenſible. Madame de Konigſmarck, ſa mère, dame de beaucoup d'eſprit & de mérite, & qui avoit fait pendant longtems les délices de la cour de Saxe, tomba malade, & mourut. Le comte avoit dans ſa perſonne un puiſſant appui auprès du roi: il auroit pu d'ailleurs, s'il eût voulu ſuivre ſes conſeils, y trouver des reſſources aſſurées pour parer ſes imprudences; mais la fougue de ſon tempérament ne lui permettoit pas toujours d'écouter la voix de la raiſon.

Cette mort lui procura beaucoup de richesſes : outre les ſommes immenſes qu'il avoit reçues de cette dame, dans le tems que ſes entrepriſes exigeoient qu'il dépensât beaucoup, il hérita encore de quelques terres & d'un mobilier très-conſidérable. Cette ſucceſſion lui occaſionna des affaires qui l'occupèrent en Saxe durant le reſte de cette année : il ne retourna en France qu'au commencement de 1729.

Il ne fit, pour ainſi dire, que paroître à Paris. De nouvelles idées, au ſujet du duché de Curlande, lui paſſant par la tête, il partit dès le mois d'avril pour aller en conférer dans différentes cours d'Allemagne. Il s'arrêta quelque tems à Dantzick, & ſe rendit à Berlin vers la fin de l'année. Le roi de Pruſſe ayant été invité à une fête billante que le roi de Pologne donnoit en Saxe, le comte y accompagna ſa majeſté pruſſienne. 1729. Le comte de Saxe revient à Paris, & repaſſe en Allemagne.

Il y eut un camp à Mulberg, où l'on vit arriver tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable parmi les princes & les ſeigneurs allemands. Un mois entier fut employé en évolutions militaires, en fêtes, en divertiſſemens, en chaſſes. Dans tous ces différens exercices, le comte 1730. Il ſe diſtingue au camp de Mulberg en Saxe.

s'attira l'applaudiſſement univerſel par ſon adreſſe, ſa force & ſa bonne grace. Il reconduiſit enſuite le roi de Pologne à Dreſde, puis il revint à Paris reprendre ſon train ordinaire de vie : c'eſt-à-dire, ſe livrant volontiers aux plaiſirs, mais ſe faiſant un devoir eſſentiel de l'étude des mathématiques, de la méchanique, en un mot, de tout ce qui pouvoit avoir trait à l'art de la guerre.

Son retour à Paris.

Au milieu de ſes plaiſirs & de ſes occupations, il ne pouvoit ſe diſtraire de la Curlande, ſes idées le ramenoient toujours à cet objet; & il venoit encore tout récemment de former des eſpérances qui l'engagèrent à renouveller le bail d'un très-bel hôtel qu'il avoit loué a Dantzick.

La ducheſſe douairière de Curlande monte ſur le trône de Ruſſie.

Le jeune czar étant mort dans le mois de janvier 1730, la ducheſſe douairière de Curlande avoit été appellée au trône de Ruſſie, & elle avoit pris poſſeſſion de cet empire le mois ſuivant. Le comte de Saxe ne pouvant s'imaginer qu'il fût abſolument mal dans l'eſprit de cette princeſſe, malgré la froideur qu'elle lui avoit témoignée, lorſqu'il l'avoit été voir à Dantzick, fit alors une tentative pour recouvrer ſes

bonnes graces. Il gagna un chambellan, qui se chargea de porter les premières paroles. On ne fit pas languir le comte sur ce qu'il avoit à espérer de cette démarche. Le chambellan n'eut pas plutôt proféré le nom du comte de Saxe, que l'impératrice lui ordonna de se retirer. Peu après, il fut disgracié dans toutes les formes & chassé de la cour. On lui substitua 1731.
un gentilhomme Danois, qui s'étoit, depuis du tems, introduit à la cour de Russie par l'entremise du prince Menzikoff, auquel il étoit attaché. Ce gentilhomme, si connu sous le nom de *comte de Biron* *, ayant eu le bonheur de plaire à l'impératrice, elle le prit d'abord pour son chambellan; peu après, elle le nomma colonel de ses gardes : & enfin, à la mort de Ferdinand, duc de Curlande, elle eut le crédit, comme on le verra bientôt, de faire tomber la souveraineté de Curlande à ce même favori.

Le comte tâche en vain de renouer avec elle.

Le peu de succès de cette tentative auprès de la czarine, la disgrace du chambellan, le

* Selon l'auteur de *la description historique de l'empire russien*, imprimée cette année (1757,) il se nommoit *Biren* ou *Biron*. On le dit originaire de Curlande, né dans la roture.

choix d'un favori qui ne manqueroit pas de le desservir dans l'occasion, tout cela lui mit dans l'esprit une mélancolie profonde que la dissipation où il vivoit ne pouvoit vaincre. Sa principale ressource fut dans l'étude de l'art militaire. C'étoit véritablement sa passion favorite, & la plus capable d'effacer les impressions désagréables que les conjonctures faisoient
1732. sur son ame. Dans un voyage qu'il fit à Dresde, il se lia intimement avec le chevalier Follard qu'il trouva dans cette cour; ils passèrent ensemble des jours charmans à conférer sur la guerre, science pour laquelle ils avoient l'un & l'autre un goût dominant, une véritable passion que l'on ne peut concevoir à moins que d'être du métier.

Ses liaisons avec le chevalier Follard.

Les conférences habituelles avec le chevalier, l'étude continue qu'il faisoit des différentes parties de l'art militaire, lui acquirent la réputation qu'il méritoit : & l'on voit, par une lettre que le roi de Pologne lui écrivit sur quelques régimens que ce prince vouloit former pour son service, quel cas il faisoit des connoissances & de l'expérience du comte sur cette matière. On voit aussi, par sa réponse,

Le roi de Pologne consulte le comte sur la levée d'un régiment.

avec

avec quelle attention il réfléchiſſoit ſur toutes les parties de l'art militaire. Il paroît, par le ſoin qu'il a eu de conſerver une copie de cette réponſe, & d'y faire dans la ſuite différentes additions, qu'il n'étoit pas oppoſé à ce qu'on en fît part au public. On la trouvera, avec la lettre du roi, à la fin du tome II de cet ouvrage, page 194 & ſuivantes.

Ce fut auſſi dans ce même tems d'embarras, de chagrin, & de mélancolie, qu'il rédigea en un corps d'ouvrage les obſervations qu'il avoit faites depuis longtems ſur l'art de la guerre. Il a jugé à propos de lui donner le titre de RÊVERIES, ſoit parcequ'il regardoit les différentes phaſes de la vie comme autant de rêves, ſoit parcequ'étant malade dans le tems qu'il fit cette rédaction, il crut que la fièvre & de plus l'ennui, dont il étoit accablé, auroient pu ſe faire remarquer dans la texture de cet excellent traité; ſur-tout, n'y ayant travaillé que pendant la nuit. *J'ai compoſé cet ouvrage en treize nuits*, dit-il à la fin de ce traité *; *j'étois malade : ainſi il pourroit bien ſe reſſentir de la fièvre que j'avois. Cela doit m'excuſer ſur la régu-*

1732. Il compoſe ſes rêveries.

* Voyez tom. II, page 151.

larité & l'arrangement, ainſi que ſur l'élégance du ſtyle. J'ai écrit militairement, & pour diſſiper mes ennuis.

Ce fut à la fin de décembre 1732 qu'il termina cet ouvrage. L'indiſpoſition qu'il avoit reſſentie dans le courant de ce mois s'étant enfin un peu diſſipée, il alla, au commencement

1733. de janvier, faire ſa cour à Verſailles; & le 12 du même mois, il partit pour Dreſde. Il n'eut pas le bonheur d'y voir le roi ſon père : ce prince venoit de partir, pour aller tenir une diète générale qu'il avoit indiquée à Warſovie. Ce monarque tomba malade preſqu'en arrivant, & enfin il mourut le premier février ſuivant.

Il part pour Dreſde.

Mort du roi de Pologne, électeur de Saxe.

Le prince électoral, devenu par cette mort poſſeſſeur de la riche ſucceſſion de ſon père, ſe vit obligé de ſuſpendre ſa douleur, pour penſer efficacement aux moyens de ſe ménager auſſi la couronne de Pologne.

Deux concurrens aſpirent au trône de Pologne.

Ce prince ſe trouva alors dans des conjonctures très-embarraſſantes. On vit paroître ſur les rangs Staniſlas Leczinski, rival d'autant plus redoutable, qu'il avoit dans un degré éminent toutes les qualités requiſes pour monter ſur un

trône qu'il avoit déjà occupé en vertu d'une élection aussi solemnelle que légitime. Contraint, après un règne assez court, de céder à la fatalité des conjonctures, il avoit abdiqué la couronne, en conservant un titre qu'il méritoit à tant d'égards. Devenu ensuite beau-père du roi de France, cette alliance auguste donnoit un nouveau poids à ses prétentions, & augmentoit l'attachement des seigneurs polonois, avec lesquels il avoit conservé des liaisons. Il fut élu de nouveau, le 12 de septembre. L'électeur de Saxe, protégé par les armes de l'empereur Charles VI & de la Russie, fut couronné le cinq octobre suivant.

Stanislas Leczinski remonte sur le trône.

L'électeur de Saxe est aussi couronné peu après.

Les puissances protectrices de ces deux illustres concurrens s'étant déclaré la guerre, le comte de Saxe revint en France pour y servir: l'électeur, son frère, fit en vain des efforts pour le retenir; il lui offrit même le commandement général de ses troupes. Le comte, qui regardoit alors la France comme sa patrie, remercia le prince, prit congé de la cour de Dresde, & se rendit à Paris, d'où il partit peu après pour aller servir sur le Rhin, dans l'armée qu'y commandoit le maréchal de Berwick.

Le comte de Saxe refuse le commandement des troupes de l'électeur de Saxe.

Il revient en France, pour y servir.

Ce général, qui connoiſſoit les talens du comte, le chargea de tenter le paſſage du Rhin. Cette commiſſion fut exécutée avec une intelligence, une promptitude & un ſecret admirable. Le comte, à la tête de vingt compagnies de grenadiers & de deux mille fuſiliers, trouva moyen de paſſer le fleuve, & d'aborder vers un endroit où il n'y avoit point d'ennemi. Ce paſſage ſe fit le 12 octobre : le lendemain, il y eut un pont de conſtruit, à la gauche du fort de Khel ; une grande partie de l'armée y paſſa le même jour, & le reſte ſuivit le lendemain. On jetta alors un nouveau pont ſur la droite du fort : la place fut inveſtie, puis aſſiégée dans les formes ; & l'on ouvrit la tranchée la nuit du 17 au 18. Le comte fut de tranchée la nuit du 23 au 24, & y donna des preuves de la plus grande intrépidité, auſſi bien qu'à l'aſſaut qui fut donné le 26. Cette attaque, quoique très-vigoureuſe, n'ayant pas réuſſi, on réſolut de la reprendre le 28 : mais le gouverneur capitula le 27.

Il franchi le paſſage du Rhin.

Siége du fort de Khel.

La place eſt emportée.

On s'étoit mis trop tard en campagne pour être en état de la tenir longtems. Contens de cette expédition, les François s'aſſurèrent de

Cette expédition termine la campagne.

trois paſſages ſur le Rhin, l'un au fort de Khel, l'autre à l'iſle du Marquiſat, & le dernier au pont de Huningue. Le 13 novembre, les troupes repaſsèrent le Rhin, pour prendre leurs quartiers d'hyver.

On reprit la campagne au mois de mars ſuivant, & on ſe propoſa de faire le ſiége de Philiſbourg : mais, pour donner le change aux ennemis, on fit marcher un corps conſidérable vers Luxembourg. On s'exerça alors pendant quelque tems à la petite guerre; & le comte, qui aimoit toujours à faire des choſes extraordinaires, ſe propoſa d'aller, à la tête de deux cent dragons, attaquer un convoi conſidérable qui étoit eſcorté de douze cent hommes. Cette téméraire entrepriſe lui réuſſit : il battit l'eſcorte, & ſe rendit maître du convoi.

1734. On rentre en campagne.

Le comte s'empare d'un convoi.

L'armée de France en Allemagne étoit diviſée en trois corps; l'un, commandé par le maréchal de Berwick; le ſecond, par le duc de Noailles; & le troiſième, par le comte de Belliſle. C'étoit dans ce dernier corps que le comte de Saxe étoit deſtiné à ſervir. Il eut une grande part aux attaques de Traërback. Cette

place ayant été investie le 8 du mois d'avril, il y eut le 27 du même mois deux assauts consécutifs, où le comte, emporté par sa valeur, courut les plus grands risques. Il y eut, entre autres, dans le second, sept grenadiers qui furent tués à côté de lui, sans qu'un péril aussi évident fût capable de rallentir son ardeur. La place fut emportée le 2 mai suivant.

Prise de Traerback.

Après cette expédition, le comte de Bellisle ayant reçu ordre de marcher à Coblentz, il s'y rendit, & fit le blocus de cette place. Le comte de Saxe ne voyant point alors d'occasion de se signaler, passa dans l'armée du maréchal de Berwick qui marchoit à Etlinghen, pour chasser les ennemis de leurs lignes. Le maréchal le voyant arriver, lui donna, dans le compliment qu'il lui fit, les preuves les plus signalées d'estime & de confiance. *J'allois*, lui dit-il, *faire venir trois mille hommes du corps de monsieur de Noailles; mais vous seul me valez ce renfort. Il s'agit ici de l'honneur de la France; il est inutile que je vous le recommande.* Le comte répondit parfaitement à l'idée que le maréchal avoit de lui: il pénétra dans les lignes à la tête d'un détachement de grenadiers,

Le comte passe dans l'armée du maréchal de Berwick.

Compliment que lui fait le maréchal.

fit un maſſacre affreux de ce qui ſe trouva devant lui, força le reſte de fuir & d'abandonner l'artillerie.

On fit enſuite le ſiége de Philiſbourg, qui ſe rendit le 17 du mois de juillet, après ſix ſemaines de tranchée ouverte.

Le comte ſe diſtingue au ſiége & à la priſe de Philiſbourg.

Le comte de Saxe ſe ſignala de manière, dans les différentes opérations de ce ſiége, que ſa majeſté le nomma lieutenant général de ſes armées; le brevet fut ſigné par le roi le premier du mois d'août 1734. Le maréchal de Berwick ayant été tué le 12 juin d'un coup de canon, le maréchal d'Asfeld, qui prit enſuite le commandement de l'armée, témoigna au comte la même confiance, & l'appelloit ordinairement *ſon bras droit*. Il l'employa dans toutes les conjonctures difficiles; & principalement dans ce qu'on appelle les coups de main, où il falloit de la tête & de la réſolution.

Il eſt fait lieutenant général.

Le comte de Saxe ſe diſtingua de même dans la campagne ſuivante, par ſa bravoure & ſon intrépidité; mais ce qui lui mérita les plus grands éloges dans cette campagne, ce fut l'intelligence ſupérieure avec laquelle il ſçut, avec très-peu de monde, tenir en reſpect un ennemi beaucoup plus fort que lui. 1735.

On lui confie la garde du Rhin.

Le prince Eugène avoit conſervé ſon camp de Bruchſal & celui de Heidelberg, dans l'intention de paſſer le Rhin à Manheim avec ſon armée, & d'entrer enſuite dans le pays Meſſin. Le maréchal de Coigni, qui avoit pénétré ſes vues, rappella les troupes qu'il avoit ſous Mayence, donna au comte de Saxe quatorze bataillons & dix eſcadrons, & le chargea du ſoin d'arrêter le prince à Manheim. Le comte s'y rendit : & mettant en uſage ſes réflexions & ſon expérience, il ſçut, par une manœuvre admirable, tenir tellement l'armée ennemie en reſpect, que jamais les Impériaux n'osèrent tenter le paſſage du Rhin. La dextérité de ſa conduite, dans cette occurrence, ſauva les provinces frontières d'une invaſion qu'il n'étoit pas facile d'éviter.

Il empêche le prince Eugène de paſſer ce fleuve.

Différentes commiſſions plus ou moins importantes, dont il fut chargé durant le cours de cette campagne, le tinrent dans une activité continuelle, juſqu'au mois de novembre, qu'il y eut enfin une ſuſpenſion d'armes. Elle fut ſuivie de la paix, dont les articles furent longtems à ſe conclure, à cauſe de l'importance des objets.

Fin de la guerre.

Ce

Ce fut en conséquence de cette paix que le roi Auguste, électeur de Saxe, demeura possesseur du trône de Pologne, par l'abdication que fit en sa faveur le roi Stanislas, en se conservant néanmoins le nom, les titres, & les honneurs de roi de Pologne & de grand duc de Lithuanie. Le grand duché de Toscane fut donné au duc de Lorraine, pour l'indemniser des duchés de Lorraine & de Bar qu'il céda à la couronne de France, laquelle les rétrocéda au roi Stanislas, avec toutes leurs dépendances, pour être, après la mort de ce prince, réunies en pleine souveraineté & pour toujours à la France. Tels furent les principaux articles du traité qui fut conclu alors.

L'électeur de Saxe reste possesseur du trône de Pologne.

Le roi Stanislas est duc de Lorraine.

Durant le cours de ces arrangemens, on reçut la nouvelle de la mort du prince Ferdinand duc de Curlande, dont la succession éventuelle avoit causé jusqu'alors tant d'agitations entre la Moscovie & la Pologne. Biron, qui avoit succédé au comte de Saxe dans la faveur de la duchesse douairière de Curlande, alors impératrice de Russie, sçut bien mieux se conserver dans ses bonnes graces. Aussi s'intéressa-t-elle si vivement pour lui à la mort de Ferdi-

Mort de Ferdinand, duc de Curlande.

Le comte de Biron lui succède.

nand, qu'elle le fit élire duc de Curlande. Le comte de Saxe, ſenſiblement piqué de voir un rival revêtu de ſes dépouilles, n'eut cependant d'autre parti à prendre que de recourir à la voie impuiſſante des proteſtations.

Proteſtation du comte de Saxe.

Pour charmer ſon dépit, & en même tems mettre à profit le repos auquel il ſe voyoit condamné par la paix, il ſe remit à l'étude de l'art de la guerre. Ainſi, loin de ſe tranquilliſer ſur la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & ſur les notions que ſon expérience lui avoit procurées ſur la guerre, il n'eut pas la vanité de croire qu'il en ſçavoit aſſez ſur un art auſſi étendu. Il voulut conſulter les auteurs anciens qui en avoient traité avec ſuccès. Ce fut alors qu'il lut en entier Polybe & d'autres auteurs. Non content de travailler ſeul, il chercha à conférer avec les ſçavans & les connoiſſeurs. Le chevalier Follard étoit celui qu'il conſultoit par préférence. Il paſſoit ordinairement trois heures par jour avec lui; & ils ſe communiquoient réciproquement leurs idées & leurs réflexions ſur les opérations militaires.

Le comte de Saxe ſe livre à l'étude de l'art militaire.

1740.

Il fait quelques aug-

Il employa auſſi quelque partie de ce tems à relire *ſes rêveries*; & y fit quelques augmen-

tations, dans lequelles il aiſé de remarquer la connoiſſance profonde qu'il avoit de ſon art, & quelle attention il apportoit pour perfectionner notre tactique ſur ce qu'il obſervoit de plus utile, ſoit dans les anciens, ſoit dans les modernes. Il avoit une prédilection ſingulière pour Onozander*, auteur grec peu connu parmi nous : la lecture qu'il fit de ſon ouvrage, quoique d'après une fort mauvaiſe traduction, lui plut tellement, qu'il ne lui étoit pas poſſible de la quitter : dans quelque circonſtance que ce pût être, on pouvoit être ſûr que le comte de Saxe avoit un *Onozander* dans ſa poche.

mentations à ſes rêveries.

Son affection pour Onozander, auteur grec.

Ce qui ſans doute pourra ſurprendre, c'eſt

* Onozander, auteur grec, vivoit ſous les empereurs romains. Il s'eſt rendu célèbre par ſon ouvrage intitulé, Λόγος στρατηγικὸς, *diſcours pour la conduite d'une armée*; ou, comme on l'a traduit, *du devoir, & des vertus d'un général d'armée*. La traduction françoiſe eſt en vieux langage & très-déſagréable à lire; mais le comte de Saxe, qui en trouvoit le fond très-excellent, en faiſoit le ſujet ordinaire de ſes réflexions, ſans trop s'embarraſſer ſi la diction étoit exacte ou non. On nous promet actuellement une traduction de cet auteur, ſur l'excellence de laquelle on peut prononcer d'avance. Il ſuffit de dire qu'on en ſera redevable aux ſoins d'un officier de réputation, également recommandable dans les lettres & dans les armes. C'eſt monſieur le baron de Zurlauben, de l'académie royale des inſcriptions, brigadier des armées du roi, & auteur de l'hiſtoire militaire des Suiſſes. Les notes, dont il enrichit ſa traduction d'Onozander, donneront un nouveau prix à cet ouvrage.

que cette sérieuse application ne l'empêchoit nullement de se livrer aux plaisirs : tout marchoit ensemble, un tempérament des plus robustes fournissoit à tout : occupé de l'étude de la guerre, avec tout le recueillement de l'homme de cabinet, il paroissoit, hors de là, n'être fait que pour la plus grande dissipation; peu constant dans ses goûts, il ne cherchoit qu'à les varier; & en tout il se conduisoit assez cavalièrement, & souvent sans beaucoup de délicatesse.

Il ne perd point de vue ses prétentions sur la Curlande.

Au milieu de ce cahos d'occupations & de plaisirs, il ne perdoit point de vue ses prétentions sur la Curlande; & il entretenoit toujours des relations intimes avec les principaux des états de ce pays : les obstacles insurmontables que devoit lui former l'élection du comte de Biron, si fortement protégé par la czarine, ne furent point capables de le faire renoncer à ses espérances.

Il va à Dresde.

Pour être plus à portée de suivre ses correspondances, & veiller de près aux négociations qu'il entretenoit pour la validité de ses droits, il résolut de faire un voyage à Dresde. C'étoit la seconde fois qu'il y alloit depuis la fin de

la guerre. Dans le premier voyage, il n'avoit eu pour objet que de regagner les bonnes graces du roi ſon frère, contre lequel il avoit porté les armes, en ſervant en France pour ſoutenir les droits du roi Staniſlas. Le raccommodement fut bientôt fait. Le comte de Livri étoit de ce premier voyage : comme il avoit été lié intimement avec le monarque Polonois, lorſque ce prince, du vivant du roi ſon père, étoit venu voir la cour de France, ſon entremiſe ne fut pas inutile au comte de Saxe. La réconciliation fut cimentée par de riches préſens que lui fit le roi Auguſte.

Le ſecond voyage, qui eſt celui dont il s'agit ici, ne fut pas heureux pour le comte de Saxe. Accoutumé à ſe diſtinguer dans toutes les occaſions, ſoit dans les exercices militaires, ſoit dans les parties de chaſſe ou dans les fêtes galantes, il ſe bleſſa dangereuſement dans une grande chaſſe qui ſe fit à Mauritzbourg. Une chûte violente lui fracaſſa le genou, & renouvella la bleſſure qu'il avoit reçue à la cuiſſe, il y avoit déjà pluſieurs années, lorſqu'il s'étoit ſi vigoureuſement défendu contre un parti ennemi qui vouloit l'enlever dans l'auberge de

Il ſe bleſſe à la chaſſe.

Crachnitz. Il fut traité avec tout le ſoin poſſible : cependant tout le ſecret de l'art ne put le guérir parfaitement ; & on ne trouva d'autre reſſource que de lui ordonner les eaux minérales de France, qui ont effectivement une vertu ſouveraine pour les plaies.

Il paſſe en Languedoc, pour y prendre les eaux de Balaruc.

Il fut donc obligé de repaſſer en France, & ſe rendit en Languedoc, où les eaux ſi renommées de Balaruc lui procurèrent le ſoulagement qu'il deſiroit. Il profita de cette occaſion pour parcourir la Provence ; il vit entr'autres les ports de Marſeille & de Toulon, & fut reçu partout avec beaucoup de diſtinction. Matthews, amiral d'Angleterre, dont la flotte étoit alors vis-à-vis de Toulon, lui donna une fête magnifique ſur ſon bord, & lui fit rendre tous les honneurs poſſibles.

Mort de l'empereur Charles VI.

Le comte de Saxe fut bientôt rappellé à Paris, par un événement qui menaçoit l'Europe de grandes révolutions. L'empereur Charles VI mourut, & laiſſa une ſucceſſion immenſe, ſur laquelle l'Eſpagne, la Pologne, la Pruſſe & la Bavière formèrent leurs prétentions. L'archiducheſſe Marie-Thérèſe, grande ducheſſe de Toſcane, & fille aînée de Charles VI, préten-

doit, de ſon côté, ſuccéder ſeule à ſon père, en vertu d'une pragmatique ſanction, par laquelle ce prince lui avoit aſſigné la ſucceſſion indiviſible de ſes états héréditaires. Il lui avoit fait épouſer le grand duc de Toſcane, dans l'eſpérance qu'un fils de cette aînée, conſervant le patrimoine de la maiſon d'Autriche, pourroit dans la ſuite parvenir à y joindre l'empire.

Charles VI ſe donna beaucoup de ſoins pour faire garantir ſa pragmatique par toutes les puiſſances de l'Europe & par les états de l'empire. Il y eut à ce ſujet quelques oppoſitions; & même les parties intéreſſées, qui adhérèrent dans le tems au décret impérial, ſe réſervèrent toujours une porte ouverte pour revenir contre leur garantie, ſur ce que l'empereur, en l'exigeant des états, avoit déclaré qu'il n'entendoit en cela préjudicier aux droits & aux prétentions de qui que ce fût.

Prétentions de différentes puiſſances ſur la ſucceſſion de ce prince.

Après la mort de ce prince, les puiſſances qui prétendoient à ſa ſucceſſion s'empreſsèrent de faire valoir leurs droits par des écrits de toute eſpèce. L'archiducheſſe Marie-Thérèſe fit uſage des ſiens, en commençant par ſe faire couronner reine de Hongrie. Après que l'on eût ré-

pandu de part & d'autre beaucoup de manifestes, où chacun prétendoit mettre de son côté la raison & la justice, on en vint à des démarches plus sérieuses & plus décisives. On prit les armes.

1741. La France appuie les prétentions de l'électeur de Bavière.

La France épousant les intérêts de Charles, électeur de Bavière, qui étoit un des principaux prétendans, lui fournit des troupes. Elles passèrent le Rhin au mois d'août, & se rendirent à Donavert, où elles s'embarquèrent sur le Danube pour aller à Passau, dont l'électeur s'étoit emparé le mois précédent. Ce prince entra ensuite en Bohême, & alla camper le 19 Novembre à quelque distance de Prague, où il fut bientôt joint par le roi de Prusse, autre prétendant redoutable, qui s'étoit déjà signalé par des exploits. Ce monarque, trouvant les voies de fait plus courtes & plus efficaces que les négociations & les mémoires, avoit pris le parti de démontrer ses prétentions sur la Silésie, en commençant par s'emparer de cette riche province.

Pendant les premières agitations qu'avoit occasionnées la succession de Charles VI, le comte de Saxe avoit été occupé du soin de redonner

redonner quelque vigueur à ſes inutiles eſpérances ſur la poſſeſſion du duché de Curlande. L'impératrice de Ruſſie étoit morte le 28 octobre 1740, huit jours après Charles VI. Elle avoit nommé, pour ſon ſucceſſeur au trône, un prince encore enfant; &, en attendant qu'il fût en âge de gouverner ſes états, elle avoit déſigné, pour régent de l'empire moſcovite, ce même comte de Biron qu'elle avoit fait duc de Curlande. Peu après, les affaires changèrent de face. Le jeune prince fut dépoſé : Eliſabeth Petrowna, fille de Pierre le grand, monta ſur le trône. Biron fut diſgracié, & chaſſé de la cour & du duché de Curlande, qui ſe trouva encore une fois vacant. C'étoit une belle occaſion au comte de Saxe pour faire valoir ſes anciens droits; mais le prince Erneſt de Brunſwick-Lunebourg s'étant mis ſur les rangs, ſçut ſi bien diſpoſer les eſprits, tant en Pologne qu'en Curlande, qu'il parvint à obtenir ce duché : le comte de Saxe n'eut autre choſe à faire qu'à proteſter de nouveau; ce fut auſſi le parti qu'il prit. Cette proteſtation * eſt dattée de Paris, le 5 mai 1741.

Mort de l'impératrice de Ruſſie.

Le comte de Biron eſt chaſſé du duché de Curlande.

Le prince Erneſt de Brunſwick-Lunebourg eſt élu duc de Curlande.

Proteſtation du comte de Saxe.

* Voyez tome II, pag. 112.

Ne pouvant alors rien faire de plus pour une ſouveraineté que le poſſeſſeur actuel paroiſſoit devoir garder longtems, le comte de Saxe ne penſa plus qu'à faire ſes préparatifs pour aller à l'armée. Il partit de Paris le 11 août, paſſa à Straſbourg, d'où il alla joindre les troupes auxiliaires de France, dont l'électeur de Bavière venoit d'être déclaré généraliſſime.

Il ſe rend à l'armée du duc de Bavière.

Après s'être acquitté avec ſuccès de quelques expéditions qui n'étoient que les préliminaires du grand projet que l'on avoit en vue, il ſe rendit au camp près de Prague, & fut chargé par l'électeur de tout ce qui concernoit l'entrepriſe ſur cette grande ville. On peut voir une partie de ce détail, & la conduite qu'il tint alors, dans les lettres que l'électeur de Bavière lui écrivit, & dans les réponſes qu'il fit à ce prince : ces différentes pièces font partie d'une longue lettre * qu'il écrivit au chevalier Follard le 28 novembre 1741. On ne fera ici que rapporter ſuccintement le fait principal.

On voit, par cette datte, que la ſaiſon étoit déjà très-avancée, lorſqu'on fit les approches de Prague. Il avoit fallu en effet quelque tems

* Voyez tome II, pag. 218.

pour que l'électeur de Bavière pût se rendre en Bohème, & que les troupes auxiliaires de France allassent le joindre. D'ailleurs, la marche avoit peut-être été retardée par l'indécision où l'on avoit été par rapport aux opérations de cette campagne. Il avoit semblé d'abord que l'électeur, étant entré dans l'Autriche, avoit eu dessein de faire le siége de Vienne. Les Autrichiens avoient paru l'appréhender; & leur crainte avoit été d'autant mieux fondée, que l'électeur de Bavière avoit fait faire une sommation au comte de Kevenhuller, gouverneur de Vienne. Quoi qu'il en soit, cette ville ne fut point assiégée, & l'on passa en Bohème.

On n'arriva près de Prague que vers la fin de novembre. L'électeur s'étant rendu à son camp, chargea le comte de Saxe des opérations du siége. La rigueur de la saison, le défaut de vivres, le grand nombre de troupes qui formoient la garnison, trente mille hommes qui accouroient au secours de la place, ces différens obstacles faisoient penser différemment sur le succès de l'entreprise. Les uns étoient persuadés qu'on seroit obligé d'y renoncer; d'autres ne voyoient d'espérance de réussir, qu'en

L'électeur de Bavière campe près de Prague.

Le comte de Saxe est chargé des opérations du siége.

brusquant une attaque : mais la difficulté étoit de sçavoir comment on s'y prendroit. Les avis ne s'accordoient point, & le tems pressoit ; les trente mille hommes de secours n'étoient plus qu'à cinq lieues de Prague ; il falloit dans l'instant prendre un parti décisif.

Ce fut aussi ce que fit le comte de Saxe : il forma le plus hardi projet que l'on pût concevoir, & il l'exécuta avec une vivacité, telle que l'exigeoient les conjonctures. Le 25 novembre, la tranchée fut ouverte ; cette même nuit, Prague fut emportée. Voici en peu de mots comment cette affaire se passa.

Le comte, qui se connoissoit en hommes, en avoit choisi un bien capable de suivre & d'exécuter le projet qu'il avoit conçu. C'étoit monsieur de Chevert, aujourd'hui lieutenant général, alors lieutenant colonel au régiment de Beauce, homme de tête & de main, également en état d'inspirer dans un conseil les plus sages résolutions, & d'exécuter les plus hardies à la tête de gens de sa trempe. Tel étoit l'officier que le comte de Saxe fit dépositaire du secret de son entreprise. Il le chargea d'escalader Prague d'un côté, tandis que d'ailleurs

Son projet sur Prague.

Il le confie à monsieur de Chevert, alors lieutenant colonel.

on formeroit deux attaques, vers lesquelles la plus grande partie de la garnison ne manqueroit pas de se porter.

Escalade de Prague par monsieur de Chevert.

Tout fut ponctuellement exécuté. Dans le plus fort du fracas de l'artillerie, on planta les échelles, l'escalade se fit; & le brave Chevert fut le premier officier qui entra dans la place. Il se fit précéder par un sergent déterminé, qui suivant avec confiance l'instruction * singulière que lui avoit donné ce commandant, franchit les murs de Prague, & égorgea la sentinelle qui étoit là en faction : monsieur de Chevert, qui étoit sur ses pas, suivi du fils aîné du maréchal de Broglio, & d'une foule de grenadiers & de dragons, marcha aussitôt vers une des portes de la ville où étoit le comte de Saxe. Il fallut, chemin faisant, croiser les baïonnettes avec quelques troupes de la garnison, qui voulurent faire résistance; mais elles cédèrent bientôt au nombre des assaillans. Monsieur de Chevert,

* Telle fut l'instruction que M. de Chevert donna au sergent qu'il chargea de tenter, le premier, l'escalade du rempart. *Tu monteras par-là*, lui dit-il d'un ton capable d'inspirer du courage & de la résolution; *en approchant du haut du rempart, on criera* QUI VIVE? *tu ne repondras rien; on criera la même chose une seconde fois, tu ne répondras rien encore, non plus qu'au troisième cri. On te tirera, on te manquera : tu égorgeras la sentinelle; & j'arrive là pour te soutenir.*

arrivé à la porte de la ville, désarme le corps de garde, baisse le pont-levis; & le comte de Saxe se vit dans un instant maître de Prague. En s'emparant de cette ville, il sçut la conserver; les ordres qu'il avoit donnés à cet égard furent si bien observés, qu'il n'y eut ni brigandage, ni effusion de sang : exemple peut-être unique d'une ville prise de nuit, l'épée à la main, sans massacre ni pillage.

L'électeur de Bavière entre dans Prague : il est couronné roi de Bohême.

L'électeur de Bavière y entra le jour même. Il s'y fit couronner roi de Bohême le 7 décembre; le lendemain il reçut les hommages de la ville, & dîna en public. Ce fut pendant ce dîner que le comte de Saxe ayant fait son compliment au nouveau roi sur sa dignité, ce prince lui répondit, en riant : *Oui, me voilà roi de Bohême, à peu près comme vous êtes duc de Curlande.*

En effet, cette royauté ne fut pas d'une durée bien longue. La reine de Hongrie recouvra Prague environ dix-huit mois après, & s'y fit couronner le 11 avril 1743.

Le nouveau roi de Bohême partit de Prague quelque temps après son couronnement, pour se rendre à Munick. Comme il devoit prendre

ſa route par Dreſde, le comte de Saxe l'accompagna juſques dans cette ville, & y paſſa une partie du mois de janvier. Pendant ce peu de ſéjour, le roi de Bohème, qui s'étoit rendu dans ſon électorat de Bavière, y avoit déjà eſſuyé diverſes révolutions. Il ne fut pas plutôt dans ſa capitale, qu'il fallut penſer à s'en éloigner. Les Autrichiens s'en étant approchés en forces, s'en emparèrent vers le milieu de janvier; & le prince n'eut que le tems de ſe retirer à Manheim, où il reſta juſqu'au 24 janvier, qu'ayant été élu empereur, il paſſa à Francfort pour s'y faire couronner.

Le comte ſe rend à Dreſde.

1742.

Les Autrichiens s'emparent de la Baviere.

L'électeur eſt élu empereur.

Sur la fin de janvier, le comte ſe rendit à Pilſek en Bohème, où étoit le quartier général de monſieur le maréchal de Broglio. La rigueur de la ſaiſon ayant obligé de part & d'autre à ſuſpendre toute hoſtilité, on demeura tranquille juſqu'au mois de mars.

Le comte paſſa ce tems de repos à Prague, d'où il partit le 15 de mars pour une expédition dont il fut chargé. Il s'agiſſoit de s'emparer d'Egra, ville de Bohème, dont la conſervation étoit d'autant plus importante aux ennemis, qu'ils y avoient tous leurs ma-

Le comte eſt chargé d'une entrepriſe ſur Egra.

gafins. La place étoit bien fortifiée ; elle avoit d'ailleurs une bonne garnifon ; en un mot, elle étoit tellement pourvue de tout ce qu'il falloit pour faire une longue & vigoureufe défenfe, que le prince Charles, qui commandoit alors l'armée Autrichienne, avoit cru pouvoir fe difpenfer d'y jetter du fecours.

Le comte de Saxe l'inveftit le deux avril : la nuit du 7 au 8, la tranchée fut ouverte ; & après différentes attaques très-vivement foutenues de de part & d'autre, la ville fut forcée de fe rendre. Cette conquête, qui affuroit celle de la Bohème, facilitoit d'ailleurs la communication avec la Bavière & le haut Palatinat.

Il s'en empare.

Cette brillante expédition, qui fuccédoit de fi près à la prife de Prague, donna un nouveau luftre à la réputation du comte. L'empereur en particulier fut transporté de joie lorfqu'il reçut cette nouvelle ; & il lui écrivit de fa propre main dans des termes qui font bien voir combien il étoit fenfible à un événement d'une telle conféquence.

Lettre de l'empereur au comte de Saxe, fur la prife d'Egra.

Souffrez à mon amitié, cher comte de Saxe ; lui dit-il, *de prendre pour elle le zèle que vous ne devez qu'à la gloire du puiffant monarque que vous*

vous ſervez, afin qu'il me ſoit permis de vous en remercier, & de vous complimenter ſur la conquête importante, que vous venez de faire, de la forte place d'Egra. Je vous devois déjà celle de Prague; & c'en étoit aſſez pour mériter mon eſtime particulière : mais vous en voulez à ma reconnoiſſance. Que ne puis-je vous rendre des ſervices auſſi eſſentiels que ceux que vous me rendez! Mes ennemis ont évacué quelques places de mes états, à l'approche de l'armée françoiſe; mais les déſordres qu'ils y ont commis ſont irréparables. Que ne pouvez-vous être partout! &c. *Sur ce, je prie dieu, cher comte de Saxe, qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde,* &c. A Francfort, ce 25 avril 1742.

Le comte ſe rend à Dreſde.

Il paſſe en Ruſſie, & retourne à Dreſde.

Le comte de Saxe ſe rendit à Dreſde peu après l'expédition d'Egra. Comme il avoit deſſein de paſſer en Ruſſie, pour y ſolliciter la reſtitution d'une terre* qu'il avoit en commun, du côté de ſa mère, avec le comte de Lowenhaupt, il voulut auparavant en conférer avec le miniſtre de cette cour qui étoit alors à Dreſde. Celui-ci le confirma dans ſon deſſein, & lui donna, pour la cour de Ruſſie, des lettres de

* Cette terre avoit été confiſquée ſous le règne précédent.

recommandation, qui firent leur effet. La confiſcation fut révoquée : peu après, il repartit pour Dreſde où il arriva vers la fin du mois de juillet.

Changement dans les affaires en Allemagne.

Les affaires d'Allemagne étoient alors dans un état bien différent de celui où il les avoit laiſſées. Le roi de Pruſſe, après avoir gagné ſur les Autrichiens une bataille à Czaſlaw, avoit fait ſa paix, & ſigné un traité de neutralité. L'Angleterre, la Pologne, le Danemarck, la Moſcovie & la Hollande y avoient accédé : ainſi tout le poids de la guerre rouloit alors ſur les Bavarois & ſur les troupes auxiliaires de France.

L'accommodement du roi de Pruſſe avoit dérangé tous les projets de la campagne; de manière, qu'au lieu de penſer à aller attaquer les Autrichiens, il fallut prendre des meſures pour ſe défendre. Les troupes que la reine de Hongrie avoit en Siléſie s'étoient retirées de cette province, pour venir renforcer l'armée qu'elle avoit en Bohème. Prague fut inveſtie, & enſuite aſſiégée; & bientôt les troupes qui étoient dans la place éprouvèrent la plus affreuſe diſette.

Le comte de Saxe paſſe en Bavière.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque le comte de Saxe partit de Dreſde pour ſe rendre à l'armée. Comme il n'y avoit pas moyen de penſer à entrer dans Prague, il paſſa en Bavière, dans le corps d'armée qu'y commandoit le maréchal de Maillebois.

L'objet principal étoit alors de ſecourir les troupes aſſiégées dans Prague. Pendant que l'on prenoit des meſures pour exécuter ce projet, le prince Charles, qui commandoit les Autrichiens, fit ouvrir la tranchée la nuit du 16 au 17 d'août, & il pouſſa les attaques avec une extrême vigueur. D'une autre part, les aſſiégés firent la plus belle défenſe, & tinrent ainſi l'ennemi en échec juſqu'au 13 ſeptembre que le prince Charles leva le ſiége, pour aller diſputer l'entrée de la Bohème aux troupes qui accouroient au ſecours de Prague. Effectivement le maréchal de Maillebois & le comte de Saxe s'étoient mis en marche, après avoir concerté leurs opérations avec le comte de Seckendorff, général bavarois. Ils comptoient s'avancer juſqu'à Saltz, où la jonction devoit ſe faire avec le maréchal de Broglio. Elle fut empêchée par les Autrichiens, qui, informés des mouvemens

Le maréchal de Maillebois & le comte de Saxe marchent au ſecours de Prague.

Ils ne peuvent faire leur jonction avec le maréchal de Broglio.

des François, s'étoient déjà emparés de ce poste. On tenta inutilement de vaincre les obstacles; on essaya de donner le change aux ennemis par des marches & des contre-marches très-fatigantes, sur-tout dans le plus rigoureux de la saison; tout cela ne fit que ruiner les troupes: & enfin le maréchal de Maillebois fut obligé de se mettre à couvert, en se repliant sur Egra.

Le maréchal de Broglio n'ayant donc pas pu faire la jonction projettée, reconduisit ses troupes à Prague, d'où il partit peu après pour aller relever monsieur de Maillebois; lequel, après avoir quitté Egra, avoit pris la route du haut Palatinat, dans la crainte d'être coupé par les Autrichiens, qui le côtoyèrent longtems, & le suivirent jusques sur le Danube.

Le maréchal de Broglio va relever le maréchal de Maillebois.

Le maréchal de Broglio arriva le 16 de novembre à l'armée de monsieur de Maillebois, laquelle il trouva aussi délabrée, pour le moins, que celle qu'il avoit laissée à Prague. Les soldats & les officiers, exténués de fatigue, ne respiroient que les quartiers d'hyver. On commença par les cantonner entre l'Iser & le Danube. Mais à peine commençoit-on à jouir de quel-

que repos, qu'il fallut reprendre les armes. Le prince Charles, informé du peu de résistance qu'il y avoit à craindre de la part des troupes rendues de fatigues, s'avança vers Deckendorff & Landau, s'empara de ces deux places, & fit environ cinq cent prisonniers. Le comte de Saxe ayant été chargé de se porter de ce côté-là, reprit les deux places, chassa les Autrichiens, & les força de se retirer du côté de Passau. Les ennemis ne réussirent pas mieux devant Branaw qu'ils assiégèrent ensuite; ils furent bientôt contraints de se retirer.

Le comte de Saxe reprend deux places, dont les ennemis s'étoient emparés.

Après ces derniers efforts, il ne fallut plus penser qu'à prendre du repos. Ce fut en vain que monsieur de Seckendorff voulut faire entrer le maréchal de Broglio dans un projet qu'il avoit formé contre le général Bérenklaw : le maréchal ne voulut point y entendre; il ne s'occupa plus que du soin de faire prendre des quartiers d'hyver à ses troupes. Il les logea entre l'Inn & l'Iser, & envoya la partie commandée par le comte de Saxe, en cantonnement, de l'autre côté du Danube.

On prend les quartiers d'hyver.

Le comte, qui avoit quelque peine à se voir éloigné de Prague & d'Egra, dont la prise étoit

Le comte, mécontent du quartier qui lui étoit assigné, s'en plaint au maréchal de Broglio.

ſon ouvrage, fit de fortes repréſentations au maréchal, pour l'engager à changer ces diſpoſitions : il lui en marqua même ce qu'il en penſoit, dans une lettre * qu'il lui écrivit à ce ſujet; mais toutes les remontrances furent inutiles : les arrangemens pris ſubſiſtèrent.

Pendant ce tems-là, l'armée françoiſe, enfermée dans Prague, ſe trouvoit réduite aux plus affreuſes extrémités. On n'entrevoyoit aucune apparence de pouvoir être ſecouru, & l'on n'y reçut d'autre nouvelle alors qu'un ordre d'évacuer Prague, & de ſauver l'armée françoiſe, à quelque prix que ce fût.

Cet ordre n'étoit pas facile à exécuter. La ville ſe trouvoit environnée de troupes, les habitans étoient autant d'eſpions, on ne pouvoit faire aucun mouvement que l'ennemi n'en fût informé. D'ailleurs, la ſaiſon devenoit de jour en jour plus rigoureuſe : la plupart des officiers & des ſoldats étoient malades; le maréchal de Belliſle l'étoit lui-même. Ce général, néanmoins, ſurmonta tous ces obſtacles, & entreprit une des plus belles retraites dont jamais l'hiſtoire ait fait mention. Elle ſe fit la nuit du 16 au 17 dé-

Le maréchal de Beliſle ſauve l'armée enfermée dans Prague.

* Voyez tome II, page 237.

cembre, à travers les glaces & les neiges ; & l'on arriva à Egra, après une marche de dix jours, par un froid excessif qui emporta bien du monde, mais non pas autant que l'on avoit lieu de le craindre. *

Le prince Lobkowitz, auquel le maréchal de Bellisle avoit adroitement sçu dérober vingt-quatre heures de sa marche, n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya des troupes à sa poursuite, pour le harceler, & pour tâcher en même tems de lui couper le chemin d'Egra ; mais l'habileté du maréchal mit les troupes à couvert des insultes de l'ennemi.

* Voici ce que l'on trouve sur cette perte, dans une lettre qu'écrivit d'Egra, l'habile général qui avoit imaginé & conduit toute la manœuvre de cette retraite.

Je n'ai perdu, dit-il, *que ce qui n'a pu supporter la fatigue & la rigueur inexprimable du froid, qui ont été l'un & l'autre au-delà de toute expression. Je crois même qu'il n'y a jamais eu d'exemple qu'une armée françoise ait essuyé rien de pareil. Je compte qu'à vue de pays, il a péri 7 à 800 hommes, morts dans les neiges, ou restés sans forces de pouvoir suivre : & depuis trois jours que je suis ici, en voilà plus de 500 que l'on porte à l'hôpital avec des pieds & des membres gelés. Il a fallu marcher autant de nuit que de jour : & comme le froid & la fatigue ont été communs, les officiers généraux n'ont pas été plus épargnés que les autres ; les plus heureux sont ceux qui en sont quittes pour de gros rhûmes. Je suis de ce nombre, avec la fièvre qui ne m'a point quitté depuis six jours : ce qui, joint à mes autres infirmités, & à l'état d'épuisement où je suis de longue main, m'a mis totalement à bout. Le courage de l'esprit & du cœur a poussé ma machine au-delà de ses forces ; & je me trouve bien récompensé, par le succès d'une entreprise la plus difficile & la plus périlleuse, &c.*

Le général Lobkowitz entreprend de faire prisonniers de guerre les François en garnison à Prague.

Pendant que le général autrichien faisoit poursuivre inutilement l'armée françoise, il s'approcha de Prague avec tout ce qu'il avoit rassemblé de troupes, & regardoit déjà comme prisonniers de guerre ceux des François qui y étoient en garnison; comptant bien que, sur une simple sommation, ils ne manqueroient pas de se rendre : mais il fut trompé dans ses espérances. Le maréchal de Bellisle, en sortant de Prague, y avoit laissé pour commandant, l'homme le plus capable de ressources dans des circonstances aussi critiques. Monsieur de Chevert, alors brigadier d'infanterie, le même que l'on a vu escalader Prague, fut chargé de la difficile commission de mettre la garnison en sureté, & il y réussit *.

* Monsieur le maréchal de Bellisle, en retirant de Prague l'armée françoise, y laissa 6000 hommes, dont cinq mille deux cent étoient malades dans les hôpitaux : voilà tout ce qui formoit la garnison. Avec ce peu de monde, monsieur de Chevert entreprit néanmoins d'en imposer à une bourgeoisie nombreuse, & de tenir en arrêt une armée de quarante mille hommes qui venoit l'assiéger. Il tira des hôpitaux ceux des soldats qui pouvoient un peu se soutenir : & fascinant, pour ainsi dire, les yeux des ennemis par des montres d'appareil, & par les demandes qu'il fit de logemens considérables pour du monde qu'il n'avoit pas, il sçut adroitement multiplier, en apparence, le nombre effectif de ses troupes, & fit courir le bruit qu'il prétendoit se maintenir dans Prague pendant tout l'hyver. On dressa, par

Après

Après avoir répondu, à la ſommation du prince Lobkowitz, qu'il réduiroit Prague en cendres, & s'enterreroit ſous ſes ruines, plutôt L'intrépidité de M. de Chevert ſauve la garniſon.

ſon ordre, des bûchers dans les principaux quartiers de la ville; on mit quantité de barils de poudre dans ſa propre maiſon, où étoient enfermés quelques-uns des principaux de la ville; & cela dans la réſolution de ſe faire ſauter avec eux, en même temps qu'on allumeroit les bûchers, ſi l'on ſe mettoit en devoir d'exercer contre lui quelque violence, ſoit de la part des habitans, ſoit de la part des ennemis du dehors. Cet audacieux projet effraya la bourgeoiſie, & conſterna le camp autrichien : car, quoique monſieur de Chevert eût interdit toute communication entre ce camp & la ville, il laiſſa néanmoins ſubſiſter quelques intelligences, ſur leſquelles il ferma les yeux, parce-qu'elles pouvoient lui être utiles. Il chercha même à inſtruire l'ennemi de toute ſa manœuvre, ſans cependant paroître le vouloir. Il avoit, entr'autres priſonniers de guerre, monſieur de Monti, général-major des troupes de la reine de Hongrie. On l'avoit logé de manière que, de ſes fenêtres, il pouvoit appercevoir un grand mouvement de chariots, de voitures, d'approviſionemens : cela paroiſſoit ſe renouveller tous les jours; mais c'étoient toujours les mêmes que l'on avoit ſoin chaque fois de maſquer différemment. Outre cela, un officier qui tenoit compagnie au priſonnier, affectant de lui parler avec une intime confiance, lui faiſoit part, comme en ſecret, des reſſources immenſes qu'avoit monſieur de Chevert pour ſe ſoutenir. Il lui exagéroit auſſi la fermeté du caractère de ce commandant, & la diſpoſition où il étoit de périr, & de faire périr avec lui la plus grande partie de Prague, ſi l'on faiſoit ſeulement mine de le forcer. Tout ce détail faiſant une vive impreſſion ſur M. de Monti, il ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur, que de ne pas demeurer longtems avec un homme tel qu'on le lui dépeignoit. Il ſe trouva fort heureux, lorſque ce commandant lui rendit la liberté ſur ſa parole. Le rapport qu'il fit de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, fit prendre le parti de ne pas pouſſer à bout un homme capable de porter les choſes aux plus affreuſes extrémités. On lui accorda une capitulation telle qu'il la voulut.

que de n'avoir pas les conditions les plus honorables, il sçut montrer une contenance si fière & si déterminée, qu'il déconcerta l'ennemi. On lui accorda une capitulation telle qu'on auroit pu la souhaiter dans une position très-avantageuse. Le traité fut signé le 28 décem-
1743. bre, & la garnison sortit le trois janvier suivant, pour aller à Egra.

Cette ville étant la seule place considérable que les François eussent alors en Bohème, les ennemis résolurent de s'en assurer. On voulut la bloquer d'une part, tandis que, d'un autre côté, le prince Lobkowitz occuperoit les postes nécessaires pour empêcher les François de la secourir; mais le comte de Saxe, avec le corps de réserve qu'il commandoit, sçut si habilement rompre les desseins de l'ennemi, qu'il le tint en respect, & donna au maréchal de Broglio assez de tems pour ravitailler la place, & la pourvoir abondamment d'hommes, de vivres, & de munitions.

La reine de Hongrie rentre dans Prague, & s'y fait couronner.

Depuis la retraite de Prague, les affaires changèrent bien de face en Allemagne. La reine de Hongrie étant rentrée en Bohème, s'en fit couronner reine le 11 avril 1743. Cette

princeſſe reprit ſes avantages de toutes parts, au moyen des ſecours qu'elle reçut des Anglois, des Hanovriens, des Heſſois, &c. qui la mirent en état de ne plus craindre ſes ennemis. Elle fit les plus grands préparatifs pour continuer la guerre, dans le tems même que le roi fit déclarer à la diète de l'Empire, qu'étant informé des négociations entamées pour procurer un accommodement entre l'empereur & cette princeſſe, il alloit retirer ſes troupes ſur les frontières de ſes états. Sa majeſté les retira en effet. Le comte de Saxe ramena alors en Alſace un corps conſidérable de troupes, à la tête deſquelles il s'étoit ſignalé dans différentes expéditions, au commencement de cette campagne.

On parle d'un accommodement.

La reine de Hongrie réfléchiſſant ſur ſes ſuccès en Bavière & en Bohème, & ſur ceux de ſes alliés qui venoient d'avoir quelque avantage à Ettingen ſur le Mein; comptant de plus ſur de nouveaux ſecours qu'elle attendoit de la Hollande, ne voulut point entendre parler de médiation, & continua la guerre.

La reine de Hongrie veut continuer la guerre.

Ses troupes & celles de ſes alliés firent alors différentes tentatives pour paſſer le Rhin : mais

elles furent barrées de toutes parts ; & de celles qui paſsèrent, il y en eut peu qui réchappèrent.

Le comte de Saxe garde les paſſages du Rhin.

Le comte de Saxe, à la tête de l'armée qui étoit ſous ſes ordres, établit de bons poſtes dans la partie qu'il avoit à défendre ; & il y fit faire une garde ſi exacte, qu'il n'y eut pas moyen d'y haſarder un paſſage. Le maréchal de Coigni étant venu enſuite prendre le commandement de ces troupes, le comte paſſa auprès du maréchal de Noailles, qui, partageant ſon armée en deux corps, en donna un au comte de Saxe, avec lequel il alla s'emparer des lignes de Lauterbourg. Il fit enſuite des diſpoſitions ſi bien entendues, que les ennemis, qui avoient projetté de paſſer le Rhin & de venir faire contribuer l'Alſace & la Lorraine, ne purent effectuer aucun de leurs projets. Tout le reſte du tems juſqu'à la mauvaiſe ſaiſon, fut employé de part & d'autre à faire divers mouvemens, juſqu'à ce qu'enfin on ſe détermina reſpectivement à prendre des quartiers d'hyver. Cette campagne ainſi terminée, le comte de Saxe revint à la cour rendre compte à ſa majeſté de quelques opérations particulières.

Il s'empare des lignes de Lauterbourg.

Il revient à la cour.

On paſſa l'hyver à concerter les projets de la campagne ſuivante, & en même tems à négocier pour la paix ; mais les négociations n'ayant pas eu le ſuccès que l'on devoit en attendre, toutes les vues ne furent plus que pour la guerre. Le roi commença par la déclarer ſolemnellement au roi d'Angleterre ; après parut une déclaration ſemblable contre la reine de Hongrie. Quatre armées furent alors deſtinées pour l'exécution des projets de cette campagne ; une en Provence, deux en Flandre, & une ſur le Rhin. 1744.

En même tems, le roi voulant dans cette occurrence donner au comte de Saxe des marques ſignalées de confiance & de gratitude, lui fit préſent du bâton de maréchal * de France, & le nomma pour commander une des deux armées qui devoient ſervir en Flandre.

Il eſt nommé maréchal de France.

Le comte ſe rendit à Lille, vers le milieu du mois d'Avril. Le roi, qui vouloit commander ſes armées en perſonne, arriva dans cette ville le mois ſuivant : & après y avoir fait la revue de ſon armée, il la partagea en deux corps ; il en donna un au maréchal de Saxe, qui s'a-

Le roi ſe rend à ſon armée de Flandre.

* Le brevet fut expédié le 26 mars 1744.

vança alors jusqu'à Courtrai, où il établit son quartier général. Il fit palissader cette place, réparer les fortifications, en construire de nouvelles. Ces arrangemens pris, il se posta sur l'Escaut, vis-à-vis l'armée des alliés. Pendant qu'il étoit dans cette position, le roi, à la tête de son corps d'armée, assiégeoit & prenoit des places; & le maréchal, sans paroître agir, facilitoit toutes les opérations, en arrêtant les efforts des ennemis.

Le comte arrête les efforts des alliés.

Le cours de ces brillans succès fut tout à coup suspendu par la nouvelle qui arriva que le prince Charles avoit enfin réussi à passer le Rhin auprès de Spire, que l'Alsace étoit entamée, & que la Lorraine alloit être insultée. Le roi, sans balancer sur le parti qu'il devoit prendre, part de Dunkerque où il étoit alors, & vole au secours de ses frontières du Rhin.

Le prince Charles passe le Rhin.

Le roi va défendre ses frontières du Rhin.

En arrivant à Metz, le roi tomba malade, & se trouva bientôt à toute extrémité. On ne peut pas dépeindre la désolation de tous les ordres de l'état; & encore moins les transports de joie & d'allégresse qui succédèrent à l'abbattement général, lorsque ce prince recouvra la santé. Cet événement, qui fait également hon-

Sa majesté tombe malade à Metz.

neur au ſouverain & à la nation, ſera à jamais mémorable dans les faſtes de notre hiſtoire. Les opérations de la campagne furent un peu retardées par cet événement; mais, au reſte, le prince Charles ne retira pas beaucoup d'avantages d'avoir paſſé le Rhin. On le contraignit bientôt de le repaſſer, & il fut vivement pourſuivi dans ſa retraite.

Le Prince Charles eſt contraint de repaſſer le Rhin.

Pendant que les François tenoient tête au prince Charles ſur les rives du Rhin, le maréchal de Saxe forçoit, en Flandre, une armée beaucoup plus nombreuſe que la ſienne à reſter dans l'inaction, & la réduiſit à ne pouvoir rien entreprendre.

Le roi, en partant pour aller prendre le commandement de ſon armée ſur le Rhin, avoit tiré de ſon armée de Flandre un détachement conſidérable; de manière que le maréchal de Saxe, à qui ſa majeſté laiſſoit le commandement de ce qui reſtoit, ne ſe trouva avoir tout au plus qu'environ quarante à quarante-cinq mille hommes, avec leſquels il falloit faire face à l'armée ennemie qui étoit d'environ ſoixante-dix mille hommes.

Le maréchal y réuſſit cependant. Il ſçut

Le maréchal avec peu de forces, contient, en Flandre, une armée beaucoup supérieure à la ſienne.

prendre ſes avantages ſi habilement, & faire des diſpoſitions ſi bien concertées, qu'il rendit inutiles toutes les tentatives des ennemis. L'exactitude avec laquelle il les obſerva, l'habileté des manœuvres qu'il fit faire à ſes troupes, força les ennemis, quoique de beaucoup plus forts, à reſter dans l'inaction pendant tout le reſte de la campagne. La conduite que tint le maréchal dans cette occurrence, paſſe, de l'aveu de tous les connoiſſeurs, pour un chef-d'œuvre de l'art militaire.

Les ennemis prirent enfin leurs quartiers d'hyver, à l'entrée de la mauvaiſe ſaiſon. Le maréchal fit la même choſe de ſon côté, & pourvut en même-tems à la garde des places que ſa majeſté avoit conquiſes à ſon entrée en campagne.

De retour à la cour, il fut de tous les conſeils qui ſe tinrent pour les opérations de la guerre; & il eut ſouvent l'honneur de travailler ſeul avec ſa majeſté. Les ennemis paſsèrent de même une partie de l'hyver à concerter leurs entrepriſes. Ils crurent beaucoup inquiéter la cour par un traité d'union, qui ſe fit à Warſovie, entre

1745.

Traité d'union entre la reine de Hongrie & autres puiſſances.

entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre, le roi de Pologne, électeur de Saxe, & les états généraux; mais on n'y fit nulle attention à la cour. L'ambaſſadeur de Hollande * étonné de ce que ce traité ne faiſoit pas un certain bruit, voulut du moins ſçavoir quelle impreſſion faiſoit cette confédération ſur l'eſprit du maréchal. Il le tira un jour à quartier dans la galerie de Verſailles, & lui demanda ce qu'il penſoit du nouveau traité. *Cela eſt fort indifférent à la France*, répondit militairement le maréchal : *mais ſi le roi mon maître veut me donner carte blanche, j'en irai lire l'original à la Haye, avant que l'année ſoit paſſée.* L'ambaſſadeur parut prendre cette réponſe pour un badinage, & n'inſiſta pas davantage ſur ſon traité.

Ce que dit le maréchal à l'ambaſſadeur de Hollande ſur ce traité.

Pendant que de part & d'autre on prenoit des meſures pour continuer la guerre, il y eut un événement qui remit les choſes à peu près comme elles étoient quelques années auparavant. L'empereur mourut à Munick, le 20 janvier 1745 : Cette conjoncture auroit pu ramener la paix, ſi les eſprits euſſent été moins échauffés;

Mort de l'empereur Charles VII.

* Monſieur Van-Hoé.

On continue la guerre.

mais on vouloit la guerre, & il fallut la continuer.

Le maréchal va en Flandre.

Dès que la saison permit de tenir la campagne, le maréchal se rendit en Flandre. Après avoir fait faire aux troupes différens mouvemens, pour donner le change aux ennemis sur ses véritables desseins, il replia subitement l'armée sur Tournai, qu'il fit investir le 25 d'avril, & le 30 la tranchée fut ouverte. Les ennemis entreprirent de délivrer la place, en attaquant les assiégeans; & le maréchal, de son côté, forma l'audacieux projet de réunir en même-tems deux opérations extrémement difficiles: ce fut de continuer le siége, & de livrer bataille.

Il assiége Tournai.

Il informa sa majesté de son dessein, & aussitôt le roi partit de Versailles avec monsieur le dauphin, & vint se mettre à la tête de son armée le 8 de mai. Ce monarque vit avec une extrême satisfaction les sages mesures qu'avoit prises son général pour tout disposer à son avantage. L'ennemi faisant aussi, de son côté, des mouvemens qui annonçoient un dessein d'engager bientôt une action, le maréchal prit en conséquence ses derniers arrangemens; &,

Il dispose les troupes pour une bataille.

pour être plutôt prêt à donner ſes ordres, ſelon les événemens, il ne quitta plus le camp, & paſſa dans ſon carroſſe la nuit qui précéda la bataille.

C'étoit la ſeconde nuit qu'il paſſoit ainſi; & aſſurément il auroit eu beſoin alors d'être plus commodément pour prendre quelque repos. Ce n'étoit plus ce même homme ſi renommé par une force prodigieuſe de corps & par une vigueur de ſanté qu'il croyoit à toute épreuve. Il étoit tombé depuis quelque tems dans une eſpèce d'épuiſement qui le minoit de jour en jour: il étoit preſque mourant, lorſqu'il partit de Paris. Au lieu d'aller en poſte jour & nuit, ſelon ſon uſage, il avoit été contraint de ſe faire tranſporter en litière; c'étoit ainſi qu'il étoit arrivé à l'armée, où les fatigues qu'il eut à eſſuyer pour les diſpoſitions d'un ſiége & les préparatifs d'une bataille, ne durent pas contribuer à le rétablir: mais, conſervant toujours ce courage de cœur & d'eſprit qui ne l'abandonna jamais, il ſçut habilement pourvoir à tout, comme s'il eût joui d'une ſanté parfaite. Le jour de la bataille, il parcourut les rangs à cheval, & donna ſes ordres avec une préſence Etat où il étoit alors.

d'eſprit admirable : mais ſon extrême foibleſſe ne lui permettant pas d'être longtems à cheval, il ſe faiſoit traîner dans une voiture d'ozier ; puis faiſoit de nouveaux efforts pour remonter à cheval, lorſque les circonſtances l'exigeoient. L'action s'engagea le 11 de mai, près d'un village appellé Fontenoi : elle fut longue & meurtrière : la bravoure des François & l'intrépidité des ennemis tinrent longtems la victoire indéciſe. Dans des circonſtances auſſi critiques, le maréchal, faiſant les derniers efforts, remonte à cheval, ſe tranſporte au milieu des torrens de feu qui rouloient de toutes parts, donne des ordres à propos, & rappelle enfin la victoire prête à s'échapper. La manœuvre admirable qu'il exerça dans cette ſanglante journée, & qu'il ſçut habilement varier ſuivant les conjonctures, fera à jamais un honneur infini à la mémoire de ce grand général.

Bataille de Fontenoy.

C'eſt ainſi qu'en penſoit le roi de Pruſſe, qui lui écrivant longtems après, lui manda à la fin de ſa lettre, qu'*agitant, il y a quelques jours, la queſtion de ſçavoir quelle étoit la bataille de ce ſiècle qui avoit fait le plus d'honneur au général, les uns avoient propoſé celle d'Almanza, & les*

Sentiment du roi de Pruſſe ſur cette bataille.

autres celle de Turin; mais qu'enfin tout le monde étoit tombé d'accord que c'étoit, ſans contredit, celle dont le général étoit à la mort lorſqu'elle ſe donna.

La journée de Fontenoi décida du ſort de la guerre pour cette campagne, & prépara d'amples conquêtes pour la ſuivante. Peu après cette bataille, Tournay ſe rendit; Gand, Bruges, Oudenarde, Oſtende, Nieuport, Ath, &c. firent de même. Ces différentes priſes occupèrent le reſte de la campagne, & aſſurèrent aux troupes de bons quartiers d'hyver. Conquêtes en Flandre.

Le maréchal, qui méditoit alors une expédition importante, ne quitta point ſon quartier. Il eut ſoin, dans quelques mouvemens qu'il fit, de ſi bien maſquer ſes deſſeins, que les ennemis ne purent jamais les pénétrer; & même, pour empêcher de croire qu'il fût diſpoſé à faire quelque entrepriſe conſidérable, il renvoya la plus grande partie des officiers généraux, & ne conſerva que quelques perſonnes de confiance, de ces gens propres aux coups de main, capables de tout oſer, ſous un chef qui ſçavoit entreprendre les choſes les plus difficiles avec le plus grand ſuccès.

1746. Les ſpéculatifs furent bien mieux trompés, lorſque le bruit ſe répandit, au commencement de janvier, que le maréchal étoit parti pour Verſailles. Mais, dans ce tems-là même, il projettoit la conquête de Bruxelles : il fit ſortir toutes les troupes de leurs quartiers; prit les précautions néceſſaires pour les garantir de la rigueur de la ſaiſon, & les diſtribua enſuite dans différens poſtes ſi bien entendus, que Bruxelles ſe trouva inveſtie ſans que les habitans s'en doutaſſent. La nuit du ſept au huit de février, la tranchée fut ouverte; & on y entra à minuit par un froid ſi rigoureux, qu'il fut impoſſible aux travailleurs d'achever la parallèle. Malgré la ſaiſon, les attaques furent pouſſées avec vigueur, & la place fut emportée le 20 du même mois.

Le maréchal s'empare de Bruxelles.

Il revient à Paris. Applaudiſſemens univerſels en ſa faveur.

Cette expédition, l'une des plus ſçavantes & des plus hardies dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, attira au maréchal des applaudiſſemens de toutes parts. Il parut à la cour peu après, & y fut reçu avec l'accueil que méritoient ſa réputation & ſes ſervices. Les talens de toute eſpèce s'empreſsèrent de lui rendre leurs hommages. Tout Paris retentit de ſes louanges; & les acclamations publiques in-

terrompirent plusieurs fois les spectacles, lorsqu'il y arrivoit. Un jour entr'autres, qu'il étoit à une représentation d'Armide, l'actrice qui faisoit le rôle de la Gloire, après avoir chanté des paroles du prologue, qui pouvoient fort bien s'appliquer au vainqueur de Bruxelles, saisit un moment favorable pour présenter au maréchal une couronne de laurier, qu'elle portoit comme un des attributs de son rôle. Cette ingénieuse allégorie fut reçue du public avec des applaudissemens & des transports de joie ausquels il dut être bien sensible.

Evénement singulier à son sujet.

Le maréchal ne tarda pas à aller rejoindre son armée. Après avoir communiqué à sa majesté les mesures qu'il avoit imaginées pour la campagne où l'on alloit entrer, il retourna à Bruxelles au mois de mai; & bientôt après on entendit parler de ses exploits. Malines, Anvers, Mons, Saint Guilain, Namur, Charleroi & autres places, furent emportées; & après divers mouvemens qui tendoient tous à amener l'ennemi au point où il le souhaitoit, il termina cette campagne par une victoire qu'il remporta dans une bataille qui fut donnée près de Raucoux, le 11 octobre 1746.

Il repart pour l'armée.

Nouveaux exploits en Flandre.

Bataille de Raucoux.

Les ennemis fatigués de tant de pertes, & n'espérant plus pouvoir rien entreprendre de la campagne, prirent leurs quartiers d'hyver; le maréchal fit faire aussi la même chose à ses troupes, & il partit ensuite pour Fontainebleau, où il reçut de sa majesté des preuves signalées de la satisfaction qu'elle avoit de ses services. Le roi, qui lui avoit déjà donné le château de Chambord pour en jouir durant sa vie comme d'un bien propre, lui accorda de plus, dans cette dernière conjoncture, six pièces de canon, faisant partie de l'artillerie prise sur les ennemis dans la dernière bataille.

Le maréchal se rend à Fontainebleau.

1747. Peu après, sa majesté lui donna de nouvelles marques de confiance, en le nommant maréchal général de ses armées. Le brevet fut expédié à Choisi-le-roi le 12 janvier 1747. Le maréchal se disposoit à partir presqu'aussitôt, pour aller se mettre à la tête des troupes qu'il avoit laissées en Flandre : mais le roi le retint à la cour, & voulut qu'il assistât à la cérémonie du mariage de monsieur le dauphin avec la princesse royale Marie-Josephe de Saxe, fille du roi de Pologne, électeur de Saxe. La faveur du maréchal, déjà parvenue au point le plus

Il est nommé maréchal général.

plus éminent, reçut encore un nouveau lustre par cette auguste alliance.

Toujours occupé de la gloire du roi & des avantages de l'état, le maréchal, en restant à la cour pour être présent à la solemnité des fêtes ausquelles il étoit invité, ne perdoit point de vue ses projets en Flandre. Il s'y fit précéder par le comte de Lowendalh, qu'il avoit attiré depuis quelque tems au service de France, dans lequel cet illustre étranger s'étoit déjà distingué de manière à mériter les bienfaits de la cour & la reconnoissance de la nation.

Il reste à la cour, pour assister au mariage de M. le dauphin.

Il envoie en Flandre le comte de Lowendalh.

Le comte de Lowendalh se rendit en Flandre vers le milieu du mois de janvier. Le machal, content d'avoir dans ce pays un officier de confiance sur lequel il comptoit comme sur lui-même, fut en état de participer sans inquiétude aux fêtes & aux divertissemens de la cour.

Dès qu'il fut libre, il se transporta en Flandre. Les Hollandois s'étant mis alors en état d'agir directement contre la France, le maréchal fit entrer des troupes dans la Flandre hollandoise, sous les ordres du comte de Lowendalh, qui soutint dans ces conjonctures la haute réputation

Le maréchal s'y rend peu après.

qu'il s'étoit déjà acquise dans d'autres commissions dont il avoit été chargé. Il s'empara du fort de l'Ecluse, d'Issendick, du Sas de Gand; fit le siége de Philippine; alla ensuite défendre Anvers contre les alliés. Après la prise de Philippine, le maréchal fit faire le siége de Hulst. Les alliés firent des mouvemens pour en empêcher la prise; le duc de Cumberland y vint même en personne : mais le maréchal y étant accouru, sçut rendre inutiles tous les efforts des ennemis. Hulst fut emporté, & ensuite Axel, où l'on fit cinq mille hommes prisonniers de guerre.

Conquêtes dans la Flandre hollandoise.

Les mouvemens des ennemis donnant assez à connoître que l'on ne tarderoit pas à en venir à une bataille, le roi partit de Versailles pour venir prendre le commandement de son armée. Les sçavantes dispositions du maréchal secondées de la valeur des troupes qui combattoient sous les yeux de sa majesté, eurent le plus heureux succès. Il y eut le deux juillet une bataille sanglante auprès d'un village appellé Laufeld; les ennemis y furent entièrement défaits, & abandonnèrent le champ de bataille, avec vingt-neuf pièces de canon,

Bataille de Lauffeld.

& un grand nombre de drapeaux & d'étendards.

Après cette éclatante victoire, le maréchal ayant exposé à sa majesté les diverses opérations qu'il avoit concertées avec le comte de Lowendalh pour la suite de cette campagne, le roi les approuva, & envoya ordre au comte de se mettre en devoir de les exécuter. On ne tarda pas à recevoir les nouvelles les plus satisfaisantes. On apprit que ce général, après quelques succès par lesquels il avoit sçu se préparer de plus grands avantages, étoit enfin devant Berg-op-Zoom, place que la nature & l'art rendoient également forte. Elle avoit vu échouer autrefois sous ses remparts les vigoureux efforts des deux plus habiles généraux de leur siécle, le prince de Parme en 1588, & l'illustre Spinola en 1622. La conquête en étoit actuellement bien plus difficile, depuis les ouvrages immenses dont cette ville étoit environnée. Le célèbre Cohorn, le Vauban des Hollandois, y avoit épuisé tous les ressorts de son art. Ces défenses étoient d'ailleurs soutenues par une garnison nombreuse, & la place étoit abondamment pourvue de vi-

Siége & prise de Berg-op-Zoom, par le comte de Lowendalh.

vres & de munitions de toute eſpèce; de ſorte qu'elle paſſoit pour être imprenable.

Mais, plus les difficultés paroiſſoient au-deſſus de tout effort, plus auſſi le comte de Lowendalh eut attention de mettre habilement en œuvre tout ce qui pouvoit contribuer à vaincre les obſtacles : le ſuccès répondit aux peines qu'il ſe donna. Malgré la violence du feu de la place, & la réſiſtance la plus brave de la part de la garniſon, Berg-op-Zoom fut emporté d'aſſaut, le 16 ſeptembre, après environ deux mois de tranchée ouverte. Cette mémorable expédition mérita au comte de Lowendalh le bâton de maréchal de France, que ſa majeſté lui envoya auſſitôt après avoir reçu la nouvelle. Le brevet eſt datté du 17 ſeptembre, au camp de Hamal, où le roi étoit alors, & d'où il partit quelques jours après pour retourner à Verſailles.

Le maréchal de Saxe reſta encore quelques mois en Flandre, occupé du ſoin de pourvoir à la ſureté des places conquiſes, & à diſtribuer les troupes dans leurs quartiers d'hyver. Il partit enſuite de Bruxelles, & ſe rendit à Paris le 19 de décembre.

Le roi, qui l'avoit déjà nommé commandant général des Pays-bas nouvellement conquis, lui en donna le brevet quelque tems après son arrivée. On ne peut rien de plus obligeant que l'énoncé de cette pièce, dans laquelle sa majesté, adressant la parole au maréchal, lui rappelle en peu de mots les importans services qu'il a rendus à l'état, lui donne des éloges dictés par la vérité & la reconnoissance; éloges beaucoup plus flatteurs que le riche présent qu'il lui faisoit. 1748.

Le maréchal est nommé commandant général des Pays-bas.

Pendant que le maréchal étoit à la cour, on commença à entamer quelques négociations pour la paix; il y eut même un congrès d'indiqué à Aix-la-Chapelle: mais on prit en même tems des mesures pour continuer la guerre. Le maréchal envoya ordre aux troupes de sortir de leurs quartiers dès le premier du mois de mars: environ quinze jours après, on le vit arriver à Bruxelles, où il fit une entrée solemnelle, en qualité de commandant des Pays-bas.

Il entre à Bruxelles en cette qualité.

Après quelques conférences tenues avec le comte de Lowendalh, les troupes se mirent en devoir d'en exécuter le résultat. On cacha par

divers mouvemens le deſſein que l'on avoit en vue : on feignit d'abord d'en vouloir à Bréda, & enſuite à Steenbergen. Les troupes ennemies furent extrémement fatiguées dans les marches qu'on leur fit faire pour répondre à celles des François; mais enfin le véritable projet ſe manifeſta le 13 d'avril. Ce jour-là même, Maſtricht fut inveſtie; le 15, la tranchée fut ouverte, & l'on pouſſa les travaux & les attaques avec une extrême vivacité. Le 4 du mois ſuivant, on diſpoſoit tout pour faire une attaque générale du chemin-couvert, lorſque le maréchal reçut une lettre du duc de Cumberland, par laquelle ce prince lui faiſoit part de la ſignature des préliminaires de la paix, & propoſoit de lui remettre la place, à condition que l'on accorderoit à la garniſon tous les honneurs de la guerre.

Siége de Maſtricht.

On convint alors d'un armiſtice de quarante-huit heures, après leſquelles la capitulation fut ſignée le ſept du mois de mai. Le 10, la garniſon ſortit aux conditions qu'on avoit demandées; & le lendemain, on publia à Bruxelles & dans les deux armées la ceſſation de toute hoſtilité. Enfin le congrès d'Aix-la-Chapelle

Capitulation de Maſtricht.

établit une paix générale entre toutes les puiſſances belligérantes, par un traité définitif qui fut ſigné le 18 d'octobre de cette même année : traité à jamais mémorable par la modération & le déſintéreſſement de ſa majeſté très-chrétienne, qui, pouvant donner la loi à ſes ennemis & s'indemniſer des frais immenſes d'une guerre ruineuſe, aima mieux s'arrêter dans le cours de ſes victoires, & ſacrifier généreuſement ſes conquêtes au bien général de l'Europe.

La paix eſt conclue à Aix-la-Chapelle.

Après tant de mouvemens & d'agitations, le maréchal couvert de gloire, & comblé des bienfaits de ſa majeſté, ſe rendit au château de Chambord dont le roi lui avoit fait préſent. N'ayant plus à faire la guerre, il voulut du moins en conſerver une image. Il fit venir à Chambord ſes hullans ; c'étoit un régiment de troupes légères que le roi lui avoit permis de lever, il y avoit quelques années : ces troupes étoient parfaitement dreſſées aux nouveaux exercices, ſelon la méthode du maréchal. Sa majeſté ayant conſenti de leur voir faire leurs différentes évolutions, avant qu'elles ſe rendiſſent à Chambord, indiqua le 28 du

Le roi fait la revue du régiment de hullans du maréchal.

mois de novembre, jour auquel le roi ſe rendit, avec la famille royale & toute ſa cour, dans la plaine des Sablons, où ce régiment ſe trouva rangé en ordre de bataille, le maréchal à la tête, avec l'uniforme de hullan. Les évolutions ſe firent avec une légèreté, une exactitude, une préciſion dont ſa majeſté parut extrémement ſatisfaite.

Départ des hullans pour Chambord, où ils forment la garde du maréchal.

Ce régiment alla enſuite à Chambord prendre ſes quartiers, & forma la garde du maréchal. On la montoit tous les jours dans ſon château, auſſi exactement que chez le roi. Les exercices auſquels il avoit accoutumé ces troupes, & qu'il cherchoit à perfectionner de jour en jour, formèrent une partie des occupations dont il comptoit amuſer ſon loiſir dans l'honorable retraite qu'il tenoit des bienfaits de ſa majeſté.

1749. Il établit auſſi des haras de chevaux ſauvages qu'il fit venir de Pologne & de Ruſſie. Son deſſein étoit de les employer à la remonte de ſes troupes. Ces chevaux, accoutumés à ne vivre que de ce qu'ils trouvoient dans les bois, devoient être plus propres que d'autres pour ſoutenir les fatigues des campagnes, où ſouvent

vent le fourage devient extrémement rare.

Le ſoin de ces haras, la diſcipline de ſon régiment, la chaſſe, l'embelliſſement des appartemens & des jardins du château qu'il habitoit, des amuſemens utiles qu'il ſe formoit, & dont il avoit beſoin pour parer l'impreſſion de l'ennui, qu'une trop grande tranquillité auroit pu faire ſur un eſprit vif, accoutumé dès l'enfance au tumulte des armes; telles furent les occupations du maréchal dans ſa retraite de Chambord. Il y raſſembloit auſſi quelquefois une aſſez nombreuſe compagnie; la table étoit ſomptueuſe, telle qu'elle pouvoit convenir à un ſeigneur de ſon rang. Souvent auſſi il donnoit des fêtes brillantes, dont il traçoit les deſſeins, & dans leſquelles on ne pouvoit qu'admirer le goût & l'intelligence de celui qui en avoit imaginé l'ordonnance. Occupation du maréchal à Chambord.

Il interrompit, par intervalle, cette vie unie & tranquille, tantôt pour faire des voyages en Allemagne, où ſes affaires & les biens qu'il y poſſédoit pouvoient exiger ſa préſence; tantôt pour aller paſſer quelque tems à la cour: quelquefois auſſi il étoit appellé pour

donner ſon avis ſur des opérations qui concernoient l'art militaire. C'eſt ainſi que, vers le
1750. commencement de 1750, des officiers de marque, également diſtingués par leurs ſervices & par leurs talens dans la ſcience de la guerre, devant chacun faire exécuter à leurs régimens des exercices & des évolutions d'une nouvelle eſpèce, & d'une manière toute différente les unes des autres; le roi ſouhaitant avoir l'avis du maréchal ſur ces différens exercices, lui fit écrire, pour le prier de ſe tranſporter à l'hôtel royal des invalides, où l'on devoit faire l'expérience de ces différentes manœuvres.

Il vient à l'hôtel des invalides, examiner l'exécution de différens exercices militaires.

Le maréchal s'y rendit : & après avoir tout vu & tout examiné avec cette ſagacité & cette pénétration qui lui étoit particulière, il rendit un compte très-étendu de chacun de ces exercices, dans une lettre * qu'il adreſſa au miniſtre de la guerre. Il profita de cette occaſion pour donner en même-tems d'excellens préceptes ſur la manière de diſpoſer les troupes pour prendre ſes avantages, lorſqu'on eſt prêt d'arriver en préſence de l'ennemi.

Le maréchal jouiſſoit alors d'une ſanté aſſez

* Voyez tome II, pag. 247.

bonne. La force de ſa complexion, la bonté de ſon tempérament, une fortune brillante, une réputation portée au plus haut point, tout ſembloit le flatter d'une vie longue & heureuſe, & de l'eſpérance d'être en état de rendre au roi & à l'état les ſervices les plus importans. Mais il tomba malade à Chambord, vers la fin de novembre, & fut emporté le 30 de ce même mois, après neuf jours de maladie.

Mort du maréchal.

A l'inſtant de ſa mort, on rompit les faiſceaux d'armes qui étoient dans les ſalles de ſon palais. Tous ſes officiers prirent le grand deuil, & montèrent la garde chez lui, comme de ſon vivant : depuis ce moment juſqu'au tems déterminé pour le tranſport de ſon corps à l'endroit deſtiné pour ſa ſépulture, on tira un coup de canon à chaque demie-heure.

Cérémonies obſervées à l'inſtant de ſa mort.

L'intention du maréchal n'avoit pas été d'avoir ni ſépulture, ni pompe funèbre. Il s'en étoit expliqué par un article de ſon teſtament qui eſt conçu en ces termes : *Quant à mon corps, je deſire qu'il ſoit enſeveli dans la chaux vive, ſi cela ſe peut, afin qu'il ne reſte bientôt plus rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis.*

Cet article n'eut pas lieu : le roi ne pouvant

Le roi ordonne ſes obsèques.

plus donner, à la perſonne de ce grand général, des preuves ſenſibles de ſa reconnoiſſance, voulut du moins faire rendre tous les honneurs poſſibles à ſa mémoire & à ſes cendres. Sa majeſté ordonna une pompe funèbre qui ſeroit faite à ſes frais; & comme le maréchal n'étoit point catholique, il fut règlé que ſon corps ſeroit tranſporté à Straſbourg dans une chapelle du temple neuf de ſaint Thomas qui appartient aux luthériens de la confeſſion d'Auſbourg : on a vu que le maréchal avoit été élevé dans cette communion.

1751. Départ du convoi pour Straſbourg.

En conſéquence de ces ordres, le corps fut embaumé, & reſta en dépôt dans le château de Chambord juſqu'au huit de janvier, jour auquel le convoi partit pour Straſbourg. Nous avons cru pouvoir entrer ici dans le détail de l'appareil ſomptueux du cérémonial qui fut obſervé depuis ce départ juſqu'à la concluſion des obsèques du maréchal à Straſbourg. Il eſt du devoir de l'hiſtoire de conſerver à la poſtérité ces marques ſignalées de la bonté, de la gratitude & de la magnificence d'un grand roi qui aime à récompenſer le mérite, lors même qu'il n'eſt plus.

Marche du convoi.

Le corps du maréchal étoit dans un grand char couvert de drap noir, attelé de ſix che-

vaux caparaçonnés de même. Deux carroſſes de deuil à ſix chevaux ſuivoient le char. Le convoi étoit eſcorté par cent dragons hullans, qui avoient des crêpes à leurs caſques & les armes traînantes.

Cette marche dura un mois entier. Lorſque l'on fut près de Straſbourg, le chevalier de ſaint André, qui commandoit dans la province pendant l'abſence du maréchal de Coigni, envoya au-devant du convoi le régiment de Clermont cavalerie. On tira du rempart douze coups de canon; toutes les cloches des égliſes luthériennes ſonnèrent, & les officiers de l'état major firent le ſalut des armes, à la tête de l'infanterie qui étoit rangée en double haie depuis la porte de la ville juſqu'à celle du gouvernement. Sa réception à Straſbourg.

L'entrée de cette pompe funèbre ſe fit en cet ordre. Le régiment de Clermont cavalerie; cinq cent dragons hullans; le ſecond écuyer du maréchal de Saxe, avec quatre gardes à pied & en habits noirs. Le char de deuil, aux côtés duquel marchoient ſix valets de pied ſoutenant le drap qui couvroit le char: des palefreniers qui tenoient les chevaux du char par la bride. Le ſuiſſe à pied & en grand deuil. Un carroſſe drapé, dans lequel étoit le baron de Heldorff, premier écuyer,

ſeul dans le fond, ayant à côté de lui un couſſin de velours noir bordé d'argent, ſur lequel étoit un petit coffre quarré couvert de velours noir, orné de franges d'argent, qui contenoit une boëte de vermeil où étoit le cœur du maréchal. deux pages en pleureuſes occupoient le devant du carroſſe : celui-ci étoit précédé d'un autre, dans lequel étoient quatre valets de chambre.

Cinquante dragons hullans fermoient cette marche, & en faiſoient l'arrière-garde.

Les troupes rendoient par-tout au corps du maréchal les mêmes honneurs que s'il eût été vivant. Les tambours battoient aux champs.

Le corps eſt déposé dans l'hôtel du gouvernement.

Lorſque le convoi fut près d'arriver au gouvernement, les comtes de Friſe & de Lowenhaupt, neveux du maréchal, en longs manteaux, le chevalier de ſaint André & pluſieurs officiers généraux, auſſi en deuil, ſe trouvèrent dans la cour pour recevoir le corps. Dix canoniers le prirent alors, & le portèrent dans un vaſte ſallon, où étoit le lit de parade.

Ce ſallon étoit tendu de noir du haut en bas, & orné d'emblèmes, de trophées d'armes, de bâtons de maréchal liés en ſautoir, du cordon de l'aigle blanc, & des armes de Saxe & de Curlande.

Au milieu, étoit un lit de parade surmonté d'une grande impériale de velours noir galonné d'or & d'argent, avec des crépines de même : le dedans étoit de moire d'argent ; & les rideaux, de satin blanc, relevés & attachés avec des crêpes noirs en place de rubans.

Ce fut sur ce lit que l'on déposa le cercueil, & on mit dessus les coffrets où étoient le cœur & les entrailles du maréchal. On couvrit le tout d'un poële de velours noir, garni de franges & de galons d'argent, aux coins duquel pendoient des glands aussi d'argent.

A la tête du cercueil, on plaça une couronne ducale sur un carreau de velours noir, & les bâtons de maréchal croisés & liés avec le cordon de l'aigle blanc : son épée à poignée d'or & le foureau en sautoir ; l'on étendit sur le tout des crêpes extrémement fins.

Le sallon étoit éclairé par des flambeaux de cire blanche, posés sur des guéridons aux quatre coins du lit. Là étoient placés quatre tabourets pour autant de héraults d'armes, qui tenoient un bâton de maréchal d'une main, & de l'autre une torche allumée.

Le corps ne resta qu'un jour sur ce lit de pa-

rade : le lendemain, qui étoit le 8 février, on le tranſporta au temple neuf de ſaint Thomas.

Ce jour-là, les étudians & les théologiens proteſtans du collège de ſaint Guillaume vinrent dès le matin ſe diſtribuer au-tour du lit de parade, & y chantèrent des cantiques funèbres.

Pendant ce tems-là, on prépara tout pour la marche. La garniſon prit les armes, & ſe poſta en haie double depuis le gouvernement juſqu'au temple neuf. La cavalerie alla occuper toutes les places devant leſquelles le convoi devoit paſſer.

Un coup de canon ayant donné le ſignal, les égliſes luthériennes ſonnèrent toutes leurs cloches, & alors la marche ſe fit dans l'ordre ſuivant.

Les cent dragons hullans, qui avoient eſcorté le corps depuis Chambord juſqu'à Straſbourg, marchoient à pied, tenant leurs fuſils la croſſe en haut : leurs tambours couverts de crêpes battoient lugubrement. Enſuite étoit un homme en grand deuil, ſuivi de deux autres habillés de même. Chacun d'eux portoit deux grandes torches de cire blanche allumées, liées enſemble en ſautoir, & ornées d'un écuſſon portant, d'un

d'un côté, les armes de Saxe; & de l'autre, deux bâtons de maréchal de France en ſautoir.

Marchoient enſuite trois autres officiers en longs manteaux noirs, le chapeau rabattu & enveloppé de longs crêpes.

Ils étoient ſuivis des étudians du collège de ſaint Guillaume, & des théologiens de la confeſſion d'Auſbourg, qui chantèrent des pſeaumes pendant toute la marche. Après ceux-ci, venoient quarante-trois miniſtres de la campagne, relevant du conſiſtoire proteſtant de Straſbourg; & enſuite tous les vicaires & les prédicateurs des ſept égliſes proteſtantes de la ville. Tout ce monde étoit en deuil, & en habits de cérémonie.

Après ce clergé, marchoient deux officiers du maréchal, portant des torches, comme les premiers: venoient enſuite quatre trompettes, avec timballier de la ville, vêtus de noir. Les trompettes étoient enveloppées de crêpes, auſſi-bien que les timballes.

Six officiers du maréchal avec des flambeaux accompagnoient deux héraults d'armes, qui étoient ſuivis du ſuiſſe, de ſix valets de pied, & de quatre gardes du corps.

Deux écuyers portoient, l'un la couronne ducale, & l'autre le cœur; ils étoient accompagnés de quatre pages.

Le cercueil venoit enſuite, porté par douze ſergens. Meſſieurs de Vibraye, de ſaint Germain, Dupas, & de ſainte Afrique portoient les quatre coins du drap mortuaire, & étoient entourés de dix hommes portant des flambeaux.

Le corps étoit ſuivi de trois notables bourgeois en grand deuil, de deux héraults, du prince de Naſſau-Sarbruck, & des comtes de Friſe & de Lowenhaupt.

Cette marche funéraire étoit fermée par la nobleſſe de la province, qui étoit précédée par le chevalier de ſaint André, lieutenant général des armées du roi, & commandant en Alſace. Il étoit accompagné de nombre d'officiers de l'état major, & du préteur royal, ſuivi de tous les magiſtrats de la ville.

Tel fut l'ordre que l'on obſerva en allant au temple neuf de ſaint Thomas. Tout cet édifice étoit tendu de noir juſqu'aux voûtes. Il étoit éclairé par un nombre infini de flambeaux & de bougies, qui étoient diſpoſés en

compartimens, accompagnés d'emblèmes, de devises, de trophées, d'armoiries, &c. L'autel étoit couvert d'un large tapis de velours noir, galonné d'argent. Il y en avoit un pareil sur la chaire, au dos de laquelle étoient représentées en grand les armes de Saxe & de Curlande.

Au milieu de ce temple, s'élevoit un magnifique catafalque, richement illuminé, à la tête duquel étoit la représentation de la Mort avec sa faulx; au pied étoit Saturne. On avoit placé aux quatre coins quatre Vertus accompagnées de Génies qui pleuroient. Le tout étoit orné de casques, de boucliers, de cuirasses, de branches de laurier, &c.

Les douze sergens, qui avoient porté le cercueil, le placèrent sur ce catafalque; & l'on y mit la couronne ducale, les bâtons de maréchal, l'ordre de l'aigle blanc, l'épée, &c.

La cérémonie funèbre commença par une symphonie lugubre assortie à la conjoncture. On chanta ensuite un cantique, après lequel monsieur Laurenz, docteur & professeur en théologie, prononça un discours à l'honneur du

feu maréchal. Il y eut enſuite une ſeconde repriſe de ſymphonie, ſuivie d'un autre diſcours qui fut prononcé par M. Froereiſen, auſſi docteur & profeſſeur en théologie; il fit un remerciment à toute l'aſſemblée.

Le cérémonie fut terminée par un cantique funèbre, pendant lequel on tranſporta le corps dans une chapelle ardente qu'on avoit pratiquée dans un coin du temple.

Cette chapelle étoit entièrement tendue de noir, & ornée d'emblèmes. Au milieu, étoit un lit de parade dans le même goût que celui dont on a fait la deſcription. On plaça, aux quatre coins, les figures du catafalque. Ce fut là que l'on dépoſa le corps du maréchal.

A la ſomptuoſité paſſagère de cette pompe funèbre, le roi a voulu faire ſuccéder un monument durable, qui annoncera aux ſiècles à venir la reconnoiſſance du ſouverain, & la gloire du héros qui en a été l'objet.

Mauſolée du maréchal comte de Saxe, par M. Pigalle.

C'eſt un mauſolée de grande compoſition, digne des beaux jours d'Athènes & de Rome. C'eſt le jugement qu'en ont porté les connoiſſeurs, d'après le riche modèle qu'en a expoſé au louvre le célèbre Pigalle, connu depuis long-

tems par les chefs-d'œuvre qui ſont ſortis de ſes mains.

Le maréchal y eſt repréſenté debout, en cuiraſſe, avec un bâton de commandement à la main : il eſt adoſſé à une pyramide ornée de trophées, d'armes & de différens attributs de la Victoire. Il paroît en diſpoſition de deſcendre un degré qui conduit à un tombeau que la Mort entr'ouvre d'une main, tandis que, de l'autre, elle lui montre une horloge de ſable, & ſemble lui dire que ſon heure eſt arrivée. La France, aſſiſe ſur un des degrés, retient le maréchal, & repouſſe la Mort. D'un côté, eſt un Génie en larmes qui éteint un flambeau : de l'autre, ſont les ſymboles des Nations vaincues par la France. Au-deſſous, la Force, ſous la figure d'un Hercule, eſt repréſentée dans l'attitude de l'abbattement le plus profond. Ces différentes figures forment enſemble un tableau majeſtueux & touchant. Leurs différentes douleurs ſont exprimées avec un art, une préciſion, une vérité de nature, & en même tems, avec une ſimplicité & une nobleſſe qu'on ne peut trop admirer.

Ce monument, qui a vingt pieds de face ſur vingt-cinq pieds de haut, ſera exécuté en

marbre, & placé dans l'église luthérienne de ſaint Thomas à Straſbourg.

On a propoſé, dans l'un de nos ouvrages périodiques, l'épitaphe ſuivante, dans laquelle l'auteur paroît avoir ſaiſi, avec beaucoup de juſteſſe, l'eſprit du ſuperbe monument dont je viens de parler :

HOSTIBUS FUSIS,

PACE DATA,

MAURITIUS,

GALLIA GEMENTE,

TARTARA SUBIT IMPAVIDUS.

Pridie calend. dec. ann. 1750, ætat.

MES RÊVERIES.

MES RÊVERIES.

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage n'est point enfanté par le desir d'établir un nouveau système sur l'art de la guerre: je le compose pour m'amuser & pour m'instruire.

La guerre est une science couverte de ténèbres, dans l'obscurité desquelles on ne marche point d'un pas assuré : la routine & les préjugés en sont la base, suite naturelle de l'ignorance.

Toutes les sciences ont des principes & des règles ; la guerre n'en a point. Les grands capitaines qui en ont écrit ne nous en donnent point. Il faut être consommé pour les entendre ; & il est impossible de se former le jugement sur les historiens, qui ne parlent de la guerre que selon qu'elle se peint à leur imagination. Quant aux capitaines qui en ont écrit, ils ont plus songé à être agréables qu'à instruire, parceque la méchanique de la guerre est d'une nature séche & ennuyeuse. Les livres qui en traitent ne font qu'une fortune médiocre, & ne peuvent avoir leur mérite que lorsque les tems ont tout effacé. Ceux qui traitent de la guerre en historiens n'ont pas le même sort ; ils sont recherchés par tous les curieux, & conservés dans les biblio-

thèques : c'eſt ce qui fait que nous n'avons qu'une idée confuſe de la diſcipline des Grecs & des Romains.

GUSTAVE-ADOLPHE *a créé une méthode que ſes diſciples ont ſuivie, & qui tous ont fait de grandes choſes. Depuis ce tems-là nous avons dérogé ſucceſſivement, parceque ce n'étoit que par routine que l'on avoit appris : de-là vient la confuſion des uſages, où chacun a augmenté ou retranché. Ces uſages ſont cependant reſpectés, à cauſe de leur illuſtre origine : mais quand on lit Montécuculli, qui étoit contemporain, & qui eſt le ſeul général qui ſoit entré dans quelque détail, l'on s'apperçoit très-bien que nous nous ſommes déjà plus éloignés de la méthode de Guſtave-Adolphe, qu'il ne l'étoit de celle des Romains. Il n'y a donc plus que des uſages, dont les principes nous ſont inconnus.*

Le chevalier Follard a été le ſeul qui ait oſé franchir les bornes des préjugés : j'approuve ſa noble hardieſſe. Rien n'eſt ſi pitoyable que d'en être l'eſclave : c'eſt encore une ſuite de l'ignorance, & rien ne la prouve tant. Mais il va trop loin : il avance une opinion, & en détermine le ſuccès, ſans faire attention que ce ſuccès dépend d'une infinité

de circonstances que la prudence humaine ne sçauroit prévoir. Il suppose toujours tous les hommes braves, sans faire attention que la valeur des troupes est journalière; que rien n'est si variable; & que la vraie habileté d'un général consiste à sçavoir s'en garantir, par les dispositions, par les positions, & par ces traits de lumière qui caractérisent les grands capitaines. Peut-être s'est-il réservé cette matière qui est immense; peut-être aussi n'y a-t-il pas fait attention. C'est pourtant, de toutes les parties de la guerre, la plus nécessaire à étudier.

Telles troupes seront infailliblement battues dans des retranchemens, qui, en attaquant, auroient été victorieuses : peu de gens en donnent de bonne raison : elle est dans le cœur des humains, & on doit l'y chercher. Personne n'a traité cette matière, qui est la plus considérable du métier de la guerre, la plus sçavante, la plus profonde, & sans laquelle on ne peut se flatter que des faveurs de la fortune, qui quelquefois est bien inconstante. Je rapporterai un fait, pour persuader mon opinion sur l'imbécillité du cœur.

*A la bataille de Fridelinghen *, l'infanterie*

* La bataille de Fridelinghen fut donnée le 14 oct. 1702. Le marquis de Villars qui la gagna fut récompensé du bâton de maréchal de France.

Françoiſe, après avoir pouſſé celle des Impériaux avec une valeur incomparable, après l'avoir enfoncée pluſieurs fois, & l'avoir pourſuivie au travers d'un bois juſque dans une plaine qui étoit au-delà, quelqu'un s'aviſa de dire que l'on étoit coupé : il parut deux eſcadrons (François peut-être); toute cette infanterie victorieuſe s'enfuit dans un déſordre affreux, ſans que perſonne l'attaquât ni la ſuivît, repaſſa le bois, & ne s'arrêta que par-delà le champ de bataille. Le maréchal de Villars & les généraux firent de vains efforts pour la ramener. La bataille étoit cependant gagnée, & la cavalerie Françoiſe avoit défait l'Impériale: ainſi l'on ne voyoit plus d'ennemis. C'étoient pourtant les mêmes hommes & les mêmes troupes qui venoient de défaire cette infanterie Impériale, auſquels une terreur panique avoit tellement troublé les ſens, qu'ils avoient perdu contenance au point de ne la pouvoir reprendre. C'eſt de la bouche de M. le maréchal de Villars lui-même que je tiens ce fait, & qui me l'a raconté à Vaux-le-Villars, en me montrant les plans des batailles qu'il avoit données. Qui voudroit rechercher de pareils exemples, en trouveroit quantité chez toutes les nations. Celui-ci prouve aſſez la variété du cœur hu-

main, & le cas qu'on en doit faire. Mais avant que de passer à des parties si élevées, il faut examiner les moindres, je veux dire les principes de l'art.

Quoique ceux qui s'occupent des détails passent pour des gens bornés, il me paroît pourtant que cette partie est essentielle, parcequ'elle est le fondement du métier, & qu'il est impossible de faire aucun édifice, ni d'établir aucune méthode, sans en sçavoir les principes. Je me servirai ici d'une comparaison. Tel homme, qui a du goût pour l'architecture, & sçait dessiner, qui fera très-bien le plan & le dessein d'un palais : faites-le lui exécuter ; s'il ne sçait la coupe des pierres, s'il ne sçait asseoir ses fondemens, tout l'édifice s'écroulera bien-tôt. Il en est de même d'un général qui ne connoît point les principes de l'art, ni comment ses troupes doivent être composées, ce qui doit servir comme de base à tout ce qui se fait à la guerre. Les prodigieux succès que les Romains ont toujours eus avec de petites armées contre des multitudes de barbares, ne doivent s'attribuer à autre chose qu'à l'excellente composition de leurs troupes. Ce n'est pas que je prétende pour cela qu'un homme d'esprit ne puisse se tirer d'affaire, quand il se trouveroit com-

mander une armée de Tartares : il eſt plus aiſé de prendre les gens comme ils ſont, que de les former comme ils doivent être ; l'on ne diſpoſe pas des opinions, des préjugés, ni des volontés : & mon but n'eſt pas de donner des règles, comme je l'ai déjà dit.

Je commencerai par notre méthode de lever des troupes ;

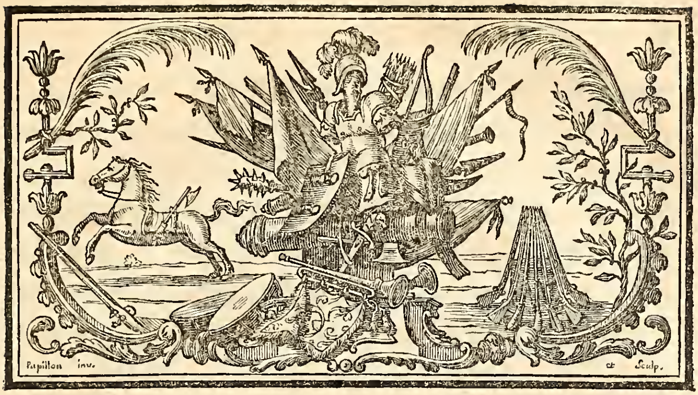
Celle de les habiller ;

Celle de les entretenir ;

Celle de les former ;

Et celle de combattre.

Il ſeroit hardi de dire que toutes les méthodes que l'on emploie à préſent ne valent rien : car c'eſt faire un ſacrilège que d'attaquer les uſages, moins grand cependant que d'établir des nouveautés. Je déclare donc que je tâcherai ſeulement de faire voir les abus dans leſquels nous ſommes tombés.



MES RÊVERIES.

LIVRE PREMIER.

DES PARTIES DE DÉTAIL.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MANIERE DE LEVER DES TROUPES, DE CELLE DE LES HABILLER, DE LES ENTRETENIR, DE LES PAYER, DE LES EXERCER, ET DE LES FORMER POUR LE COMBAT.

ARTICLE PREMIER.

De la manière de lever des troupes.

ON lève les troupes par engagement avec capitulation, ſans capitulation, par force quel-

quefois, & plus ſouvent par ſupercherie.

Quand on fait des recrues avec capitulation, il eſt injuſte & inhumain de ne la pas tenir; parceque ces hommes étoient libres lorſqu'ils ont contracté l'engagement qui les lie; & il eſt contre toutes les loix, divines & humaines, de ne leur pas tenir ce qu'on leur a promis. On n'en fait cependant rien. Qu'en arrive-t-il ? ces gens déſertent: Peut-on, avec juſtice, leur faire leur procès ? on a violé la bonne foi qui rend les conditions égales. Si on ne fait pas d'actes de ſévérité, on perd la diſcipline militaire; &, ſi on en fait, on commet des actions odieuſes & affreuſes. Il ſe trouve cependant pluſieurs ſoldats, au commencement d'une campagne, dont le tems de ſervir eſt fini : les capitaines, qui veulent être complets, les entraînent par force : de-là on tombe dans le cas que je viens de dire.

Les levées qui ſe font par ſupercherie ſont tout auſſi odieuſes : on met de l'argent dans la poche d'un homme, & on lui dit qu'il eſt ſoldat. Celles qui ſe font par force le ſont encore plus; c'eſt une déſolation publique dont le bourgeois & l'habitant ne ſe ſauvent qu'à

force d'argent, & dont le fonds eſt toujours un moyen odieux.

Ne vaudroit-il pas mieux établir par une loi, que tout homme, de quelque condition qu'il fût, feroit obligé de ſervir ſon prince & ſa patrie pendant cinq ans ? Cette loi ne ſçauroit être déſapprouvée, parcequ'elle eſt naturelle, & qu'il eſt juſte que les citoyens s'emploient pour la défenſe de l'état. En les choiſiſſant entre vingt & trente ans, il n'en réſulteroit aucun inconvénient. Ce ſont les années du libertinage, où la jeuneſſe va chercher fortune, court le pays, & eſt de peu de ſoulagement à ſes parens. Ce ne feroit pas une déſolation publique, parceque l'on feroit sûr que, les cinq années révolues, l'on feroit congédié : cette méthode de lever des troupes feroit un fonds inépuiſable de bonnes & belles recrues, qui ne feroient pas ſujettes à déſerter. L'on ſe feroit même par la ſuite un honneur & un devoir de ſervir ſa tâche. Mais, pour y parvenir, il faudroit n'en excepter aucune condition, être ſévère ſur ce point, & s'attacher à faire exécuter cette loi de préférence aux nobles & aux riches : perſonne n'en murmureroit. Alors ceux qui auroient ſervi leur tems ver-

roient avec mépris ceux qui répugneroient à cette loi ; & insensiblement on se feroit un honneur de servir : le pauvre bourgeois seroit consolé par l'exemple du riche, & le riche n'oseroit se plaindre, voyant servir le noble. La guerre est un métier honorable. Combien de princes n'ont-ils pas porté le mousquet ! Témoin M. de Turenne. Combien d'officiers n'ai-je pas vu le reprendre plutôt qu'une condition vile ! Ce n'est donc que la mollesse qui feroit paroître à quelques-uns cette loi dure. Mais toutes les choses ont un bon & un mauvais côté. Il est certain qu'il n'y a rien de si avantageux, que d'obliger les provinces à fournir les recrues. Mais il en arrive un grand inconvénient, qui est que les officiers n'ont aucun soin de leurs soldats. J'ai vu presque toujours chez les Impériaux une grande moitié des recrues, quelquefois les trois quarts, qui périssoient : cela vient du peu d'attention que les officiers font à la conservation du soldat. S'il tombe malade, ils le laissent périr, faute de secours, parcequ'il en coûte pour le soigner. Il y a un remède à cet abus, qui est bien simple ; c'est de faire payer les recrues aux officiers. Il faut que les

provinces les fourniſſent : mais les officiers doivent les payer : & cet argent doit retomber dans la caiſſe militaire, ce qui ne laiſſe pas de faire un objet, & tend à la conſervation. Car, ſuppoſé qu'il faille vingt mille recrues, & que l'officier ſoit obligé de les payer à cinquante livres, il en reviendra un million dans l'épargne militaire, & il s'en faudra bien que l'Etat y perde tant d'hommes.

ARTICLE DEUXIEME.

De l'Habillement.

NOTRE habillement eſt très-coûteux & très-incommode : le ſoldat n'eſt ni chauſſé, ni vêtu, ni couvert. L'amour du coup d'œil l'emporte ſur les égards que l'on doit à la ſanté, qui eſt un des grands points auquel il faut faire attention. Les cheveux ſont un ornement très-ſale pour le ſoldat ; &, quand la ſaiſon pluvieuſe eſt une fois arrivée, ſa tête ne ſe ſèche plus. Son habit ne le couvre point.

A l'égard des pieds, il n'en eſt pas queſtion : les bas, les ſouliers & les pieds pouriſſent enſemble, parceque le ſoldat n'a pas de quoi changer ; &, quand il l'auroit, cela ne lui ſerviroit de rien, parcequ'un moment après, il ſeroit dans le même état. Ce pauvre ſoldat eſt donc bientôt envoyé à l'hôpital. Les guêtres blanches le ruinent en blanchiſſage ; ne ſont bonnes que pour les revues ; d'une chauſſure très-incommode & très-malſaine ; de nulle utilité, & très-coûteuſes.

Le chapeau perd bientôt ſa grace, & ne ſçau-

Patte direxit.

Habillement du Soldat.

Patte direxit. T. F. Tardieu Sc.

Même habillement vû par derriere.

Patte direx.

Soldat en faction avec son Manteau.

Patte dir.

Manteau vû par d[illegible]ant.

D. [illegible] Sculp.

Patte dir.

Même Manteau vu par derriere.

Patte dir.   P. E. Tardieu Sculp.

Manteau attaché le long de la Giberne.

roit réſiſter aux fatigues d'une campagne : la pluie le perce bientôt; &, dès que le ſoldat eſt couché, il lui tombe de la tête. Le ſoldat accablé de laſſitude s'endort à la pluie & au ſerein, la tête nue; & le lendemain il a la fièvre.

Je voudrois que le ſoldat eût la tête raſée; qu'il eût une petite perruque de peau d'agneau d'Eſpagne, de couleur griſaille. Cette perruque imite la tête naiſſante, à ne pouvoir le diſtinguer, & coëffe très-bien, quand la coupe en eſt bien faite. Cela coûte environ vingt ſols pièce, & on n'en voit pas la fin. Cela eſt très-chaud, & garantit des rhûmes & des fluxions, & a tout-à-fait bonne grace. Au lieu de chapeaux, je leur voudrois des caſques faits en la forme que l'on peut voir aux planches I, II, III, IV, V & VI. Ils ne pèſent pas plus que les chapeaux, ne ſont point du tout incommodes, garantiſſent du coup de ſabre, & font un très-bel ornement.

Je voudrois auſſi que le ſoldat fût vêtu de cette manière; qu'il eût une veſte un peu ample avec un petit buffle fait en ſoubre-veſte, un manteau à la Turque avec un capuchon ; ces manteaux couvrent bien, & ne contiennent que deux aulnes & demi de drap; ils pèſent peu & coûtent peu.

Le ſoldat auroit la tête & le col à couvert de la pluie & du vent; &, étant couché, il ſeroit conſervé, & auroit le corps ſec, parce que cet habillement ne porte point ſur le corps : le ſoldat le ſèche à l'air, dès qu'il fait un moment de beau tems. Il n'en eſt pas de même d'un habit; dès qu'il eſt mouillé, le ſoldat en reſſent l'humidité juſqu'à la peau, & il faut qu'il lui ſèche ſur le corps : l'on ne doit donc pas être étonné de voir tant de maladies dans une armée : les plus robuſtes y réſiſtent le plus longtems, mais à la fin il faut qu'ils ſuccombent. Si l'on ajoute à ce que je viens de dire, le ſervice que ceux qui ſe portent encore bien ſont obligés de faire pour ceux qui ſont malades, pour les morts, les bleſſés, les déſertés & les commandés, on ne doit pas être étonné de voir, à la fin d'une campagne, cent hommes par bataillons avec les drapeaux. Voilà comme les plus petites choſes influent ſur les plus grandes.

Mais je reviens à mes manteaux. Comme ils contiennent peu d'étoffe, ils ſont légers, ils peuvent ſe rouler & s'attacher le long de la giberne*, ce qui ne fait point du tout un vilain effet, & le

* Planche VI.

ſoldat en veſte a toujours l'air ingambe & leſte. Ces manteaux peuvent durer quatre ans; & les veſtes, à cauſe de la ſoubreveſte, peuvent auſſi durer quatre ans : ainſi l'habillement ſeroit moins coûteux, plus ſain, & pour le moins auſſi parant.

Quant à la chauſſure, je voudrois que les ſoldats euſſent, au lieu de ſouliers, des eſcarpins avec des petits talons de l'épaiſſeur de deux écus; ce qui chauſſe parfaitement bien & fait marcher de meilleure grace, parceque les talons bas font porter la pointe du pied en dehors, tendre le jarret, & effacent par conſéquent les épaules. Il faut qu'ils ſoient chauſſés à nud ſur le pied, & le pied graiſſé avec du ſuif ou de la graiſſe. Les damoiſeaux trouveront cela bien étrange : mais l'expérience fait voir que tous les vieux ſoldats François en uſent ainſi, parcequ'avec cette précaution ils ne s'écorchent jamais les pieds, & l'humidité ne les pénètre pas ſi aiſément, parcequ'elle ne prend pas ſur la graiſſe : d'un autre côté, le cuir du ſoulier ne ſe racornit point, & ne ſçauroit les bleſſer.

Les Allemands, qui font porter à leur infanterie des bas de laine, ont toujours une quantité

d'eſtropiés, parcequ'il leur vient des ampoules, des loups, & toutes ſortes de maladies aux pieds & aux jambes, la laine étant venimeuſe à la peau : d'ailleurs ces bas ſe percent par les bouts, reſtent humides, & pouriſſent avec les pieds.

A ces eſcarpins, il faut ajouter des guêtres d'un cuir délié qui aillent juſqu'au deſſus de la moitié de la cuiſſe, & qui ne ſoient fermées avec des tirans que juſqu'à mi-jambe. Le reſte doit être en botte, & chauſſé à nud, ainſi que les ſouliers. Les culottes ne doivent point paſſer de beaucoup la moitié de la cuiſſe : elles doivent être de peau, & avoir des tirans comme ceux des guêtres, à trois doigts de leurs extrémités : au haut des guêtres, il faut qu'il y ait des boutonnieres, dans leſquelles l'on paſſe les tirans de la culotte, qui ſe ferme avec un bouton à côté ſur la guêtre ; moyennant quoi l'on évite les jarretieres, ce qui n'eſt pas une petite affaire. Les Allemands en ont juſqu'à trois l'une ſur l'autre ; une pour tenir le bas, l'autre pour fermer la culotte, & la troiſième pour arrêter les guêtres, ce qui eſt un vrai martyre.

Pour conſerver les pieds ſecs, il faut ajouter à cette chauſſure, des ſandales de bois,

à peu

à peu près comme les Récollets en portent : ce qui empêche que les souliers ne se mouillent ni dans la boue, ni à la rosée, & lorsqu'ils sont en faction : ce qui est une grande incommodité, & entraîne des maladies. Dans les tems secs, pour le combat & pour la parade, on les leur feroit quitter. Au premier novembre, on leur donneroit de gros bas pour l'hyver, qui iroient aussi haut que la guêtre; qu'ils passeroient par-dessus les souliers & la guêtre*, & qui seroient arrêtés par en haut avec les mêmes tirans des culottes. Ces bas seroient semelés d'un cuir mince par dehors, qui remonteroit un peu sur les côtés & sur le bout du pied; ensuite ils les chausseroient dans la sandale : ce qui les tiendroit chauds, & empêcheroit les maladies aux jambes, parce qu'il n'y auroit que du cuir qui y porteroit, lequel est ami de la peau.

* Planche VI.

ARTICLE TROISIEME.

De l'entretien des troupes.

IL eſt avantageux pour le bon ordre, pour le ménage & pour la ſanté, de faire faire ordinaire aux troupes : le ſoldat ne devient point libertin, ne joue point ſon prêt, & eſt très-bien nourri. Mais cela ne laiſſe pas que d'avoir ſes inconvéniens, parceque le ſoldat ſe tue, après une marche, à aller chercher du bois, de l'eau, &c. il devient maraudeur, il eſt toujours ſale & malpropre; ſon habillement ſe perd à porter d'un camp à l'autre toutes les choſes néceſſaires à ſon ménage, & ſa ſanté s'altère par toutes les fatigues que cela lui cauſe.

Comme je diſpoſe mes troupes en centuries, je voudrois qu'il y eût à chaque centurie un vivandier avec quatre chariots attelés de deux bœufs chacun; qu'il eût une grande marmite pour faire de la ſoupe à toute la centurie; & que l'on donnât à chaque ſoldat ſa portion à midi en ſoupe avec du bouilli, & le ſoir en roti, chacun dans une écuelle de bois. Ce ſeroit

aux officiers à voir qu'on ne les trompât pas, & qu'ils n'eussent pas à se plaindre.

Le gain qu'il feroit permis aux vivandiers de faire, feroit sur la boisson, le fromage, le tabac, les peaux qui leur resteroient, &c. Les vivandiers prendroient les bestiaux aux vivres: & lorsqu'on se trouveroit en lieu où il y auroit des légumes, l'on y enverroit avec ordre.

Cela paroît d'abord un peu difficile à arranger; mais, avec de l'attention, tout le monde doit y trouver son compte. Lorsque les soldats iroient en détachement, ils prendroient pour un ou deux jours de roti avec eux; cela ne fait point d'embarras. Il faut plus de bois, d'eau & de chaudrons pour faire la soupe à cent hommes, qu'il n'en faut pour mille; & la soupe n'est jamais si bonne. D'ailleurs les soldats mangent toutes sortes de choses mal-saines qui les font tomber malades, comme du cochon, du fruit qui n'est pas mûr, &c. L'officier ne sçauroit y avoir l'œil comme à une seule marmite, qui seroit celle du vivandier, où un officier seroit toujours présent à chaque repas, pour voir si les soldats n'ont pas lieu de se plaindre. Quand il y auroit des marches forcées, & que les équi-

pages ne pourroient pas joindre, on diſtribueroit des beſtiaux aux troupes; les ſoldats pourroient faire des broches de bois & rotir leur viande; cela ne fait point d'embarras, & ne dure que quelques jours. Que l'on balance notre méthode & celle-là, je me perſuade qu'on la trouvera meilleure.

Les Turcs en uſent ainſi, & ils ſont parfaitement bien nourris : auſſi reconnoît-on bien leurs cadavres, après les batailles, d'avec ceux des troupes Allemandes qui ſont hâves & décharnés. Cela a un autre avantage dans certains cas : on ménage la bourſe du maître en leur donnant le prêt en entier, & en leur vendant des vivres. Il y a des pays, comme la Pologne & l'Allemagne, qui fourmillent de beſtiaux : l'on demande aux habitans des contributions; & pour qu'ils puiſſent les ſoutenir, on prend moitié en vivres, & moitié en argent; on vend les vivres aux troupes : ainſi tout le prêt & les appointemens ſont continuellement la navette, & il ſe trouve qu'on a de l'argent & des contributions de reſte; ce qui ne laiſſe pas de faire un grand objet.

Cela a encore une grande utilité, quand on

a été obligé de faire des magazins, & qu'il eſt tems de les conſommer. On y envoie des troupes, ſur quoi il y a toujours beaucoup moins de perte pour le maître, ſans que les troupes aient lieu de s'en plaindre.

Il ne faut jamais donner le pain aux ſoldats en campagne, mais les accoutumer au biſcuit; parcequ'il ſe conſerve cinquante ans & plus dans les magazins, & qu'un ſoldat en emporte aiſément avec lui pour quinze jours : il eſt ſain; il n'y a qu'à s'informer à des officiers qui aient ſervi chez les Vénitiens, pour ſçavoir le cas que l'on doit faire du biſcuit. Celui des Moſcovites, qu'ils nomment *Soukari*, eſt le meilleur de tous, parcequ'il ne s'émiette pas; il eſt quarré, & de la groſſeur d'une noiſette; il ne faut pas tant de chariots pour le tranſporter qu'il en faut pour le pain.

Les pourvoyeurs des vivres font accroire, tant qu'ils peuvent, que le pain vaut mieux pour le ſoldat; mais cela eſt faux, & ce n'eſt que pour avoir occaſion de voler qu'ils cherchent à le perſuader. Ils ne cuiſent le pain qu'à moitié, & y mêlent toutes ſortes de choſes mal ſaines qui, avec la quantité d'eau qu'il contient, augmentent

le poids & le volume du double. Outre cela, ils ont un train de boulangers, de valets, de chariots & de chevaux, ſur quoi ils gagnent beaucoup. Tout ce train eſt embarraſſant dans une armée; il leur faut des quartiers, des moulins, & des détachemens pour les garder. Enfin l'on ne ſçauroit croire les voleries qui ſe commettent, l'embarras que toutes ces choſes font, les maladies qui réſultent du mauvais pain, les fatigues que cela cauſe aux troupes, & dans quel embarras cela jette le général, & quelles en ſont les ſuites, comme la certitude dans laquelle l'ennemi eſt toujours de ce que vous allez faire par l'arrangement de vos fours & des cuiſſons. Si je voulois m'amuſer à prouver tout ce que j'avance par des faits, je n'aurois pas ſi-tôt fait; & je ſuis perſuadé que l'on voit beaucoup de mauvais ſuccès, dont on attribue la cauſe à autre choſe, leſquels proviennent cependant de celle-là.

Il faut même accoutumer quelquefois les ſoldats à ſe paſſer de biſcuit, & leur donner du grain qu'il faut leur apprendre à cuire ſur des palettes de fer, après l'avoir broyé, & réduit en pâte avec de l'eau. Monſieur le maréchal de Turenne dit

quelque chose à cet égard dans ses mémoires : & j'ai oui dire à des grands capitaines que, quand même ils auroient du pain, ils en laisseroient quelquefois manquer aux troupes, afin de les accoûtumer à sçavoir s'en passer. J'ai fait des campagnes de dix-huit mois avec des troupes qui étoient accoutumées à se passer de pain, sans que j'aie entendu de murmures : j'en ai fait plusieurs autres avec des troupes qui y étoient accoutumées, elles ne pouvoient s'en passer; dès que le pain manquoit un jour, tout étoit perdu: cela faisoit que l'on ne pouvoit faire un pas en avant, ni aucune marche hardie.

Pour de la viande, on est toujours en état d'en avoir, parceque cela suit partout, & le transport n'en coûte rien; & je ne conçois pas comment l'on peut en manquer. Que l'on compte qu'un bœuf pèse cinq cent livres; il faut une demie livre de viande par homme ; ainsi un bœuf nourrira mille hommes : cinquante mille hommes consommeront donc cinquante bœufs par jour. Supposé que la campagne dure deux cent jours, cela ne fait jamais que dix mille bœufs, & cela suit & pâture partout; & l'on en fait différens dépôts que l'on peut faire avan-

cer, à mesure que les besoins le requièrent.

Je ne dois pas ici passer sous silence un usage établi chez les Romains, par lequel ils prévenoient les maladies & les mortalités qui se mettent dans les armées par les changemens de climat. On doit aussi attribuer à cet usage une partie des prodigieux succès qu'ils ont eus. Un grand tiers des armées Allemandes périssent en arrivant en Italie & en Hongrie. L'année 1718, nous entrâmes cinquante-cinq mille hommes dans le camp de Belgrade, presqu'en sortant des quartiers. Il est sur une hauteur, l'air y est sain, l'eau de source y est bonne, & nous avions abondance de toutes choses. Le jour de la bataille, qui étoit le 18 août, il ne se trouva que vingt-deux mille combattans sous les armes : tout le reste étoit mort, ou hors d'état d'agir. Je pourrois citer de pareils événemens chez d'autres nations; c'est le changement de climat qui les produit. L'on ne voit point de ces exemples chez les Romains, tant que le vinaigre ne leur manquoit pas : mais dès que l'*acetum* leur manquoit, ils étoient sujets aux mêmes accidens que nos troupes le sont à présent. C'est un fait, auquel peut-être peu de personnes ont fait attention, & qui

qui cependant eſt d'une très-grande conſéquence pour les conquérans & pour les ſuccès. Quant à la manière de s'en ſervir, les Romains faiſoient diſtribuer le vinaigre par ordre : chaque ſoldat avoit ſa portion qui lui ſervoit pluſieurs jours, & il en verſoit une larme dans l'eau qu'il buvoit. Je laiſſe aux médecins à pénétrer les cauſes d'un effet ſi ſalutaire : ce que je rapporte eſt un fait bien conſtant.

ARTICLE QUATRIEME.

De la paye.

SANS entrer dans le détail des différentes payes, je dirai ſeulement qu'elle doit être forte. Il vaut mieux avoir un petit nombre de troupes bien entretenues & bien diſciplinées, que d'en avoir beaucoup qui ne le ſoient pas. Ce ne ſont pas les grandes armées qui gagnent les batailles, ce ſont les bonnes. L'économie ne peut être pouſſée qu'à un certain point : elle a ſes bornes, après quoi elle dégénère en léſine. Si vous ne donnez pas des appointemens honnêtes aux officiers, vous n'aurez que des gens riches qui ſervent par libertinage, ou des miſérables dont le courage eſt abbattu. Des premiers, j'en fais peu de cas, parcequ'ils ne tiennent pas au mal-être, ni à la rigueur de la diſcipline ; leurs propos ſont toujours ſéditieux, & ce ne ſont que francs libertins. Quant aux autres, ils ſont ſi abbattus, que l'on n'en ſçauroit attendre grande vertu ; leur ambition eſt bornée, parceque l'objet qu'ils ont devant eux ne les intéreſſe

guère, je veux dire l'avancement : & miſérable pour miſérable, ils aiment autant reſter ce qu'ils ſont, ſurtout quand l'avancement leur devient à charge.

L'eſpérance fait tout endurer & tout entreprendre aux hommes : ſi vous la leur ôtez, ou qu'elle ſoit trop éloignée, vous leur ôtez l'ame. Il faut que le capitaine ſoit mieux que le lieutenant : ainſi de tous les grades. Il faut que le pauvre gentil-homme regarde comme une fortune très-conſidérable, & non comme une charge, d'avoir un régiment : il faut qu'il ait une ſureté morale de parvenir par ſes actions & ſes ſervices. Lorſque toutes ces choſes ſont bien compaſſées, vous pouvez contenir vos troupes dans la diſcipline la plus auſtère. Il n'y a de vraiment bons officiers que les pauvres gentils-hommes qui n'ont que la cape & l'épée : mais il faut qu'ils puiſſent vivre de leurs emplois. L'homme qui ſe voue à la guerre, doit la regarder comme un ordre dans lequel il entre : il ne doit rien avoir, ni connoître d'autre domicile que ſa troupe, & doit ſe tenir honoré de ſon emploi.

En France, un jeune homme de naiſſance

regarde comme un mépris que la cour fait de lui, si elle ne lui confie pas un régiment à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Cela ôte toute émulation au reste des officiers, & à toute la pauvre noblesse d'un royaume, qui est presque dans la certitude de ne pouvoir jamais avoir de régiment, & par conséquent les postes les plus considérables, dont la gloire puisse les dédommager des peines & des souffrances d'une vie laborieuse qu'ils sacrifient avec constance à un avenir flatteur & à la renommée.

Je ne prétens pas pour cela que l'on ne puisse marquer quelque préférence à des princes, ou autres personnes d'un rang illustre : mais il faut que ces marques de préférence soient justifiées par un mérite distingué ; alors on peut leur faire la grace de leur permettre d'acheter un régiment d'un pauvre gentilhomme que les infirmités ou l'âge mettent hors d'état de servir : c'est alors une récompense pour ce gentilhomme ou cet officier de fortune. Mais cet homme de naissance ne doit pas pour cela être en droit de revendre sa troupe à un autre : on lui a fait assez de grace en lui permettant de l'acheter, & elle doit redevenir le prix des services & de la vertu.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'exercice.

C'EST une chofe néceffaire que l'exercice, pour dégager le foldat & le rendre adroit; mais on ne doit pas y mettre toute fon attention: c'eft même de toutes les parties de la guerre celle à laquelle il en faut faire le moins, fi l'on en excepte d'éviter celles qui font dangereufes, comme de faire porter le fufil fur le bras gauche & de faire tirer par pelotons; ce qui a fouvent caufé des défaites honteufes.

Après cette attention, le principal de l'exercice font les jambes, & non pas les bras: c'eft dans les jambes qu'eft tout le fecret des manœuvres & des combats; c'eft aux jambes qu'il faut s'appliquer. Quiconque fait autrement n'eft qu'un ignorant, & n'en eft pas feulement aux élémens de ce qu'on appelle le métier de la guerre.

Le chevalier Follard définit affez bien la queftion qui s'élève quelquefois; fçavoir, fi

la guerre eſt un métier ou une ſcience ? Il dit: » La guerre eſt un métier pour les ignorans, & » une ſcience pour les habiles gens. «

ARTICLE SIXIEME.

De la manière de former les troupes pour le combat.

APRÈS avoir parlé de la manière de lever les troupes, de celle de les habiller, & de celle de les entretenir, il eſt juſte que je parle de celle de les former pour le combat.

Cette matière eſt très-ample; & je me propoſe de la traiter d'une manière ſi différente du reſpectable uſage, que je ſerai peut-être bien ridicule : pour le paroître un peu moins, il faut que je faſſe voir celui de la méthode d'à préſent; ce qui n'eſt pas une petite affaire, car j'en compoſerois un gros livre.

Je commencerai par la marche : cela me met dans la néceſſité de dire une des choſes qui paroîtra des plus extravagantes aux ignorans.

Perſonne ne ſçait ce que c'eſt que la *tactique* des anciens. Cependant beaucoup de militaires ont ſouvent ce mot à la bouche, & croient que c'eſt l'exercice ou l'ordonnance des troupes pour les mettre en bataille. Tout le monde fait battre la marche, ſans en ſçavoir l'uſage; & tout le

monde croit que ce bruit eſt un ornement militaire.

Il faut avoir meilleure opinion des anciens & des Romains, qui ſont nos maîtres, ou qui devroient l'être. Il eſt abſurde de croire que les bruits de guerre ſervent uniquement pour s'étourdir les uns les autres. Mais revenons à la marche, ſur laquelle je vois que tout le monde ſe tourmente & ſe tue, & dont on ne viendra jamais à bout, ſi je n'en découvre le ſecret. Les uns veulent marcher lentement, les autres veulent marcher vîte : mais qu'eſt-ce que c'eſt que des troupes que l'on ne ſçauroit faire marcher vîte & lentement, comme l'on veut, & ſelon qu'on en a beſoin, auſquelles il faut à chaque coin un officier pour les faire tourner, les uns comme des limaçons, les autres en courant, pour faire avancer cette queue qui traîne toujours, &c ? C'eſt un opéra que de voir ſeulement un bataillon ſe mettre en mouvement : on diroit que c'eſt une machine mal agencée qui va rompre à tout moment, & qui ne s'ébranle qu'avec une peine infinie. Veut-on avancer promptement la tête ? Avant que la queue ſçache que la tête marche vîte, il ſe fera des intervalles; & pour

les

les regagner promptement, il faudra que la queue coure à toutes jambes; la tête qui ſuit cette queue fera la même choſe; ce qui met bientôt tout en déſordre, & qui vous met dans la néceſſité de ne jamais pouvoir faire marcher vos troupes avec célérité, parceque vous n'oſez faire marcher vîte cette tête.

Le moyen de remédier à tous ces inconvéniens, & à d'autres qui en réſultent & qui ſont d'une bien plus grande conſéquence, eſt cependant bien ſimple, puiſque la nature nous le dicte. Le dirai-je, ce grand mot, en quoi conſiſte tout le ſecret de l'art, & qui va ſans doute paroître ridicule ? Faites-les marcher en cadence. Voilà tout le ſecret, & c'eſt le pas militaire des Romains. C'eſt pourquoi les marches ſont inſtituées, & pourquoi l'on bat la caiſſe : c'eſt ce que perſonne ne ſçait, & dont perſonne ne s'aviſe. Avec cela vous ferez marcher vîte & lentement comme vous voudrez; votre queue ne traînera jamais; tous vos ſoldats iront du même pied ; les quarts de converſions ſe feront enſemble avec célérité & grace; les jambes de vos ſoldats ne ſe brouilleront pas; vous ne ſerez pas obligé d'arrêter à chaque converſion pour faire repartir du

même pied; vos ſoldats ne ſe fatigueront pas le quart de ce qu'ils ſe fatiguent à préſent. Ceci va encore paroître extraordinaire. Il n'y a perſonne qui n'ait vu danſer des gens pendant toute une nuit, en faiſant des ſauts & des hauts-le-corps continuels. Que l'on prenne un homme, qu'on le faſſe danſer pendant un quart d'heure ſeulement ſans muſique, & que l'on voie s'il y réſiſtera; cela prouve que les tons ont une ſecrette puiſſance ſur nous, qu'ils diſpoſent nos organes aux exercices du corps, & les ſoulagent dans cet exercice.

Si quelqu'un me fait la queſtion, & me demande quel air il faut jouer pour faire marcher un homme? Je lui répondrai, ſans récriminer ſur la plaiſanterie, que toutes les marches, tous les airs à deux & trois tems y ſont propres; les uns plus, les autres moins, ſelon qu'ils ſont plus ou moins marqués; que tous ces airs ſe jouent ſur le tambour & avec le fiffre, & qu'il n'y a qu'à choiſir les plus convenables.

On me dira peut-être que bien des hommes n'ont pas d'oreille. Cela eſt faux: ce mouvement eſt naturel, & ſe fait, pour ainſi dire, de ſoi-même. J'ai ſouvent remarqué qu'en battant le dra-

peau, tous les ſoldats alloient en cadence ſans intention & ſans qu'ils le ſçuſſent : la nature & l'inſtinct y portent de ſoi-même. Je dirai plus : il eſt impoſſible de faire aucune évolution ſur un ordre ſerré ſans le tact ; & je le prouverai en ſon lieu.

A conſidérer ſuperficiellement ce que je viens de dire, il ne paroît pas que cette cadence ſoit d'une grande importance : mais dans une bataille, pour augmenter la rapidité de la marche, ou pour la diminuer, cela tire à des conſéquences infinies. Le pas militaire des Romains n'étoit autre choſe : c'eſt avec ce pas qu'ils faiſoient en cinq heures vingt-quatre milles, qui font huit lieues d'une heure de chemin. Que l'on prenne à préſent un corps d'infanterie, & que l'on voie s'il eſt poſſible de lui faire faire huit lieues en cinq heures. Cela faiſoit cependant parmi eux la principale partie de l'exercice. De-là on peut juger de l'attention qu'ils donnoient à tenir leurs troupes en haleine, & de la puiſſance du tact.

Que dira-t-on, ſi je prouve qu'il eſt impoſſible de charger vigoureuſement l'ennemi ſans cette cadence ; & que, ſans cela, on arrive toujours ſur lui à rangs ouverts ? Quel défaut monſtrueux !

Je pense cependant que, depuis trois ou quatre cent ans, personne n'y a fait attention.

Il faut maintenant un peu éplucher notre manière de former les bataillons, & celle de combattre. Ceux qui l'entendent le mieux, divisent le bataillon en seize parties que chacun nomme à sa façon : l'on met une compagnie de grenadiers sur une aîle, un piquet sur l'autre ; voilà la façon usitée & reçue. Ce bataillon est à quatre de hauteur, & marche en avant en front pour attaquer l'ennemi ; & cela pour avoir, dit-on, un grand front.

Les bataillons se touchent les uns les autres ; car l'infanterie est toute ensemble & la cavalerie aussi (à quoi, en vérité, il n'y a pas de sens commun) ; mais nous en parlerons dans son lieu. Ces bataillons marchent donc en avant, & cela bien lentement, parcequ'ils ne peuvent faire autrement : les majors crient, *serre :* on serre vers le centre, insensiblement le centre crève ; & dans le centre, on se trouve à huit de hauteur, & sur les aîles, à quatre, ce qui fait des intervalles entre les bataillons. Il n'y a personne, qui se soit trouvé à des affaires, qui ne convienne de ce fait. La tête tourne aux majors,

parceque le général, à qui elle tourne auſſi, crie après eux, lorſqu'il voit ces vuides entre les bataillons, qui lui font craindre d'être pris dans les flancs. Il eſt donc obligé de faire halte; ce qui devroit le perdre : mais comme l'ennemi eſt tout auſſi mal diſpoſé, le mal n'eſt pas grand. Un homme qui auroit de l'intelligence ne s'arrêteroit pas à remédier à cette confuſion, mais il marcheroit en avant; car pendant que l'on y remédie, ſi l'ennemi s'ébranle, l'on eſt perdu. Qu'arrive-t-il? on commence à tirer de part & d'autre, ce qui eſt le comble de la misère. Enfin on s'approche; & l'un des deux partis ordinairement s'enfuit à cinquante ou ſoixante pas, plus ou moins. Voilà ce qui s'appelle charger. D'où cela vient-il? de ce que la mauvaiſe diſpoſition empêche qu'on ne puiſſe faire mieux. Mais je veux ſuppoſer une choſe impoſſible. Je veux que deux bataillons s'attaquant, marchent l'un à l'autre ſans flottement, ſans ſe doubler, ſans ſe rompre : lequel emportera l'avantage? celui qui s'eſt amuſé à tirer, ou celui qui n'aura pas tiré? Les gens habiles me diront que c'eſt celui qui a conſervé ſon feu, & ils auront raiſon : car outre que celui qui a tiré eſt décontenancé, s'il voit

marcher à lui à travers la fumée, il faut qu'il s'arrête; or celui qui s'arrête lorsque l'autre marche à lui, est perdu.

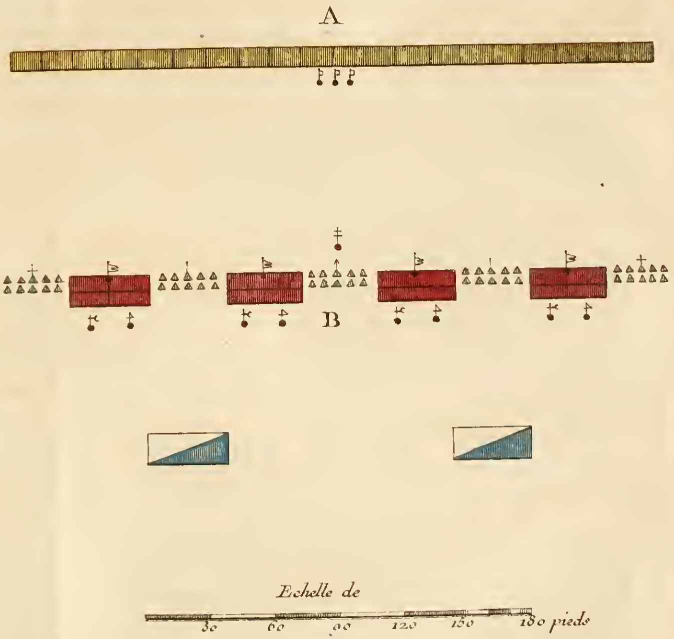
Si la dernière guerre* avoit duré encore quelque tems, l'on se seroit battu indubitablement de part & d'autre à l'arme blanche; parceque l'on commençoit à connoître l'abus de la tirerie, qui fait plus de bruit que de mal, & qui fait toujours battre ceux qui s'en servent. Or, si on ne tiroit plus, je crois que l'on changeroit bien vîte la méthode de se mettre à quatre de hauteur sur un grand front, & les armes que l'on a à présent: car à quoi serviroit ce front lent & pesant à s'émouvoir, contre des gens qui marcheroient avec plus de célérité, & qui se remueroient avec plus d'aisance? Mais, pour rendre ceci plus intelligible, il faut que j'en donne un exemple plus palpable.

Supposons donc un bataillon de six cent hommes, & quatre bataillons faisant aussi six cent hommes, qui seroient disposés ainsi †. A, est celui qui est rangé à l'ordinaire; B, sont ceux que je

* Il faut observer que M. le maréchal écrivoit ceci en 1732: ainsi il s'agit de la guerre pour la succession d'Espagne.

† Planche VII.

RÉGIMENT formé en Bataillon pour charger contre de l'Infanterie.



Patte del. & direx.

range à ma façon & qui ſont à huit de hauteur: n'eſt-il pas vrai qu'ils occupent bien pour le moins le même front, & que je ſuis le maître de leur en faire occuper un plus grand, ce que l'autre bataillon ne ſçauroit faire? Je le déborderai toujours, en donnant un ou deux pas de plus à mes intervalles, & je demeure plus fort que l'ennemi : je ſuis toujours à huit de profondeur, contre des gens qui ne ſont qu'à quatre: je n'ai ni flottement, ni doublement à craindre, rien qui m'arrête ; je ferai deux cent pas, plus vîte qu'il n'en fera cent : à l'arme blanche, je l'aurai percé dans un moment; &, s'il tire, il eſt perdu. Que fera-t-il? Se rompra-t-il devant moi, pour me prendre dans les flancs de mes diviſions? Il ne l'oſeroit. Mes intervalles ſont trop petits, les armes de longueur s'y croiſent, il ſeroit percé & en confuſion, en faiſant ce mouvement. Se mettra-t-il à tirer? Comme rien ne m'arrête plus en chemin, parceque je n'ai ni doublement ni flottement à craindre, il en ſeroit mauvais marchand.

C'eſt la pure méthode des Romains, & c'eſt auſſi la meilleure. Reconnoiſſons-les pour nos maîtres, & imitons-les. On me dira, Mais les

Romains n'avoient pas de poudre. Il eſt vrai. Mais leurs ennemis avoient des armes de trait qui faiſoient à peu près le même effet. D'ailleurs la poudre n'eſt pas ſi terrible qu'on le croit : peu de gens, dans les affaires, ſont tués par devant ou de bonne guerre. J'ai vu des ſalves entières ne pas tuer quatre hommes; & je n'en ai jamais vu, ni perſonne je penſe, qui ait cauſé un dommage aſſez conſidérable pour empêcher d'aller en avant, & de s'en venger à grands coups de baïonettes dans les reins, & à coups de fuſils tirés à brûle-pourpoint : c'eſt là où il ſe tue du monde, & c'eſt le victorieux qui tue.

A la bataille de Caſtiglione *, monſieur de Reventlau, qui commandoit l'armée Impériale, avoit rangé ſon infanterie ſur un plateau, & avoit ordonné à cette infanterie de laiſſer approcher l'infanterie Françoiſe à vingt pas, eſpérant

* On a laiſſé Caſtiglione, parce qu'on lit ainſi dans le manuſcrit du maréchal : cependant il y a apparence que c'eſt une faute. Ce fut près de Calcinato que le duc de Vendôme défit entièrement le comte de Reventlau le 19 avril 1706. Cette affaire s'appelle la bataille de Calcinato. Il y eut une bataille auprès de Caſtiglione le 9 de ſeptembre de la même année; mais le duc de Vendôme n'étoit plus en Italie. Il avoit été appellé en Flandres peu après la funeſte journée de Ramilly. L'affaire de Caſtiglione ſe paſſa entre le comte de Médavi, & le prince de Heſſe, depuis roi de Suède, ſur lequel le comte remporta une victoire complette.

la détruire par une décharge générale. Ces troupes exécutèrent ponctuellement l'ordre qu'elles avoient reçu. Les François montèrent, par des endroits assez rudes, la côte qui les séparoit des Impériaux, & se rangèrent sur le plateau vis-à-vis l'ennemi : ils avoient ordre de ne point tirer du tout. Et comme monsieur de Vendôme jugeoit à propos de ne point faire attaquer, qu'on n'eût auparavant pris une cense qui étoit sur la droite, les troupes restèrent un long espace de tems à se regarder de très-près : enfin elles reçurent l'ordre d'attaquer. Les Impériaux les laissèrent approcher de vingt ou vingt-cinq pas, présentèrent les armes, & ils tirèrent bien de sang-froid, & avec toutes les précautions que l'on peut prendre : ils furent rompus avant que la fumée eût eu le tems de se dissiper. De ces derniers, il y en eût beaucoup de tués à grands coups de fusils & de baïonettes dans les reins, & le désordre fut général.

A la bataille de Belgrade *, j'ai vu tailler en pièces deux bataillons dans un instant : voici comme l'affaire se passa. Un bataillon de Neuperg & un de Lorraine se trouvèrent sur une

* Le 16 août 1717.

hauteur que nous appellions la batterie. Dans le moment qu'un coup de vent dissipa le brouillard qui nous empêchoit de rien distinguer, je vis ces troupes, sur la crête de la hauteur, séparées du reste de notre armée. Le prince Eugêne me demanda si j'avois la vue bonne, & ce que c'étoit qu'une troupe de cavaliers qui faisoient le tour de la montagne : je lui répondis que c'étoit trente ou quarante Turcs. Il me dit : *ces gens sont renversés*, voulant parler des deux bataillons. Je ne voyois cependant pas qu'ils fussent attaqués, ni qu'ils dussent l'être ; parceque je ne pouvois voir ce qu'il y avoit de l'autre côté de la montagne. J'y poussai à toutes jambes. Dans le moment que j'arrivai derrière les drapeaux de Neuperg, je vis que les deux bataillons présentèrent les armes, couchèrent en joue, & firent une décharge générale à trente pas sur un gros de Turcs qui les attaquoit. Le feu & la mêlée ne furent qu'une même chose ; & les deux bataillons n'eurent pas le tems de fuir, car tout fut étendu sur le carreau à coups de sabre, dans un terrein de trente à quarante pas : il ne s'en sauva que monsieur de Neuperg, qui étoit heureusement pour lui à cheval, un enseigne avec son

drapeau qui ſe jetta aux crins de mon cheval & m'embarraſſa fort, & deux ou trois ſoldats.

Dans ce moment, le prince Eugêne arriva preſque tout ſeul, c'eſt-à-dire, avec la *troupe dorée*, & les Turcs ſe retirèrent; je ne ſçais pas trop pourquoi. Ce fut là que monſieur le prince Eugêne reçut un coup de fuſil au travers de la manche. Quelques troupes de cavalerie & d'infanterie arrivèrent; & monſieur de Neuperg fut au-devant d'elles leur demander un détachement pour conſerver l'habillement. On mit des ſentinelles aux quatre coins du terrein qu'occupoient ces défunts bataillons, & l'on fit faire des piles de ſouliers, de chapeaux, de bas, &c. de leurs dépouilles. Enfin, pendant que cette cérémonie ſe faiſoit, je m'amuſai à compter les morts; & je ne trouvai que trente-deux Turs de tués de la décharge générale de ces deux bataillons : ce qui n'a pas augmenté l'eſtime que j'ai pour le feu de l'infanterie.

Feu monſieur de Greder, homme de réputation, & qui a longtems commandé le régiment d'infanterie que j'ai en France, avoit toujours pour méthode de faire porter le mouſquet ſur l'épaule dans les affaires : & pour être

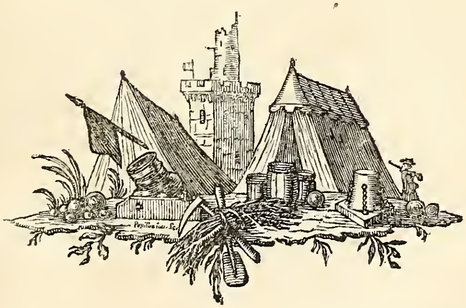
encore plus maître du feu, il ne faiſoit point compaſſer les mêches, marchoit ainſi aux ennemis, & dans l'inſtant qu'ils commençoient à tirer, il ſe jettoit devant les drapeaux, l'épée à la main, & crioit, *à moi*; cela lui a toujours réuſſi : c'eſt ainſi qu'il défit les gardes de Friſe à la bataille de Fleurus. *

Il me ſemble que tout ce que je viens de dire eſt appuyé ſur l'expérience & la raiſon, & prouve que ces grands bataillons ont de terribles défauts; car ils ne ſont bons qu'à tirer : auſſi ne ſont-ils formés que pour cela. Quand donc cette tirerie n'y fait rien, ils ne valent plus rien, & il n'y a qu'à ſe ſauver; auſſi eſt-ce le parti que l'on prend : ce qui fait voir que chaque choſe tombe comme de ſoi-même dans ſon point d'équilibre. Dirai-je je d'où je crois que nous eſt venue cette belle méthode? Je penſe que c'eſt des revues. Cette façon de ſe ranger fait une plus belle montre; & inſenſiblement l'on s'y eſt ſi bien accoutumé, que l'on en a fait celle de combattre. L'on a appuyé cette ignorance, ou cet oubli des bonnes choſes, de raiſons apparentes : on a trouvé que cela faiſoit un plus grand front, & qu'on

* Le premier juillet 1690.

pouvoit mieux employer le feu : j'en ai même vu qui mettoient les bataillons à trois de hauteur; mais mal en a pris à ceux qui l'ont fait. Sans cela, je crois, dieu me pardonne, que nous ferions à deux, & peut-être à un de hauteur; car j'ai toute ma vie entendu dire qu'il falloit bien s'étendre, pour pouvoir embrasser l'ennemi : quelle absurdité!

Mais il n'est pas encore question de tout cela. Je dois démontrer auparavant ma méthode de former les régimens, les légions & la cavalerie; parcequ'il faut bien tabler sur un principe & sur un ordre de combattre, que la variété des lieux change à la verité, mais qu'elle ne doit pas détruire.



CHAPITRE DEUXIEME.

DE LA LÉGION.

LES Romains ont vaincu toutes les nations par leur diſcipline : ils ſe ſont fait de la guerre une méditation continuelle ; & ils ont toujours renoncé à leurs uſages, ſitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs : différens en cela des Gaulois, qu'ils ont vaincus pendant pluſieurs ſiècles, ſans que ces derniers aient ſongé à ſe corriger. Leur légion étoit un corps ſi formidable, qu'elle entreprenoit les plus grandes choſes. *C'eſt ſans doute un dieu*, dit Végèce, *qui leur inſpira la légion.* J'en ai eu la même opinion depuis longtems : & c'eſt ce qui m'a rendu plus ſenſible aux défauts de nos uſages.

Comme ce que j'écris n'eſt qu'un pur jeu pour diſſiper mes ennuis, je veux donner carrière à mon imagination.

Je formerai donc mes corps d'infanterie en

légions composées de quatre régimens chacune; & chaque régiment de quatre centuries d'infanterie, d'une demie centurie d'armés à la légère, & d'une demie centurie de cavalerie.

J'appellerai ces centuries, bataillons, quand elles feront formées en corps féparé; & celles de la cavalerie, efcadrons, pour me conformer à notre ufage, ce qui rapprochera les idées.

Chaque centurie, tant de l'infanterie que de la cavalerie, fera compofée de dix compagnies; & chaque compagnie, de quinze foldats, ainfi que les détails qui fuivent le feront voir. Il faut concilier, dans une monarchie, le bon état des troupes avec l'économie: pour cela, il convient de former fes troupes fur trois pieds, que nous nommerons pied de paix, pied de guerre, & grand pied de guerre.

Lorfque l'état eft dans une paix profonde, les compagnies doivent être compofées d'un fergent, d'un caporal, & de cinq vétérans. Lorfque l'on veut être armé, elles doivent l'être d'un fergent, d'un caporal, & de dix hommes, ce qui fait cinq hommes d'augmentation. Lorfque la guerre eft déclarée, ou que l'on veut la déclarer, elles doivent être d'un fergent, d'un caporal, de

quinze hommes : ce qui fait une augmentation de ſeize cent par légion, ſans que l'on ſoit obligé de faire des ſergens, caporaux, officiers, ce qui eſt toujours le plus difficile à former : de plus, parmi les cinq vétérans, il vous reſte toujours un fonds pour remplacer ceux-ci. Je ne ſuis point du tout pour les nouveaux régimens ; quelquefois ils ne valent rien au bout de dix années de guerre, & c'eſt de l'argent jetté à la rivière.

Quant à la cavalerie, il n'y faut jamais toucher ; les vieux cavaliers & les vieux chevaux ſont les bons, & tout ce qui eſt recrues n'y vaut abſolument rien. C'eſt une charge, c'eſt une dépenſe ; mais elle eſt indiſpenſable.

Quant à l'infanterie, pourvu qu'il y ait de vieilles têtes, l'on fait des queues tant que l'on veut. Elle eſt en plus grand nombre : & le renvoi de cette quantité d'hommes, à une paix, fait un bien ſenſible à un état, ſans que les forces militaires en ſoient de beaucoup diminuées.

Je vais mettre les troupes, ſelon mon ſyſtême, ſur le grand pied de guerre, parceque j'ai à parler de la guerre.

Les

Les centuries d'infanterie ſeront donc ainſi compoſées :

ETAT D'UNE CENTURIE.

Centurion, ...	1
Lieutenant, ...	1
Seconds lieutenans, ...	4
Enſeigne, ...	1
Sergent d'affaire, ...	1
Fourier, ...	1
Capitaine d'armes, ...	1
Fiffre, ...	1
Tambours, ...	3
Dix compagnies à dix-ſept hommes, .	170
Total d'une centurie, ...	184

ETAT D'UNE COMPAGNIE.

Sergent, ...	1
Caporal, ...	1
Soldats, ...	15
Total d'une compagnie, ...	17

* Les deux demi-centuries d'armés à la lé-

* Planches VIII, IX, X, XI.

gère & de cavalerie, ne doivent être que de dix par compagnie, y compris les ſergens & caporaux, parcequ'elles ſe recrutent du régiment.

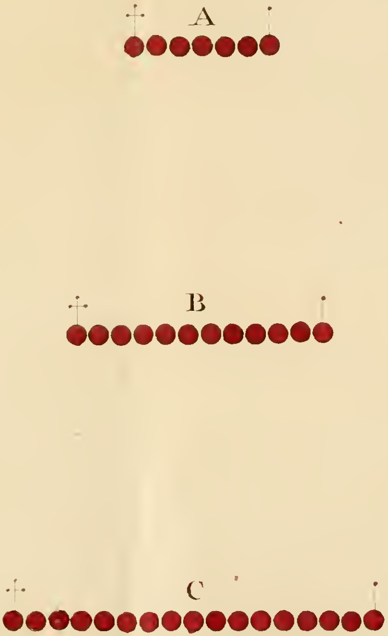
Quant aux autres, qui ſont les peſamment armés, ce qui fait le fonds de l'infanterie, la diminution n'y fait rien ; car les diviſions reſtent toujours les mêmes, quand même on ſeroit réduit au pied de paix, c'eſt-à-dire à cinq ſoldats ; ce qui fait un grand avantage, & le fondement ſolide de toute votre infanterie ; parcequ'en tems de paix, après des pertes & des réformes, votre manœuvre reſte toujours la même, & eſt permanente, ce qui eſt d'une conſéquence infinie : car il n'eſt pas croyable combien les changemens nuiſent. J'ai vu, après de longues paix, les troupes d'un même maître ſe reſſembler ſi peu, pour la manœuvre & la diſpoſition intrinſèque des corps, que l'on auroit dit que c'étoient des troupes de pluſieurs nations raſſemblées.

Il faut donc établir un principe, & ne s'en jamais écarter. Il faut que perſonne ne l'ignore ce principe, parcequ'il eſt la baſe de tout le genre militaire ; & vous ne ſçauriez l'aſſurer,

ETAT,

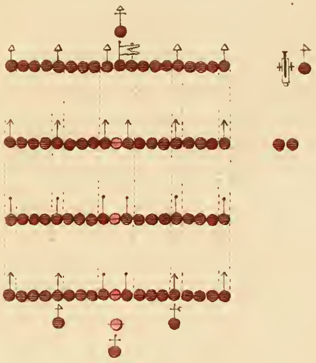
de différentes Compagnies,

suivant le pied de Paix A, du Complet B et de Guerre C.

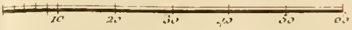


CENTURIE,

Suivant le pied de Paix.



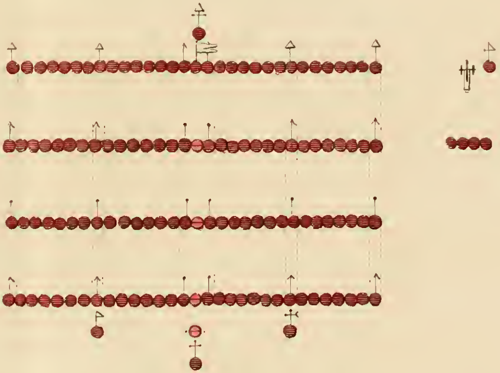
Echelle de 60 pieds.



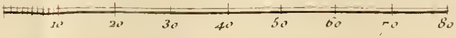
Patte del. & dir.

CENTURIE,

Suivant le Complet.



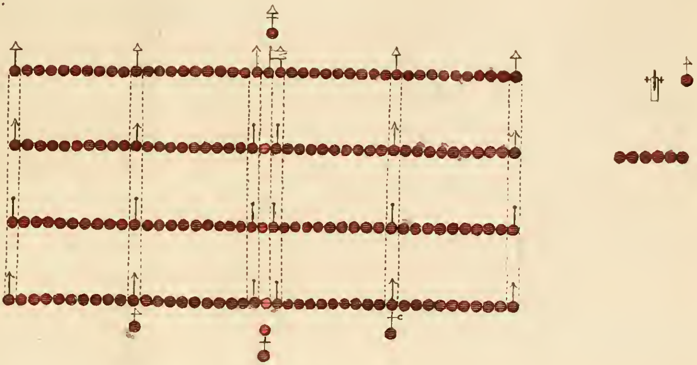
Echelle de 80 pieds.



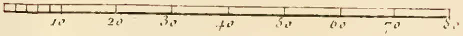
Patte dir.

CENTURIE.

Suivant le pied de Guerre.



Echelle de 80 pieds



ſi vous ne conſervez toujours le même nombre d'officiers, ſergens & caporaux; parceque, ſans cela, vos manœuvres varieront toujours.

J'en viens, après cette digreſſion, à la compoſition des régimens.

ETAT D'UN RÉGIMENT.

Les régimens ſeront compoſés de quatre centuries, ...	736
Une demie-centurie, armée à la légère, ...	70
Une demie-centurie de cavalerie, .	70

Etat major.

Colonel, ...	1
Lieutenant-colonel, ...	1
Major, ...	1
Tambour major, ...	1
Chirurgien, ...	1
Total d'un régiment, ...	881

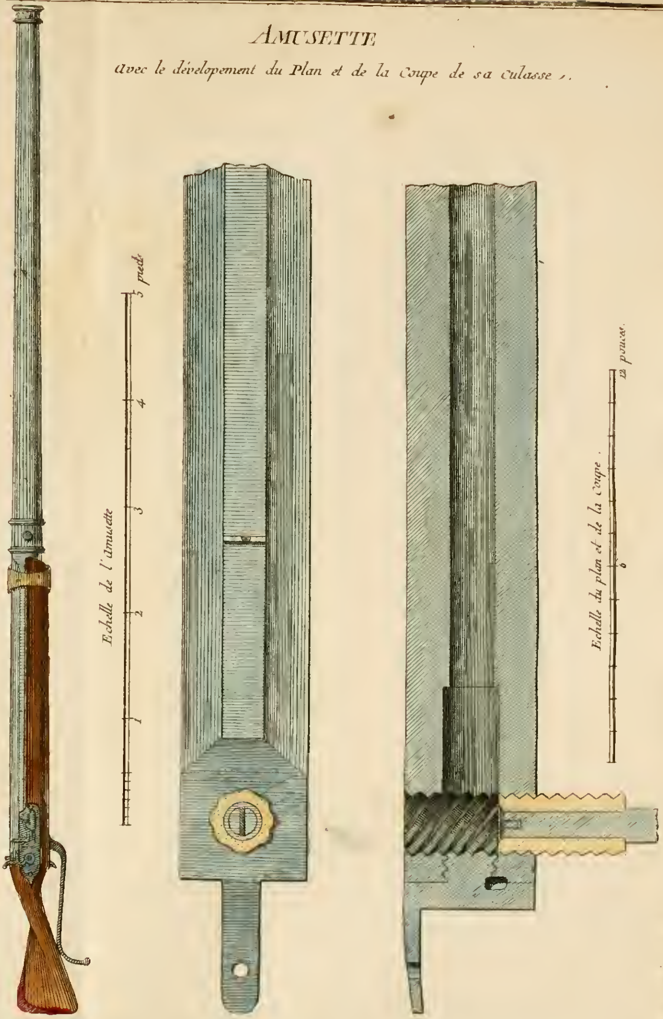
ETAT D'UNE LÉGION.

Quatre régimens, ...	3524
Général légionaire, ...	1
Major légionaire, ...	1
Quartier-maître, ...	1
Tréſorier, ...	1
Ingénieurs, ...	2
Aumonier, ...	1
Chirurgien major, ...	1
Timbalier, ...	1
Porte-étendard, ...	1
Vagmeſtre, ...	1
Prévôt, ...	1
Archers, ...	2
Exécuteur, ...	1
Charpentiers, ...	10
Ouvriers de toutes eſpèces, . . .	10
Valets pour dix chariots, . . .	20
Deux pièces de canon de douze livres.	
Deux pontons, avec leurs nacelles, pour faire des ponts volans, &c.	
Total d'une légion, ...	3579

Il faut que les centuries peſamment armées

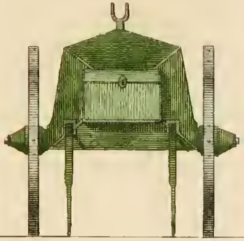
AMUSETTE

Avec le dévelopement du Plan et de la Coupe de sa Culasse.

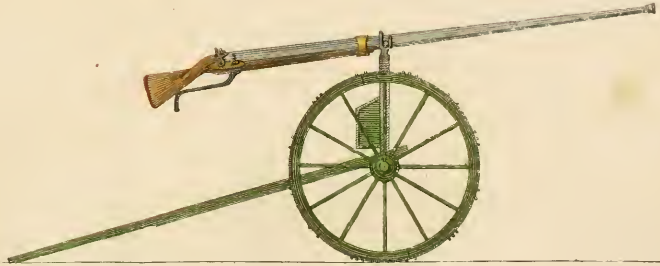


Patte Sc.

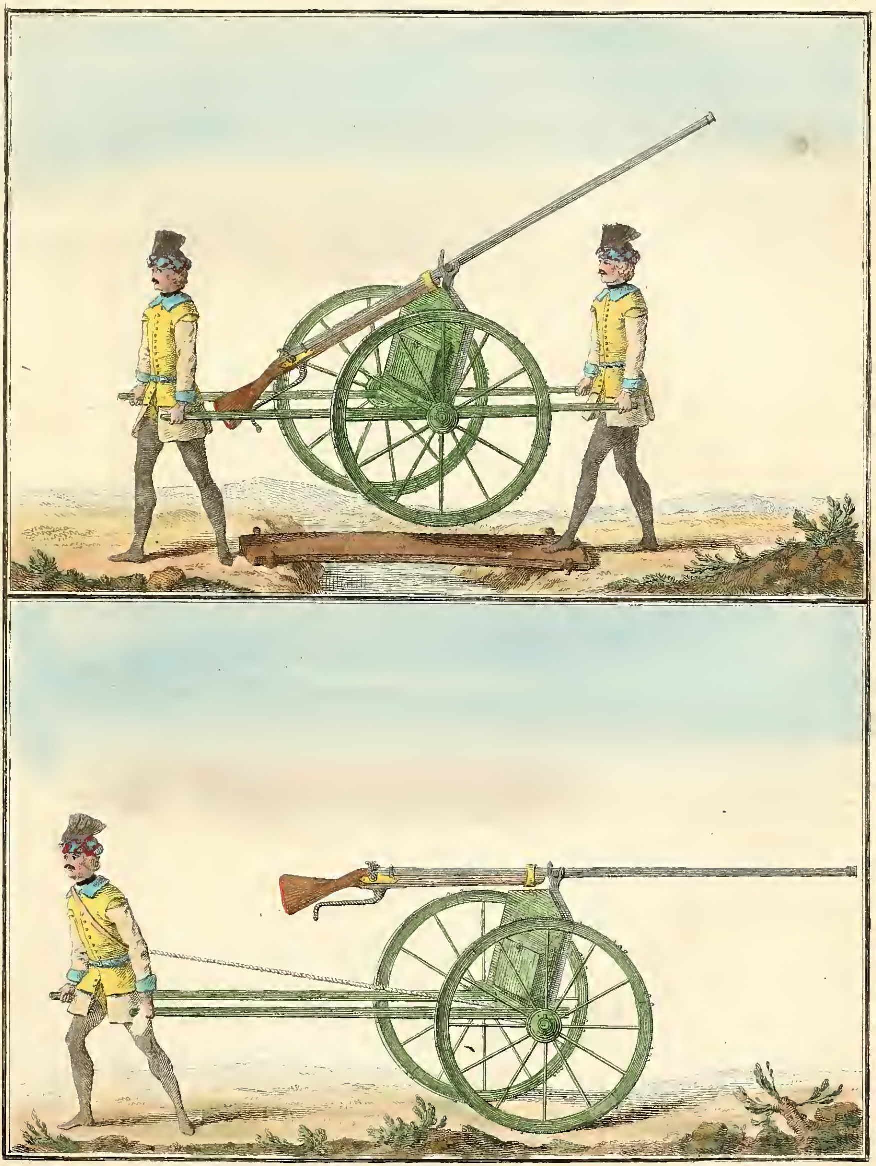
Vüë de face de la Machine pour transporter l'Amusette.



Vüë de Côté.



Echelle de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 *pieds*



Patte Sc.

Transport de l'Amusette.

aient chacune une arme que j'appelle *amuſette**. Ces amuſettes ſont de mon invention; elles portent au delà de quatre mille pas avec une violence extrême. Les pièces de campagne que les Allemands & les Suédois mènent avec les bataillons, & qu'ils nomment pièces de campagne, portent à peine au quart. Cette arme eſt fort juſte; deux hommes la mènent par-tout†; elle tire des boulets de plomb d'une demie-livre, & porte cent coups à tirer avec elle. Quand on paſſe dans des ſentiers, dans des montagnes, on recule les barres, & deux ſoldats la portent très-aiſément. Cette arme peut ſervir dans mille occaſions à la guerre : voyez-en le deſſein dans les planches ci-jointes.

Le canon & les chariots doivent être attelés de bœufs : ils doivent être chargés de tous les outils néceſſaires à conſtruire des forts, de différens cordages, de mouſles, de poulies, de cabeſtans, de ſcies, de haches, de pelles & de pioches, enfin de tous les uſtenciles, outils & inſtrumens néceſſaires. Les outils doivent être marqués du numéro de la légion, pour que, dans

* Planches XII, XIII.

† Planche XIV.

les armées, ils ne puissent se confondre.

Ces corps ainsi disposés, je voudrois qu'on attachât un chiffre de cuivre sur l'épaule droite des soldats, & un sur l'épaule gauche, où seroit, sur l'un, le numéro de la légion, & sur l'autre, celui du régiment dont il est, afin qu'on pût aisément le distinguer.

Je voudrois que tous les soldats fussent marqués à la main droite des mêmes chiffres, avec une composition comme s'en servent les Indiens : ce qui ne s'efface jamais, & empêcheroit la désertion. Cela seroit aisé à introduire, & tire à de grandes conséquences. Pour l'établir, le souverain n'auroit qu'à assembler les colonels, leur dire qu'il est important que cela soit pour maintenir le bon ordre, & empêcher la désertion; qu'ils lui feront plaisir, pour donner l'exemple, de se faire marquer; que cela ne peut être qu'une marque d'honneur, par la preuve que cela fait du corps dans lequel on aura servi. Aucun ne le refusera : tous les officiers imiteront leur exemple, pour complaire à la volonté de leur souverain, & parcequ'ils en sentiront la conséquence. Dès-là aucun soldat ne le refusera : on peut même leur en faire une

fête. Les Romains en uſoient ainſi, mais ils marquoient avec un fer rouge.

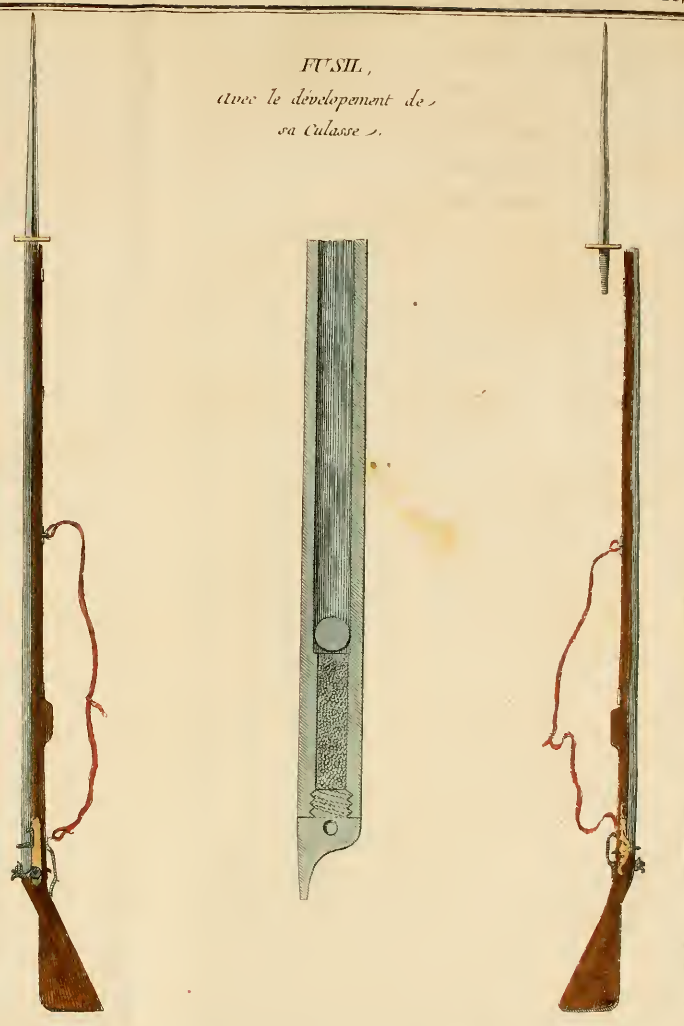
Je voudrois que l'on tirât, pour les centuries de la cavalerie, les cavaliers dans les régimens dont ſeroit cette centurie : cela ſeroit au choix du centurion de la cavalerie ; mais il prendroit de préférence les vieux ſoldats. Cette cavalerie ainſi tirée n'abandonneroit ſurement pas ſon infanterie, & lui donneroit de la confiance dans une affaire, lui ſeroit d'une merveilleuſe reſſource, ſoit dans la pourſuite, ſoit pour la couvrir dans la retraite : mais j'en parlerai ailleurs.

Les armés à la légère ſeroient tirés de même dans les régimens ; & le centurion des armés à la légère choiſiroit tout ce qu'il y a de plus ingambe, de plus jeune & de plus leſte. Ces armés à la légère n'auroient pour toutes armes qu'un fuſil de chaſſe très-léger, avec une baïonnette à manche. Ces fuſils auroient un dez au fond, ou ſecret, pour qu'ils ne fuſſent pas dans la néceſſité de bourer leur charge ; & tout leur acoutrement ſeroit très-léger. Leurs officiers ſeroient choiſis de même, ſans règle d'ancienneté, parmi les officiers. On les exerceroit ſou-

vent; on les feroit ſauter, courir, & ſur-tout tirer de trois cent pas au blanc. A tous ces différens exercices, l'on mettroit des prix, pour donner de l'émulation. Une troupe ainſi compoſée, & bien en haleine, ſuivra par-tout de la cavalerie ; & je m'aſſure qu'on en tireroit de grands ſervices.

Je ne ſuis point pour les grenadiers : c'eſt l'élite de vos troupes ; & ſi la guerre eſt vive, cela les énerve de telle manière que l'on ne ſçait plus d'où prendre des ſergens & des caporaux, qui ſont cependant l'ame de l'infanterie. Je ſubſtitue à ces grenadiers les vétérans, qui doivent avoir une plus haute paye que les ſimples ſoldats & les armés à la légère. Pour tout ce qui s'appelle affaire de vivacité ou de légèreté, l'on prendroit des armés à la légère, & l'on ne donneroit des vétérans que pour les coups de collier ſérieux : & je penſe qu'il en réſulteroit un grand bien pour le pied des troupes. On prendroit toujours un lieutenant au choix du colonel, pour le faire capitaine des armés à la légère ; & l'on marcheroit par ancienneté aux vétérans, ce qui ſeroit regardé comme le poſte d'honneur. Quelque choſe que l'on

FUSIL,
avec le dévelopement de
sa Culasse.



Patte direxit.

l'on faſſe, on ne peut, dans les régimens, ſans faire un déplaiſir extrême aux officiers, les empêcher de marcher aux grenadiers ſelon l'ancienneté; & cela vous conſomme toujours ce que vous avez de mieux. J'ai vu des ſiéges où l'on a été obligé de renouveller pluſieurs fois les compagnies de grenadiers. Cela eſt d'abord dit, on veut des grenadiers partout; & s'il y a quatre chats à feſſer, ce ſont les grenadiers que l'on demande, & la plupart du tems on les fait tuer mal-à-propos.

Je voudrois que les peſamment armés euſſent de bons fuſils* de cinq pieds de longueur avec de gros tonnerres : le calibre doit être de douze à la livre, avec un dez au fond de la culaſſe, ce qui fait que l'on n'eſt pas obligé de bourer: mais pour que l'on puiſſe les tenir, lorſqu'ils s'échauffent par la continuation du grand feu, il faut qu'ils aient un talon de bois à ſix pouces de la platine, qui ſoit du même bois que la monture. Ces fuſils tirent à plus de douze cent pas.

On ne doit pas craindre de trop charger l'infanterie par les armes, cela la rend plus ſolide : les armes des ſoldats Romains peſoient

* Planche XV.

au-delà de ſoixante livres; & l'on puniſſoit de mort ceux qui les avoient abandonnées dans le combat : cela ôtoit à cette infanterie toute envie de fuir, & c'étoit un principe de l'art militaire chez eux. A ces fuſils, je voudrois ajouter une baïonnette à manche, qui eût deux pieds & demi de long, & qui leur ſerviroit d'épée, le ceinturon paſſé par-deſſus l'épaule, parceque cela embarraſſe moins & a meilleure grace; des boucliers ou targes de forme ovale. Ces boucliers ont une infinité d'avantages : on s'en ſert pour couvrir les armes, quand elles ſont poſées à terre : on en fait un parapet dans un inſtant, quand il faut combattre de pied ferme, en les paſſant de mains en mains ſur le front. Il faut que ces boucliers ſoient de cuir préparé dans le vinaigre : alors les deux réſiſtent au coup de fuſil; mais c'eſt un ſecret. Monſieur de Montecuculli dit qu'il en faut dans l'infanterie, & je ſuis bien de ſon avis.

Les baïonnettes à manche valent mieux que les autres, parcequ'elles ſe fourent dans le canon, & que par-là on devient maître du feu, à quoi l'on ne ſçauroit faire trop d'attention: car il ne faut pas vouloir deux choſes à la fois;

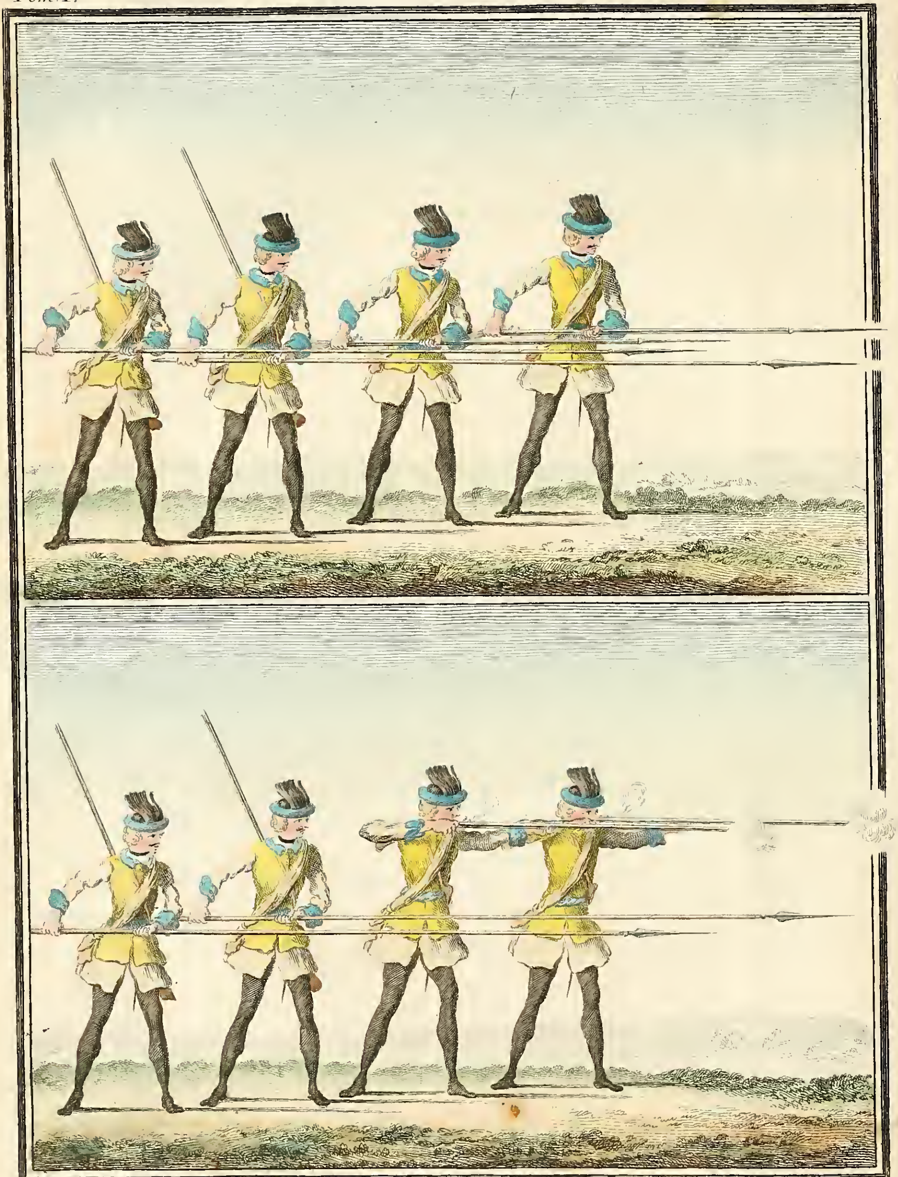
je veux dire, charger & combattre de pied ferme. Dans l'un de ces cas, il faut tirer; & dans l'autre, point du tout : & cela n'eſt pas ſi facile à empêcher. En voici un exemple.

Le roi de Suède, Charles XII, vouloit introduire dans ſon infanterie la méthode de charger à l'arme blanche. Il en avoit parlé pluſieurs fois : & l'on ſçavoit dans l'armée que c'étoit ſon ſyſtême. Enfin, dans une bataille contre les Moſcovites, au moment que l'affaire alloit commencer, il s'en fut à ſon régiment d'infanterie, lui fit une belle harangue, & mit pied à terre devant les drapeaux, & mena lui-même ſon régiment à la charge. Lorſqu'il vint à trente pas de l'ennemi, tout ſon régiment tira malgré ſes ordres & ſa préſence : d'ailleurs il fit parfaitement bien, & enfonça les Moſcovites. Le roi en fut ſi piqué, qu'il ne fit que paſſer au travers des rangs, monta ſur ſon cheval qui étoit derrière les drapeaux, & fut ailleurs ſans dire un ſeul mot.

Mais je reviens à la formation des bataillons. Je les mets à quatre de hauteur, les deux premiers rangs avec des fuſils, les deux autres avec des demi-piques ou pilons, & leurs fuſils paſſés

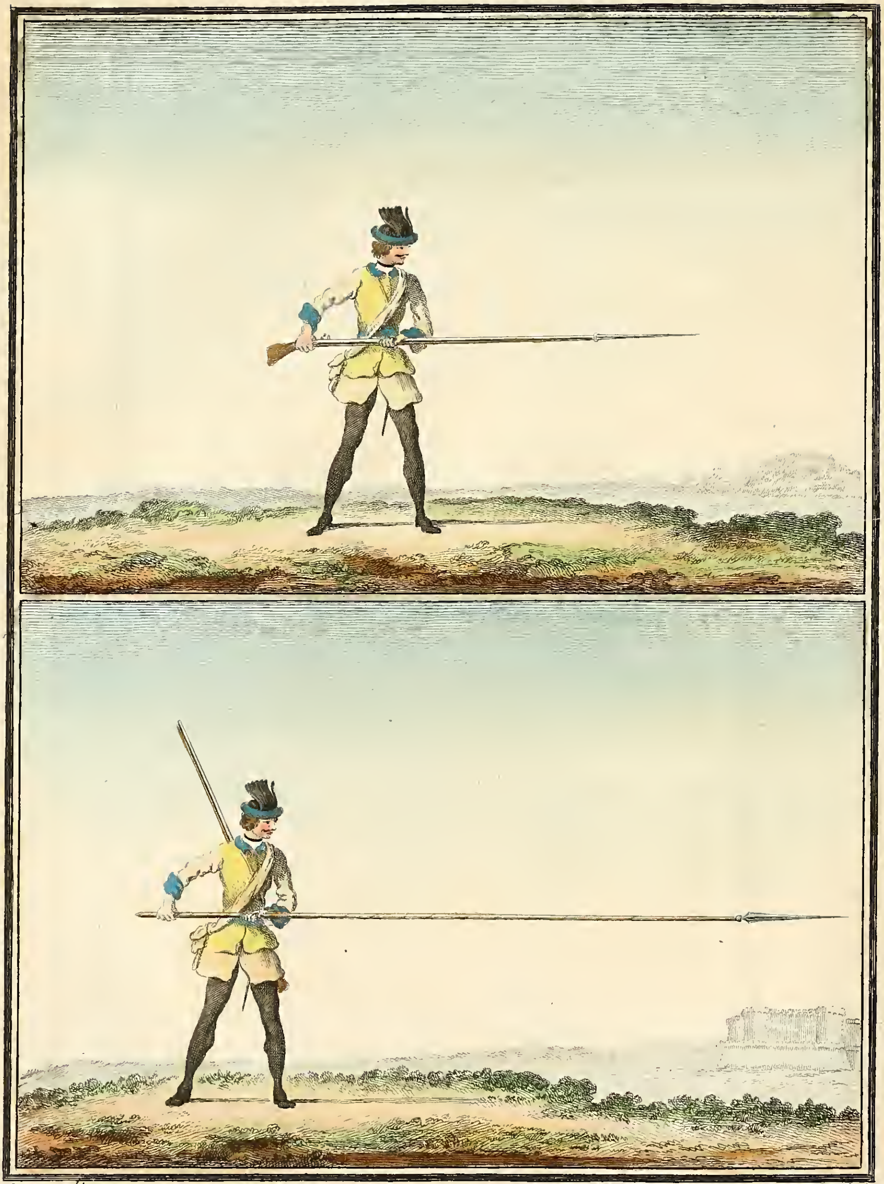
en écharpe. Ces pilons ſont une arme qui a treize pieds de long, ſans le fer qui doit être léger & mince, à trois quarts, & doit avoir dix-huit pouces de longueur, ſur deux de largeur; le manche doit être creux, de bois de ſapin, & enveloppé d'un parchemin avec un vernis par-deſſus : cela eſt très-fort & très-léger, & ne fouëtte pas commes les piques dont l'on ne ſçauroit ſe paſſer dans l'infanterie. J'en ai toujours oui parler ainſi à tous les gens habiles : & les mêmes raiſons, c'eſt-à-dire, la négligence & la commodité, qui ont fait quitter les bonnes choſes dans le métier de la guerre, ont auſſi fait abandonner celle-ci. On a trouvé qu'en Italie, dans quelques affaires, elles n'avoient pas ſervi, parceque le pays eſt fort coupé : dès-là on les a quittées par-tout, & l'on n'a ſongé qu'à augmenter la quantité des armes à feu, & à tirer.

Quoique je diſe qu'il ne faille point tirer, il y a cependant des cas où il le faut, & il eſt bon de le ſçavoir ; comme dans des haies, dans des pays coupés, & contre de la cavalerie : mais cette méthode doit être ſimple & naturelle. Celle que nous avons ne vaut rien, parcequ'il eſt impoſſible que le ſoldat ajuſte ſon coup, s'il



Patte direxit. Moitte Sculp.

Formation des Bataillons.



Patte direx. Moitte Sculp.

Soldats en Action.

eſt diſtrait par l'attention qu'il eſt obligé de faire au commandement. Comment veut-on que tous ces ſoldats, à qui l'on commande de coucher en joue, mirent leur coup juſqu'à ce qu'on leur diſe de faire feu? Un rien les dérange; & il ne vaut plus rien, dès qu'on a perdu l'inſtant. Que l'on ne croie pas que cela n'y faſſe une grande différence; elle ſera de pluſieurs toiſes, car rien n'eſt ſi fin ni ſi aiſé à déranger que l'effet de l'arme à feu : outre cela, les ſoldats ſe pouſſent; & ſelon notre méthode, on les fait tenir dans une attitude gênante.

Toutes ces choſes, & bien d'autres, ôtent entièrement au feu l'effet qu'il devroit produire: mais cette matière demande un article particulier. Je reviens à la formation de mes bataillons.

En attaquant de l'infanterie, les troiſième & quatrième rangs baiſſeront les piques *; & par ce moyen, ils déborderont encore de ſix à ſept pieds le rang de devant. Je ſoutiens qu'un homme, qui eſt débordé de ces deux rangs de pointes, applique ſon coup de fuſil avec bien plus de confiance que s'il n'avoit rien devant lui.

* Planche XVI & XVII.

Outre cela, le troisième rang peut allonger des coups, & défendre le premier rang : ce qu'il fera bien mieux, étant à couvert par les deux premiers rangs; au-lieu que, s'ils n'avoient que des fusils, ils ne feroient d'aucune utilité. Le second rang, qui est armé de fusils, peut tirer & défendre l'homme qui est devant lui dans le premier rang, sans que celui-ci soit obligé de se baisser; moyennant quoi on évite un grand inconvénient, qui est de mettre un genouil en terre; mouvement dangereux, parceque ceux qui ont peur se plaisent dans cette situation, & qu'on ne les fait pas relever comme on veut; & sur-tout parcequ'il faut toujours arrêter pour faire ce mouvement. De la manière dont je le propose, tous les hommes sont à couvert les uns par les autres avec une confiance réciproque : le front est hérissé de pointes qui en imposent à l'ennemi; l'aspect en est redoutable, & donne confiance à vos soldats, parcequ'ils en sentent la force.

Je ne suis point pour les chevaux de frise, l'on ne peut aller à l'ennemi; & cette certitude le rend audacieux : c'est aussi le grand défaut des retranchemens. Mais venons à la manière de se former.

MARQUES des differents Emplois,

Relatives aux Planches.

Général Légionnaire.

Colonel.

Lieutenant Colonel.

Major.

Aide-Major.

Centurion.

Lieutenant.

Enseigne.

Sergent.

Caporal.

Feltvebl ou Sergent d'Affaires.

Fourier.

Capitaine d'Armes.

Tambour.

Soldat.

Armé à la légere.

Cavalier.

Canonier.

Amusette.

Enseigne Général

Etendart de la Légion.

Timballes de la Légion.

La planche XVIII fera diſtinguer tous les différens emplois ; & les ſuivantes, la manière de former les centuries. Quant à celle de former les régimens, on y procédera de la ſorte. On laiſſera les enſeignes dans le centre des centuries, pour que chaque centurie ſuive ſon enſeigne ; toutes les enſeignes ſe règleront ſur l'étendard de la légion, ce qui fait une facilité très-grande pour ſe former.

Je ne ſçaurois aſſez m'étonner de voir comme les hommes dérogent aux inſtitutions & aux choſes les plus néceſſaires ; car les drapeaux n'ont été inſtitués qu'à cette fin, & pour le ralliment : je vois cependant tout le monde mettre les drapeaux au centre d'une bataillon, comme s'il en falloit pluſieurs pour être vus. Il ſe pourroit fort bien que cette méthode d'entaſſer tous les drapeaux dans le centre des bataillons fût encore une preuve de notre ignorance : car vraiſemblablement les drapeaux étoient jadis deſtinés à conduire chacun une troupe. Ces troupes, par les événemens de la guerre, s'étant trouvées réduites à un petit nombre de ſoldats, l'on en a fait une ſeule d'un régiment, & l'on a mis tous les drapeaux au centre de cette

troupe. Avec le tems, l'on a recompletté les compagnies, & l'on s'eſt trouvé enfin complet; mais l'on eſt reſté formé de la même manière que dans le tems où l'on ne l'étoit pas, c'eſt-à-dire, avec tous les drapeaux au centre : perſonne n'y a fait d'attention. Delà, on a adopté cet uſage de mettre tous les drapeaux au centre, ſans ſçavoir pourquoi. Ce pourroit bien être auſſi cette raiſon qui a été cauſe de nos grands & longs bataillons. Si cela étoit, meſſieurs les ſçavans dans l'art de former des bataillons, auroient philoſophé ſur un principe bien erroné, puiſqu'il doit ſa naiſſance à un abus établi ſur la plus parfaite ignorance que la ſtupidité militaire ait jamais pu produire.

Comme il ſe trouve plus de cent officiers, ſergens ou caporaux par régiment, il y aura toujours une file compoſée d'officiers, ſergens ou caporaux à chaque ſection, & deux files à chaque centurie. Ces files empêcheront que le régiment ne ſe brouille, & que ces ſections ne ſe mêlent, ce qui n'eſt pas d'une petite conſéquence. Cette diſpoſition fait auſſi que l'on eſt maître du ſoldat, & que l'on peut l'empêcher de tirer, parceque les officiers & ſergens voient

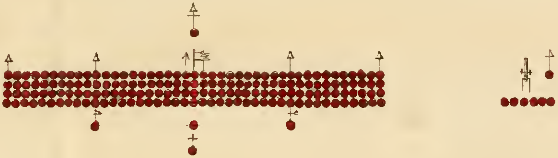
quand

CENTURIES

En differens mouvemens.

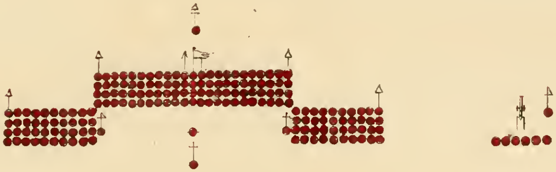
A

Centurie pour charger contre de la Cavalerie.



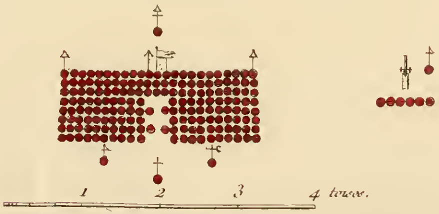
B

Centurie laquelle va se former en Bataillon pour charger contre de l'Infanterie.



C

Centurie formée en Bataillon.



Patte Sc.

quand ils portent la main au fusil pour l'ôter de l'épaule ; ce qu'ils ne peuvent pas, quand ils sont placés sur le front & derrière le bataillon , comme c'est l'usage en France. Comme je fais trois pieds de troupes différens, sçavoir, le pied de paix, le complet, & le grand pied de guerre, il ne faut regarder ce qui suit que selon le grand pied de guerre; c'est-à-dire, quand les compagnies sont à dix-sept, & les centuries à cent quatre-vingt-quatre hommes, y compris la prime plane; parceque, quand elles fondroient d'un tiers & plus, cela fait toujours une troupe ou bataillon où toutes les divisions se trouvent. Ceci ne regarde que les centuries.

Pour les armés à la légère & la cavalerie, il ne faut jamais mettre ces deux demi-centuries que sur le pied du complet; parcequ'elles se complettent toujours dans le régiment, & ne sçauroient par conséquent être au-dessous de leur nombre : d'autant plus que je ne prétens point faire de détachemens de ces deux sortes de troupes, & qu'elles marcheront toujours ensemble.

La planche XIX représente une centurie en différens mouvemens.

A, fait voir une centurie diſpoſée pour charger contre de la cavalerie.

B, une centurie qui va ſe former en bataillon, pour charger contre de l'infanterie.

C, une centurie qui va ſe former en bataillon.

La planche XX, repréſente un régiment compoſé de quatre centuries, & des armés à la légère, marqués A.

La planche XXI, régimens en différens mouvemens.

A, exprime un régiment formé pour charger contre de la cavalerie.

B, un régiment qui ſe forme en bataillon, pour charger contre de l'infanterie.

C, régiment formé en bataillon avec les armés à la légère à la tête.

La planche XXII, exprime une légion en parade, compoſée de quatre régimens.

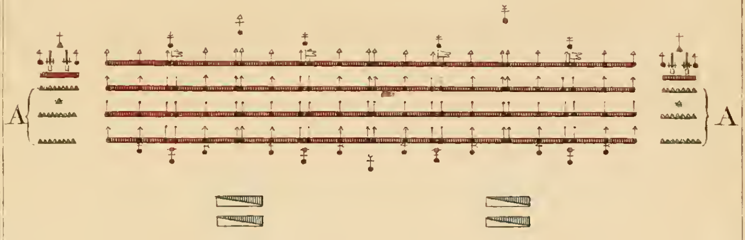
La planche XXIII. Légion formée pour tirer.

La planche XXIV. Légion avec les armés à la légère ſur le front, pour charger contre l'infanterie.

La planche XXV. Légion qui a recueilli ſes armés à la légère, & qui veut charger en bataillon contre l'infanterie.

RÉGIMENT

Composé de quatre Centuries, et des Armés à la légere marqué A.



Echelle de

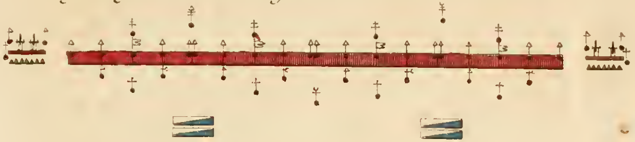
Patte Sc

RÉGIMENS

En différens mouvemens.

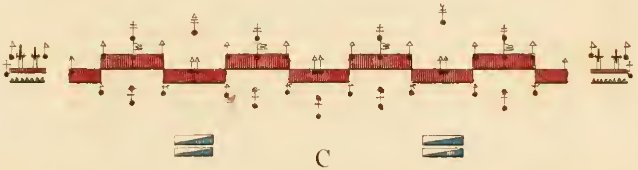
A

Régiment formé pour charger contre de la Cavalerie.



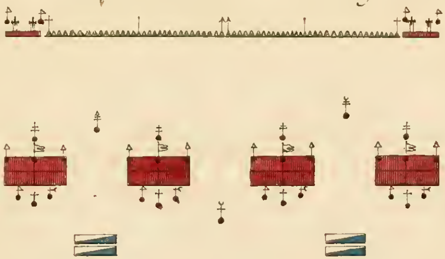
B

Régiment qui se forme en Bataillons, pour charger contre de l'Infanterie.



C

Régiment formé en Bataillons, avec les Armés à la légere à la tête.

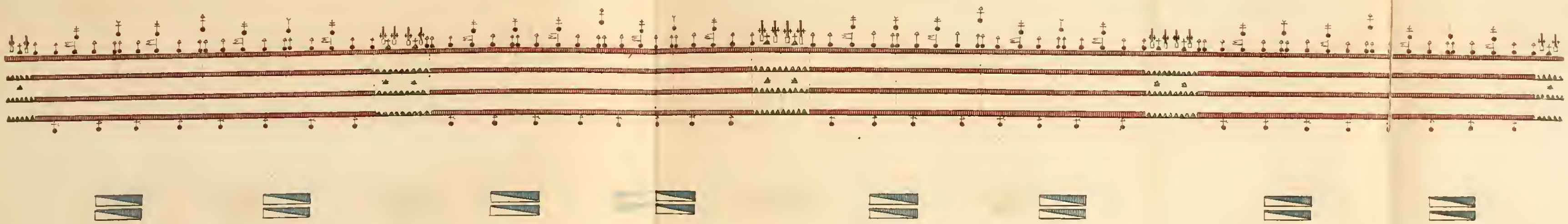


Echelle de 10 20 30 40 50 60 toises

Patte Sc.

LÉGION

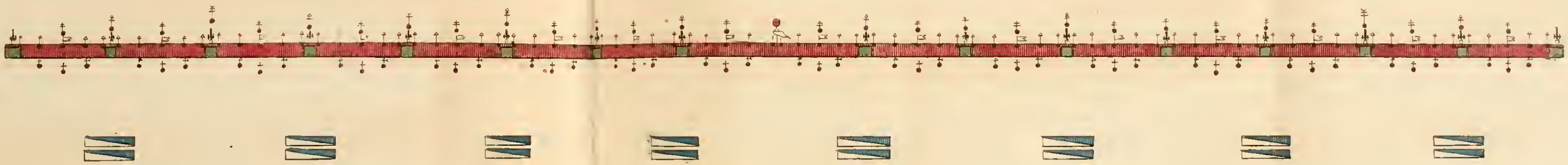
en Parade, Composée de quatre Régiments.



Echelle de

Patte Sc.

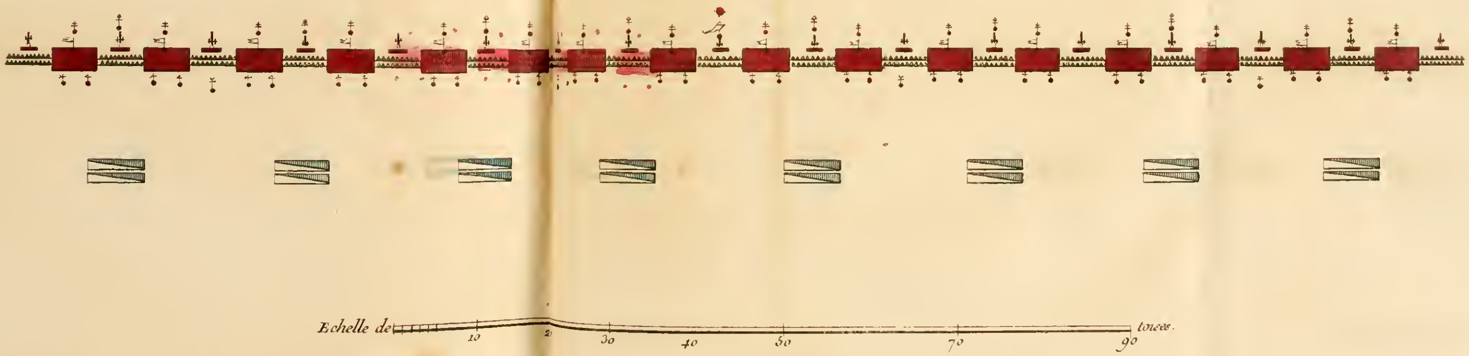
LÉGION formée pour tirer.



Echelle de 100 Toises.

LÉGION

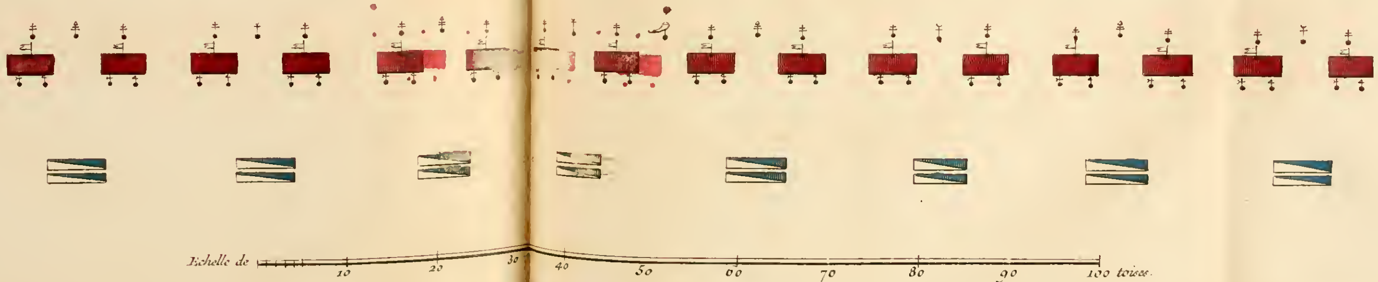
qui a recueilli ses Armées à la légère, et qui veut charger en Bataillon contre l'Infanterie.



Tom.

LEGION

avec ses Armés à la légere sur le front, pour charger contre l'Infanterie.



Patte Sc.

Quand il eſt queſtion d'attaquer de l'infanterie, les armés à la légère doivent être diſperſés ſur le front, à cent, cent cinquante ou deux cent pas, ſi l'on veut, en avant. Ils doivent commencer à tirer ſur l'ennemi de trois cent pas de diſtance, ſans ordre ni commandement, & à leur volonté. Chaque capitaine des armés à la légère ne doit faire battre la retraite, & ne s'ébranlera avec ſon enſeigne pour ſe retirer, que lorſque l'ennemi eſt à cinquante pas; & doit revenir tout doucement ſur ſon régiment, en faiſant feu de tems en tems, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé ſur les bataillons qui doivent être en mouvement dans ce tems-là. Selon cette diſpoſition, le capitaine des armés à la légère doit avoir diſpoſé ſes gens de manière qu'ils ſe placeront par dix dans les intervalles des bataillons. Les régimens, pendant ce tems-là, doivent avoir doublé les rangs, en faiſant un mouvement en avant, & ſe trouver dans ce moment dans la poſition de la planche XXV. Il doit y avoir, à trente pas derrière chaque régiment, deux troupes de cavalerie de trente maîtres chacune. Voyez les planches XXII, XXIII, XXIV & XXV.

Le tout marchant en avant d'un pas léger,

comme on le ſuppoſe, l'ennemi doit en être décontenancé. Que fera-t-il ? Rompra-t-il ſon bataillon pour prendre ces centuries dans les flancs? il ne le peut, ni ne l'oſe; parce que les intervalles ne ſont que de dix pas, & qu'ils ſont occupés par les armés à la légère : outre cela, les armes de longueur ſe croiſent dans ces intervalles. Comment réſiſtera-t-il donc à quatre de hauteur, après avoir été harcelé par les armés à la légère, s'il rencontre des gens tout frais qui, ſur le même front, ſe trouvent à huit de profondeur, & qui viennent rapidement ſur lui, lui qui doit être embarraſſé par un grand flottement, & qui a peine à ſe mouvoir? Il y a apparence qu'il ſera battu, & dans le moment qu'il lâche pied, il eſt perdu ſans reſſource; car les armés à la légère ſe mettant à ſes trouſſes, & les deux troupes de cavalerie baiſſant la main ſur lui, en doivent faire une furieuſe deſtruction. Ces ſoixante-dix cavaliers, & ces ſoixante-dix armés à la légere doivent détruire un bataillon en un moment, & avant qu'il ait eu le tems de fuir cent pas. Les centuries doivent demeurer en ordre, pour recueillir leur cavalerie & leurs armés à la légère, &

être prêtes à recommencer une nouvelle charge.

Je ne puis m'empêcher de me flatter & de croire que, de toutes les diſpoſitions, c'eſt la meilleure & la plus belle pour un jour de combat.

On me dira qu'on lâchera de la cavalerie ſur mes armés à la légère. On ne l'oſeroit; mais tant mieux ſi cela arrive. Ne ſont-ils pas à même de ſe retirer? & cette cavalerie peut-elle ſubſiſter entre moi & l'ennemi? Tirera-t-il ſur ces ſoixante-dix hommes éparpillés tout le long du front de mon régiment? ce ſeroit tirer ſur une poignée de puces. Ah! ils feront la même choſe, & auront auſſi des armés à la légère. Voilà donc qui prouveroit la bonté de mon ſyſtème, ſi cela les incommode au point qu'ils ſoient obligés de m'imiter.

Mais, où feront-ils retirer leurs armés à la légère ou leurs grenadiers? ſera-ce ſur les aîles, en faiſant un mouvement tout du long de leur front, où ils n'ont point d'intervalles? Tiendront-ils enſuite contre moi à quatre de hauteur, avec leur flottement, & tous les autres inconvéniens qui en réſultent, & armé comme je

ſuis, ſoutenu de ma cavalerie ? Je penſe que non. Mais je dois, avant de finir cet article, faire un petit calcul ſur le feu de mes armés à la légère.

Suppoſez qu'ils commencent à tirer de trois cent pas de diſtance, qui eſt celle à laquelle ils ſont exercés, & qu'ils ſoient à cent cinquante de moi; ils pourront donc tirer l'eſpace de tems qu'il faut à l'ennemi pour faire ces trois cent pas, parceque je ſuppoſe m'ébranler auſſi-tôt que mes armés à la légère commencent à ſe retirer. Je veux ſuppoſer que l'ennemi ne marche point en ligne avec d'autres bataillons, ce qui n'eſt point; & un ou deux bataillons n'iront pas ſe détacher ainſi du reſte de la ligne de leur infanterie : mais ſuppoſons que cela puiſſe être, il leur faudra toujours ſept à huit minutes pour faire les trois cent pas. Or un armé à la légère peut tirer ſix coups par minute. Mais mettons qu'il n'en tire que quatre : cet armé à la légère aura tiré cinquante coups avant que les bataillons ennemis aient fait les trois cent pas. Dès-là il eſt clair que les bataillons ennemis auront eſſuyé chacun pour le moins quatre à cinq cent coups avant qu'ils ſoient à même de

m'attaquer : & par qui ? par des gens qui paſſent leur vie à tirer d'une plus grande diſtance au but, qui ne ſont point ſerrés, tirent à l'aiſe, ſont adroits & ingambes, & qui ne ſont point contraints, ſoit par le commandement, ou par l'attitude gênante où on les fait tenir quand ils ſont dans les rangs, où ils ſe pouſſent, & s'empêchent de voir & d'ajuſter leur coup : Et je tiens qu'un coup tiré par ces armés à la légère en vaut bien dix tirés par d'autres. Si l'ennemi marche en ligne, il eſſuiera plus de dix mille coups de fuſils par bataillon, avant que mes bataillons les abordent.

Que l'on ne croie pas que trois cent pas ſoient une trop grande diſtance : un fuſil à ſecret porte quatre cent pas de but en blanc; & ſi vous l'élevez à vingt ou vingt-cinq degrés, il tirera au-delà de mille pas.

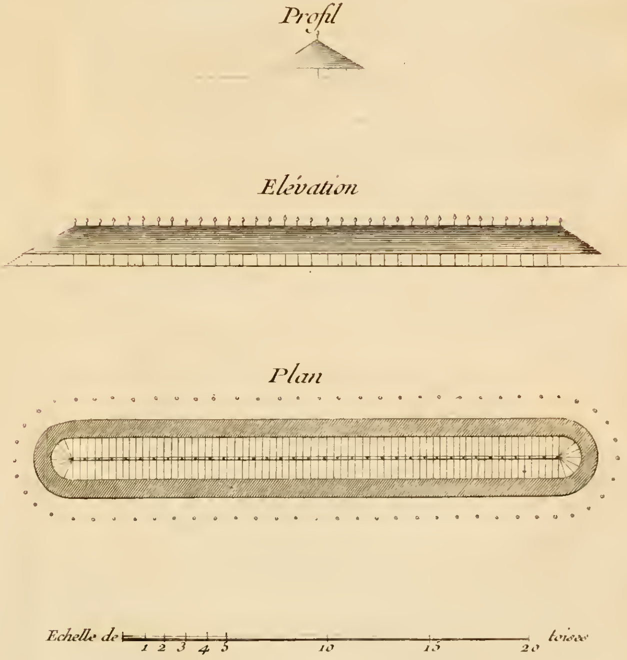
A cela ſe joint le feu des armes que j'ai nommées *amuſettes*. J'ai déjà dit qu'il ne falloit que deux ſoldats pour en mener une & la ſervir, à quoi je deſtine les capitaines d'armes & un ſoldat que l'on prendra de chaque centurie.

Ces amuſettes doivent ſe porter en avant avec les armés à la légère un jour de combat. Comme

elles tirent au-delà de trois mille pas, elles doivent causer un furieux dommage à l'ennemi, lorsqu'il se forme, soit au sortir d'un bois, d'un défilé ou d'un village. Quand même il n'y auroit pas de ces obstacles, il faut qu'il marche en colonne, & qu'il se mette ensuite en bataille, ce qui prend quelquefois plusieurs heures. Or ces amusettes peuvent tirer au delà de deux cent coups par heure. J'en compte une par centurie : on peut y joindre celles de la seconde ligne; on peut les rassembler toutes sur une hauteur : l'effet, qu'elles produisent, doit être considérable, parceque les capitaines d'armes doivent être exercés à tirer avec, & cela est infiniment plus juste que le canon & tire plus loin. Comme il y en a quatre par régiment, il y en auroit seize par légion. Ces seize machines, rassemblées un jour de combat, vont faire taire dans un moment une batterie des ennemis qui incommoderoit la cavalerie voisine ou l'infanterie elle-même. Quand au fonds de l'infanterie, il faut regarder les nombres pairs & la racine quarrée comme un principe sur lequel tout doit rouler, & dont il ne faut jamais s'écarter : c'est pourquoi je mets quatre centuries par régiment,

qui

Plan, Elévation, et Profil d'une Tente de Centurie d'Infanterie.



qui ont chacune quatre manipules, que les Hollandois & les Allemands appellent pelotons.

A l'égard de mes piques, ſi quelqu'un trouve que, dans les pays de chicane ou de montagnes, elles ſoient inutiles, je lui dirai qu'en ce cas-là on en eſt quitte pour les poſer à terre pendant une heure ou deux : mes ſoldats ayant des fuſils en écharpe, pourront alors s'en ſervir. On me dira encore que cela eſt incommode à porter; mais je ne ferai aucun cas de cette objection. Le ſoldat n'eſt-il pas obligé de porter des bâtons de tentes? Il n'y a qu'à faire faire des tentes en la forme * deſſinée dans la planche ci-jointe; auſſi-bien ſont-ce les meilleures: les pilons ſerviront de bâtons, en y attachant un cordon dans le milieu. Qu'importe que le bout paſſe la tente? cela fera un très-bel effet, & même un ornement dans un camp. Ces piques armées de leur fer ne pèſent pas quatre livres, & ne fouettent pas comme les autres, parce-qu'elles ſont creuſes en dedans : les piques ordinaires pèſent environ dix-ſept livres, & ſont très-incommodes à manier.

Je ſoutiens qu'on peut tirer de grands ſer-

* Planche XXVI. Voyez auſſi les planches XLV & XLVI.

vices d'un tel corps, ſuppoſé que le général légionaire ſoit entendu & ſçache ce qu'il doit ſçavoir. Si le géneral de l'armée a beſoin d'occuper un poſte, de barrer l'ennemi dans un de ſes projets, & dans cent cas différens qui ſe trouvent à la güerre, il n'a qu'à ordonner à une telle légion de marcher : comme elle a tout ce qu'il lui faut pour ſe fortifier, elle peut en douze heures de tems ſe mettre hors d'inſulte ; & ſi on lui donne quatre jours, elle doit être en état de ſoutenir un ſiége, & d'arrêter une armée ennemie.

Le projet de fortification que l'on voit, planche III du ſecond volume de cet ouvrage, en montrera la poſſibilité.

Cette diſpoſition de l'infanterie me paroît d'autant plus convenable, qu'elle eſt juſte dans toutes ſes parties; & la réputation de la premiére, ſeconde, ou troiſième légion fait impreſſion ſur les autres, & même chez l'ennemi. Un corps pareil fait cauſe commune de ſa réputation, & ſera toujours ému du deſir d'égaler ou de ſurpaſſer celle d'un autre qui aura bonne réputation. Les actions des corps qui ſe diſtinguent par nombre, s'oublient bien moins que celles des corps qui

portent le nom de leurs officiers, parceque ceux-ci changent, & que leurs actions s'oublient avec eux. Outre cela, il eſt dans le cœur de l'homme de ſe moins intéreſſer aux choſes qui regardent ſon ſemblable, qu'à celles qui lui ſont perſonnelles. La réputation d'un corps devient perſonnelle, dès que l'on ſe fait un honneur d'y être. Or cet honneur eſt bien plus aiſé à faire naître dans un corps qui porte ſon nom avec lui, que dans un qui porte celui de ſon ſemblable, je veux dire de ſon colonel, qu'en général on n'aime pas.

Bien des gens ne ſçavent pas pourquoi tous les régimens qui portent les noms des provinces en France ont toujours ſi bien fait; ils diſent pour toute raiſon, C'eſt l'eſprit du corps. Ce n'en eſt pas une : je viens de la dire. Voilà comme les choſes qui ſont le plus de conſéquence roulent ſur un point imperceptible. D'ailleurs ces légions ſont une eſpèce de patrie militaire, où les préjugés des différentes nations ſe trouvent confondus : ce qui eſt un grand point pour un monarque, pour un conquérant; car par-tout où il trouve des hommes, il trouve des ſoldats.

Ceux qui croient que les légions romaines étoient compoſées de Romains de Rome, ſe trompent fort; elles l'étoient de toutes les nations du monde : mais leur pied, leur diſcipline, & leur méthode de combattre, étoient meilleures que celles de toutes les autres nations; & c'eſt pourquoi ils les ont toutes vaincues; & ce n'eſt que lorſque cette diſcipline a dégénéré chez les Romains, qu'ils ont été vaincus à leur tour.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA CAVALERIE; DE SES ARMURES ET DE SES ARMES. DU PIED DE LA CAVALERIE. COMME ELLE DOIT SE FORMER, COMBATTRE ET MARCHER. DES MOUVEMENS. DES FOURAGES AU VERD ET AU SEC, DES PASTURES. DES TENTES, ET DE LA MANIÈRE DE CAMPER. DES PARTIS OU DÉTACHEMENS.

ARTICLE PREMIER.

De la cavalerie en général.

IL faut que la cavalerie ſoit leſte; qu'elle ſoit montée ſur des chevaux que l'on ait rendus propres à endurer la fatigue ; qu'elle ait peu d'équipages; & ſur-tout qu'elle ne faſſe pas ſon point capital d'avoir des chevaux gras. S'il ſe pouvoit qu'elle vît tous les jours l'ennemi, cela n'en ſeroit que mieux; car cela la mettroit bien-

tôt en état d'entreprendre les plus grandes choſes. Il eſt certain que l'on ne connoît pas la force de la cavalerie, ni les avantages que l'on en peut retirer. D'où vient cela? de l'amour que l'on a pour les chevaux gras.

J'ai eu un régiment de cavalerie Allemande en Pologne, avec lequel j'ai fait en dix-huit mois plus de quinze cent lieues, ſoit en marches ou en courſes : & je proteſte que ce régiment étoit mieux en état de ſervir au bout de ce tems-là, qu'un autre qui auroit eu des chevaux gras. Mais, pour cela, il faut les faire peu à peu au mal, & les endurcir à la fatigue, par des courſes & des exercices violens ; ce qui les conſerve plus ſains & les fait durer bien davantage : & quand ils y ſont faits, vous pouvez compter avoir de la cavalerie, & vous n'en aviez point auparavant. De plus, cela rompt & ſtile vos cavaliers, leur donne un air de guerre qui ſied ſi bien. Mais il faut les faire galopper, courir à toutes jambes en eſcadrons, & les mettre peu à peu en haleine ; & non pas manœuvrer tous les trois ans une fois avec une lenteur extrême, de peur que ces pauvres bêtes ne ſuent. Je ſoutiens que, lorſqu'un cheval n'a pas été

tourmenté & endurci au mal, il eſt ſujet à beaucoup plus d'accidens, & ne ſçauroit jamais être de ſervice.

La cavalerie doit être diſtinguée en deux eſpèces, ſçavoir, la cavalerie & les dragons. Je ne fais aucun cas des autres. La cavalerie légère & les dragons bien ſtilés valent toujours mieux que les huſſards. De la première, qui eſt la véritable cavalerie, il en faut peu, parcequ'elle eſt coûteuſe; & il y faut faire une attention particulière. Quarante eſcadrons ſuffiſent dans une armée de trente, quarante & cinquante mille hommes. Ses mouvemens doivent être ſimples & ſolides; l'on ne doit jamais lui rien apprendre qui viſe à la légèreté : le principal point eſt de lui apprendre à combattre enſemble, & à ne jamais ſe débander. Elle ne doit faire autre ſervice dans une armée que celui des grandes gardes; jamais d'eſcortes, jamais de détachemens éloignés, ni de courſes : & l'on doit la regarder comme la groſſe artillerie qui ne marche qu'avec l'armée : auſſi ne doit-elle ſervir que dans les combats & dans les batailles.

Elle doit être montée ſur des chevaux forts & épais : les chevaux Allemands ſont les meil-

leurs; ils ne doivent jamais être au-dessous de cinq pieds deux pouces.

Ces cavaliers doivent être armés de toutes pièces; & le premier rang doit avoir des lances à la Polonoise pendues par une courroie mince au pommeau de la selle.

Ils doivent avoir une bonne épée roide, à trois quarts, longue de quatre pieds; une carabine ; point de pistolets, parcequ'ils ne servent qu'à faire du poids ; des étriers en chapelets; point de selle; un arçon avec deux battines rembourées de paille, & une peau de mouton noire par-dessus, qui sert de housse & de couverture, & qui croise sur le poitrail.

Pour cette cavalerie, il faut des hommes choisis, de cinq pieds six à sept pouces, minces, élancés, & point ventrus.

Quant aux dragons, dont il faut au moins le double, les régimens doivent être composés de même pour le nombre & la formation ; mais ils doivent avoir des chevaux qui ne soient pas au-dessus de quatre pieds huit pouces, ni au-dessous de quatre pieds six.

L'exercice de ces dragons doit être rempli de célérité.

Ils

Ils doivent ſçavoir celui de l'infanterie dans la perfection. Leurs armes doivent être le fuſil, & l'épée. Leurs lances doivent leur ſervir de piques, quand ils ſont pied à terre. Leurs ſelles & harnois doivent être comme ceux de la cavalerie. Les hommes doivent être petits, de la taille de cinq pieds à cinq pieds un pouce, pas au-deſſus de deux. Ils doivent avoir une clef à l'arçon de la battine, avec un trou dans la croſſe du fuſil pour l'y paſſer. Ils doivent ſe former par eſcadron à trois de hauteur, de même que la cavalerie, & doivent toujours marcher de même.

Pour mettre pied à terre, il faut qu'ils ſoient à rangs ouverts, qu'ils faſſent tout à droite par demi-quart de rang, ainſi que la figure le marque *, ce qui forme d'un eſcadron huit files. Ils ſortent après avoir accouplé leurs chevaux par ces files, & ſe forment où les eſcadrons faiſoient front; les hommes de la droite de ces files reſtent à cheval, ainſi que ceux de la gauche. Voilà, à peu près, les manœuvres qu'il faut leur apprendre.

Quand le cas le requiert, le troiſième rang doit

* Voyez ci-après la planche XLII.

ſçavoir voltiger, eſcarmoucher, & toujours ſe rallier à l'eſcadron par les intervalles : mais les deux autres doivent être inébranlables, & auſſi ſolides que la cavalerie. Ces deux rangs doivent avoir leurs fuſils paſſés en écharpe. Ce ſont ces dragons qui doivent faire tout le ſervice de l'armée, couvrir les quartiers, faire les eſcortes, aller à la guerre & voir tous les jours l'ennemi, s'il ſe peut.

Voila en général ce qui concerne la cavalerie. Il eſt maintenant à propos d'entrer dans un plus grand détail. Nous commencerons par l'armement.

Patte dir.

La même Armure, vûë de l'autre côté.

Patte direxit.

Armure du Cavalier.

Patte dir. A. Radigues sculp.

Habillement du Cavalier.

ARTICLE DEUXIEME.

Des armures de la cavalerie.

JE ne ſçais pourquoi l'on a quitté les armures, car rien n'eſt ſi beau ni ſi avantageux. On dira que c'eſt l'uſage de la poudre qui les a abolies: ce n'eſt point cela; car, du tems de Henri IV, & depuis juſqu'en l'année 1667, on en a porté; & la poudre étoit déjà en uſage longtems auparavant. Mais vous verrez que c'eſt la chère commodité qui les a fait quitter.

Il eſt certain qu'un eſcadron tout nud, comme nous ſommes, n'auroit pas beau jeu contre des gens armés de toutes pièces; je ſuppoſe que le nombre ſoit égal. Car où prendre ces hommes pour les percer? Il n'y a donc point d'autre reſſource que de tirer. C'eſt un avantage très-grand de mettre la cavalerie ennemie dans la néceſſité de tirer : cette idée mérite d'être examinée.

J'ai fait faire une armure* entière de tôle mince: toute cette armure n'étoit pas chère, & ne pe-

* Planches XXVII, XXVIII, XXIX.

ſoit pas plus de trente à trente-cinq livres : les bottines en étoient, & elles avoient très-bonne grace. Je les eſſayai, elles étoient à l'épreuve de l'épée. Je ne puis avancer qu'elles fuſſent à l'épreuve du coup de feu, ſur-tout de celui que l'on nomme *le coup de la baraque* ; mais je puis aſſurer que tous les coups mal chargés, tous ceux qui ſont éventés ou ébranlés par le mouvement du cheval ne percent point, non plus que tous ceux qui viennent de biais.

Mais laiſſons là le feu : celui de la cavalerie n'eſt pas fort redoutable ; & j'ai toujours oui dire que tous ceux qui s'aviſoient de tirer étoient battus. Si cela eſt vrai, il faut donc tâcher de les obliger à tirer. On ne le peut plus aiſément qu'en donnant des armures légères, comme celles que je propoſe, parceque ces hommes ſe trouvant invulnérables à l'épée, il faudra que l'ennemi prenne le parti de tirer. Qu'arrivera-t-il, s'il tire ? Dès que la cavalerie ainſi armée aura eſſuyé ce feu, elle ſe jettera à corps perdu deſſus l'ennemi, parcequ'elle n'a plus rien à craindre, & qu'elle deſirera ſe venger du péril qu'elle a couru. Que feront ces hommes pour ainſi dire tous nuds, contre d'autres qui feront

invulnérables? Car, pourvu qu'un homme ſe remue, je défie qu'on le tue. S'il y avoit ſeulement deux régimens comme cela dans une armée, & qu'ils euſſent ſecoué quelques eſcadrons ennemis, la frayeur & la terreur s'y mettroient bientôt, parceque tout leur paroîtroit cuiraſſe.

J'ai dit que cette armure faiſoit un bel effet; je dirai plus : elle eſt d'une grande épargne; l'on y gagne l'habit & les bottes; & il ne faut qu'un petit bufle au cavalier, des culottes & un manteau; point de chapeau. Les caſques ſont un ſi bel ornement, qu'il n'y en a point qui lui ſoit comparable. Ce caſque, cette armure durent autant que la vie d'un homme; ainſi il ne faut à ce cavalier qu'un manteau tous les quatre ans, un bufle de médiocre grandeur tous les ſix ans, & des culottes : voilà tout. Cet habillement eſt donc beaucoup moins coûteux, beaucoup plus parant, & met votre cavalerie en état de ne pas craindre celle de l'ennemi : au contraire, elle lui fait naître le deſir de la joindre au plus vîte, & de ſe mêler avec elle, parcequ'elle ſentira que c'eſt ſon avantage. C'en ſeroit auſſi un pour le prince qui introduiroit

cette méthode : & je ne ſerois point du tout étonné de voir à la ſuite du tems dix à douze cavaliers attaquer un eſcadron entier & le défaire, parceque l'audace augmenteroit d'un côté, & la terreur auroit gagné de l'autre.

A cela, l'on me dira, Mais l'ennemi fera la même choſe. C'eſt encore une preuve que ce que je propoſe eſt bon, puiſque l'ennemi n'y trouve point d'autre remède que de faire de même. Mais ce ne ſera pas la campagne d'après : ils ſe laiſſeront étriller pendant dix ans, & peut-être pendant cent, avant que de s'en aviſer ; tant l'on revient difficilement des uſages chez toutes les nations, ſoit amour-propre, ſoit pareſſe, ſoit ſtupidité. Les bonnes choſes ne percent qu'après des tems infinis ; & quoique quelquefois tout le monde ſoit convaincu de leur utilité, malgré tout cela, on les abandonne bien ſouvent pour ſuivre l'uſage & la routine ; & l'on vous dit froidement, pour toute raiſon, Ceci n'eſt plus d'uſage.

Pour être convaincu de ce que je dis là, il n'y a qu'à voir le nombre d'années que les Gaulois ont été battus par les Romains, ſans que jamais ils ſe ſoient aviſés de changer leur diſci-

pline ni leur façon de combattre. Les Turcs ſont aujourd'hui dans le même cas : ce n'eſt ni la valeur, ni le nombre, ni les richeſſes qui leur manquent ; c'eſt l'ordre, & la diſcipline, & la manière de combattre.

A la bataille de Péterwaradin *, ils étoient au-delà de cent mille hommes ; nous n'étions que quarante mille, & ils furent battus. A Belgrade †, ils étoient au-delà de deux cent mille hommes ; nous n'étions pas trente mille combattans, & ils furent défaits : & ils le feront toujours, tant qu'on s'y prendra tant ſoit peu bien. Cela devroit bien perſuader qu'il ne faut jamais ſe prévenir ſur rien.

On me dira encore que les bleſſures des coups de feu qui perceront ces armures feront plus dangereuſes. Cela eſt faux ; la bale perce cette tôle ; mais elle n'emporte point la pièce, elle ne fait que la déchirer. Mais quand cela feroit,

* Le prince Eugène, général de l'armée Impériale, donna le 5 août 1716, dans les plaines de Péterwaradin, une bataille dans laquelle les Turcs perdirent plus de 30000 hommes, avec leur viſir. On leur prit 172 tant drapeaux qu'étendards, & 150 pièces de canon.

† Les Turcs furent battus près de Belgrade le 16 août 1717. Ils firent une perte auſſi conſidérable qu'à Péterwaradin : toute leur artillerie demeura aux Impériaux, qui s'emparèrent enſuite de Belgrade. Cette ville retourna aux Turcs par le traité de Paſſarowits, en 1739.

que l'on mette dans une juste balance les avantages qui résultent de ces armures avec les inconvéniens, & l'on trouvera que ces premiers sont infiniment au-dessus : car, de quelle conséquence est-il qu'un petit nombre d'hommes meurent de leurs blessures, à cause de ces armures, pourvu que l'on gagne des batailles, & qu'on devienne infiniment supérieur à l'ennêmi? Encore cela n'est-il pas : car, si l'on veut considérer combien de cavaliers périssent par l'épée, & combien sont dangereusement blessés par des coups perdus & mal chargés, accidens desquels ces armures garantissent; je dis que, si l'on veut mettre toutes ces choses en considération, l'on trouvera que les armures, telles que je les propose, conservent beaucoup plus d'hommes qu'elles n'en détruisent.

C'est la mollesse & le relâchement sur la discipline qui les ont fait quitter : il est ennuyeux de porter une cuirasse ou de traîner une pique pendant un demi-siècle, pour s'en servir un seul jour. Mais, dès qu'on se relâche sur la discipline, dès que dans un état la commodité devient un objet, l'on peut prédire, sans être inspiré, qu'il est proche de sa ruine.

Les

Les Romains avoient vaincu tous les peuples par leur discipline; à mesure qu'elle se corrompit, leurs succès devinrent moindres : & lorsque l'empereur Gracien permit aux légions de quitter leurs casques & leurs cuirasses, parceque les soldats se plaignoient qu'elles étoient trop pesantes, tout fut perdu : les barbares, qu'ils avoient vaincus pendant tant de siècles, les vainquirent à leur tour.

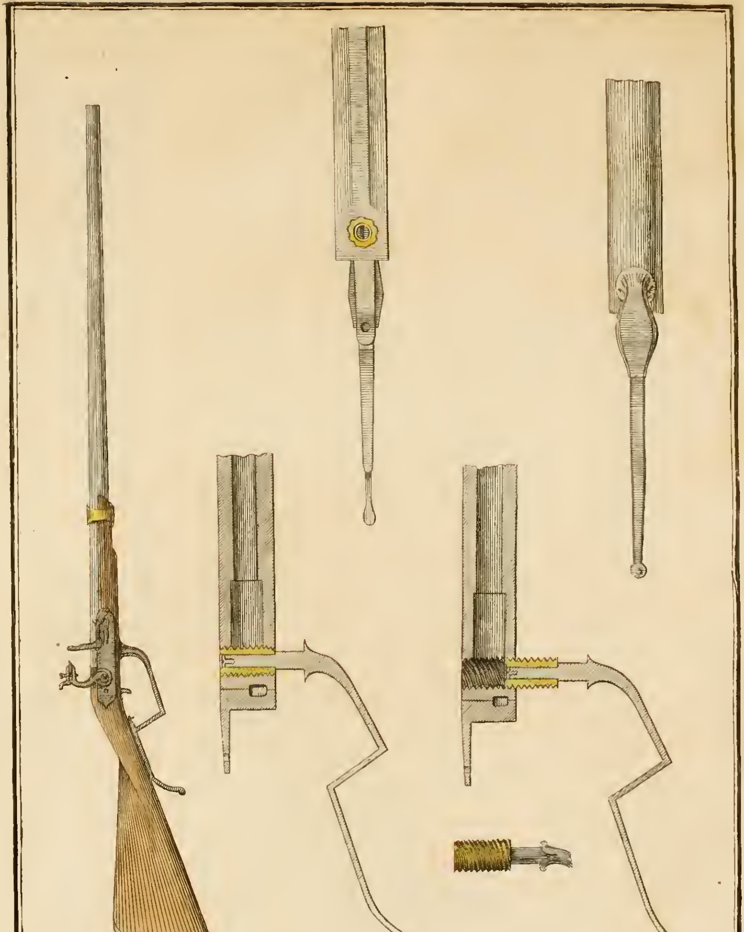
ARTICLE TROISIEME.

*Des armes de la cavalerie, & du harnachement du cheval. Dessein des carabines *.*

Ces carabines tirent infiniment plus loin que toutes les autres, & se chargent aisément, sans que l'on soit obligé de bourrer, ce qui devient d'une difficulté extrême dans la cavalerie. La charge ne s'ébranle ni ne s'évente jamais, & le coup en est violent & net. Outre cela, comme sont faites nos carabines, la baguette se perd; & la monture se casse & se brise, quand elle pend à la bandoulière, qui est cependant la façon dont il faut toujours les faire porter à la cavalerie, soit pour la marche, soit pour le combat. Sans cela, les cavaliers ne sont jamais prêts, & serrent mal leurs rangs. De la manière dont celles-ci sont faites, la crotte & la boue n'y font rien, parceque le canon pend à côté du cheval.

L'épée doit aussi se porter en écharpe †, par-

* Planche XXX.
† Planches XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV.



Patte Sc.

Carabine avec les differens developemens de sa Culasse.

Patte direxit.

Cavalier.

Patte direxit. Moitte Sculp.

Même Cavalier.

Cavalier avec sa Lance.

Patte direx.

Patte direxit.   Motte Sculp.

Lance avec une Flamme de Taffetas.

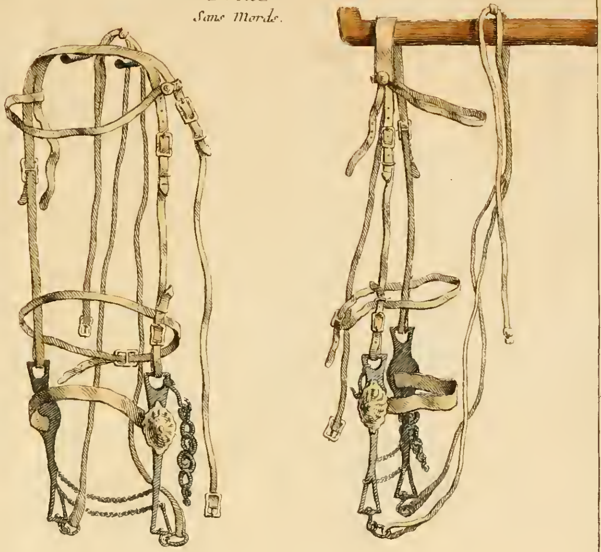
ce qu'elle incommode infiniment moins, & que cela a meilleure grace. Il doit y avoir au ceinturon une poche, comme les cavaliers de l'empereur en portent, pour qu'ils puiſſent y mettre quelque choſe, n'ayant d'ailleurs point de poches. Ces épées doivent être à trois quarts, pour les empêcher de ſabrer, ce qui ne fait jamais un grand effet. Outre cela, ſi elles ſont longues, elles n'y ſçauroient être propres; & ſi elles ſont courtes, elles ne valent rien à cheval: elles ſont infiniment plus roides, quand elles ſont à trois quarts, & très-légères. Elles doivent avoir quatre pieds de longueur; car il faut toujours avoir à cheval une épée longue, comme il en faut avoir une courte à pied. Je ne veux point de piſtolets, parcequ'ils ne ſervent jamais, qu'ils coûtent beaucoup, & qu'ils ſont incommodes & ne font qu'un poids inutile. Je veux un nombre de lances à la Polonoiſe, dont le premier rang doit être pourvu. Ces lances débordent le premier rang de dix pieds: & les chevaux des eſcadrons ennemis ne tiennent pas à l'effroi que leur cauſe la flamme de taffetas qui eſt au bout, quand on baiſſe ces lances: outre cela, l'on ne pare point l'effet de leurs pointes. M. de Montecuculli

dit, dans ses mémoires, que la lance est la meilleure de toutes les armes dont on se sert dans la cavalerie, & que l'on ne résiste point à son choc ; mais qu'il faut que les lanciers soient armés de toutes pièces.

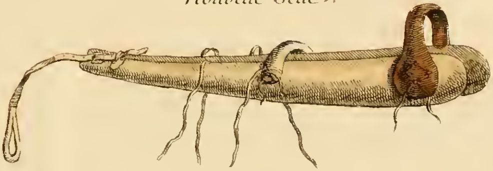
Ces lances ont quinze pieds de longueur & sont creuses. Elles pèsent environ six livres, & servent de bâtons de tentes & de piquets pour les chevaux, comme il sera dit ci-après. Ainsi on évite un grand embarras, qui sont ces piquets & ces bâtons de tentes : ce qui fait toujours un vilain effet, embarrasse fort, & charge beaucoup les chevaux. L'on attache au bout inférieur de ces lances un cuir de la largeur du doigt, pour les supporter : il est attaché au pommeau de la battine, de manière que, lorsque l'on rencontre avec la pointe un homme ou un cheval, ce cuir rompt après que la lance a percé l'objet, & fait que le cavalier conduit surement son coup. Et lorsqu'il la porte la pointe haute, elle ne lui pèse point à la main ; au contraire, il s'appuie dessus.

Voilà ce qui est quant à l'habillement & à l'armure du cavalier. L'équipage du cheval doit être composé de cette manière : Je ne veux point

Bride,
Sans Mords.



Nouvelle selle.



Patte Sc.

de bride avec un mors. Il faut qu'il ait une têtière * avec deux branches droites, comme il y en a à nos brides, avec des boſſettes. De la place où eſt le mors ordinairement, il paſſe un cuir ſur le nez du cheval; la gourmette venant à ſerrer, lorſque l'on tire les rênes, ramène parfaitement bien le cheval, & mieux qu'aucune bride : il n'y a point de cheval que l'on n'arrête avec cela, & que l'on ne manie bien; l'on ne ſçauroit leur gâter la bouche, ni leur échauffer les barres.

Il en réſulte un autre avantage qui eſt très-grand; c'eſt que les chevaux peuvent repaître ſans que l'on ſoit obligé de débrider : dès que l'on lâche les rênes, ils peuvent ouvrir la bouche toute grande; & lorſqu'on les tient dans la main, ils ne ſçauroient l'ouvrir, tirer la langue, & s'accoutumer à quantité de mauvaiſes habitudes qu'ils prennent avec la bride. D'ailleurs cela les relève plus, & fait fort bien. Cette invention eſt de Charles XII roi de Suède.

Quant aux ſelles, je leur trouve de grands défauts. Si un cheval ſe vautre, il caſſe l'arçon, & voilà le cavalier à pied; s'il monte deſſus,

* Planche XXXV.

il l'eſtropie ; ſi le cheval maîgrit, l'arçon porte, le voilà encore eſtropié. La quantité de boucles, d'étrivières & de brinborions le bleſſe, coûte beaucoup ; & tout cela fait du poids : d'ailleurs il faut toujours rembourrer ces ſelles & recourir aux ſelliers des villes, ce qui cauſe des embarras infinis.

J'ai inventé une façon de ſelle *. J'établis un arçon fort & bien conditionné ſur deux battines de toile, rembourrées de paille, au bout deſquelles il y a une croupière. Je mets par deſſus une peau de mouton noire, qui ſert de houſſe & de couverture ; elle croiſe ſur le poitrail du cheval, & cela a fort bonne grace. Je paſſe un ſimple ſurfaix ſur les battines, ſous cette couverture : cela ne bleſſe jamais, & l'on eſt fort bien aſſis deſſus & fort près du cheval. J'ai des étriers en chapelets, comme au manège, que je paſſe ſur le pommeau de l'arçon, & que les cavaliers ôtent dès qu'ils ſont deſcendus. Ces battines avec les couvertures doivent toujours reſter ſur les chevaux auſſi-bien la nuit que le jour ; on ne les ôte que pour panſer les chevaux, enſuite on les remet. Ils peuvent fort

* Planche XXXV, XXXVI, XXXVII.

Patte direxit. Moitte Sculp.

Cheval avec sa Selle.

Patte direxit.

Cheval avec sa Housse.

Moitte Sculp.

Patte dir. *Fourageur.* Moitte Sculp.

bien ſe coucher avec : & dès qu'il y a un alerte, on n'a qu'à brider & à monter à cheval. Aux pâtures, aux fourages, les chevaux doivent toujours les garder, cela ne les incommode point: les cavaliers, au beſoin, les font eux-mêmes. Quand ils ſont de grande garde, & qu'il pleut, ils n'ont qu'à doubler la houſſe ſur l'arçon, & toute la couverture ou houſſe ſe conſerve à ſec.

Un pareil équipage ne coûte pas le tiers de ce que coûtent les nôtres. Il eſt infiniment plus commode, ne pèſe rien & n'eſtropie pas les chevaux. Voilà ce qui concerne l'équipage du cheval pour la cavalerie en général, tant les dragons que les cavaliers. Quant aux uſtenciles, chaque cavalier doit être pourvu d'un grand ſac * qui doit avoir ſix pieds de tour ſur ſix de hauteur. Ces ſacs doivent avoir deux bretelles à deux pieds & demi du bout inférieur, pour y paſſer les bras. Les cavaliers les rempliſſent de fourage, montent à cheval, & ſe font donner par leurs camarades le ſac ſur la croupe du cheval; & ils le placent ſur les deux battines, le plus près du dos qu'ils peuvent. Enſuite ils paſſent

* Planche XXXVIII.

les bras dans les bretelles, & cela eſt ferme & ſolide; ainſi il ne ſçauroit tomber. S'il y a un alerte, ils jettent leurs ſacs, ſe forment en eſcadron : & ce ne ſont plus des fourageurs ni des pâtureurs, mais des troupes qui combattent; car ils doivent toujours avoir la carabine & l'épée avec eux, & l'on n'attaque point cela ſans s'engager dans un grand combat. Mais nous en parlerons ailleurs.

Pendant que les chevaux pâturent, les cavaliers avec une faucille ramaſſent, par ci, par là, des poignées de fourages qu'ils mettent dans le ſac. Il faut que le pays ſoit bien ſec, s'ils ne trouvent de quoi le remplir dans la matinée : les chevaux ſe rempliſſent le ventre pendant ce tems-là; & ce qu'ils rapportent, ſans les fatiguer ni les eſtropier, leur ſert pendant trois jours. L'on choiſit enſuite une autre pâture; pendant ce tems-là, la premiere repouſſe : & pour peu que l'on en ait quatre ou cinq à l'entour du camp, on ſubſiſte longtems, ſans ruiner la cavalerie à la faire aller au fourage, ce qui arrive toujours. Mais j'en parlerai ailleurs. J'en ſuis à préſent à l'article des uſtenciles de la cavalerie, & j'y reviens. Ces ſacs ont encore une grande utilité :

c'eſt

c'eſt qu'ils ſervent de paillaſſes aux cavaliers. Chaque cavalier doit avoir une faucille, les faulx ſont trop embarraſſantes; il faut plus de hars & de bouts de corde pour les tenir, & cela fait un très-vilain effet.

Les cavaliers doivent avoir des outres de peau de bouc, comme il y en a dans tous les pays chauds, pour mettre leur boiſſon : point de pots ni de barils. Cet outre, leurs chemiſes, leurs bas, leurs bonnets, le licol, une corde, & ce qu'ils peuvent avoir de petite néceſſité de cette eſpèce, tout cela ſe met dans le fond de ces ſacs; enſuite le ſac ſe roule, & ſe met avec le manteau, derrière le cavalier, ſur les deux battines, & s'attache avec deux courroies qui paſſent au travers de ces battines. Cela ne bleſſe jamais, & ne fait pas des paquets ni un étalage monſtrueux, comme notre cavalerie en porte.

Il faut avoir attention de faire de tems en tems la revue de leurs nipes, & faire jetter les choſes ſuperflues. Je l'ai fait ſouvent : on ne ſçauroit croire toutes les vilainies qu'ils emportent avec eux pendant des années entières; il faut que le pauvre cheval porte tout. Je ne

crois pas exagérer, en disant que j'aurois rempli vingt chariots des mauvaises drogues absolument inutiles, que j'ai quelquefois fait jetter à un seul régiment : cela abîme la cavalerie en partie. Voilà ce qui regarde les hommes & les chevaux.

ARTICLE QUATRIEME.

Du pied de la cavalerie. De la manière de se former, de combattre & de marcher.

Les régimens de cavalerie doivent être ainsi que tous les autres régimens. Je voudrois donc que les régimens de cavalerie, comme ceux de dragons, fussent composés de quatre centuries, chacune de cent trente hommes, ce qui formeroit quatre escadrons, & l'état major, comme dans l'infanterie : cela est expliqué dans les desseins ci-joints.

Dans la planche XXXIX : A, fait voir le nombre d'officiers & de cavaliers dont chaque centurie est composée, avec leurs expressions caractéristiques.

B, représente la formation des escadrons, tant de dragons que de cavalerie : il ne faut jamais diminuer ce pied de cavalerie, ni l'augmenter, parcequ'il faut dix ans pour former un cavalier, qu'il n'y a que les vieux chevaux de bons à la guerre, & que ce doit être un corps solide.

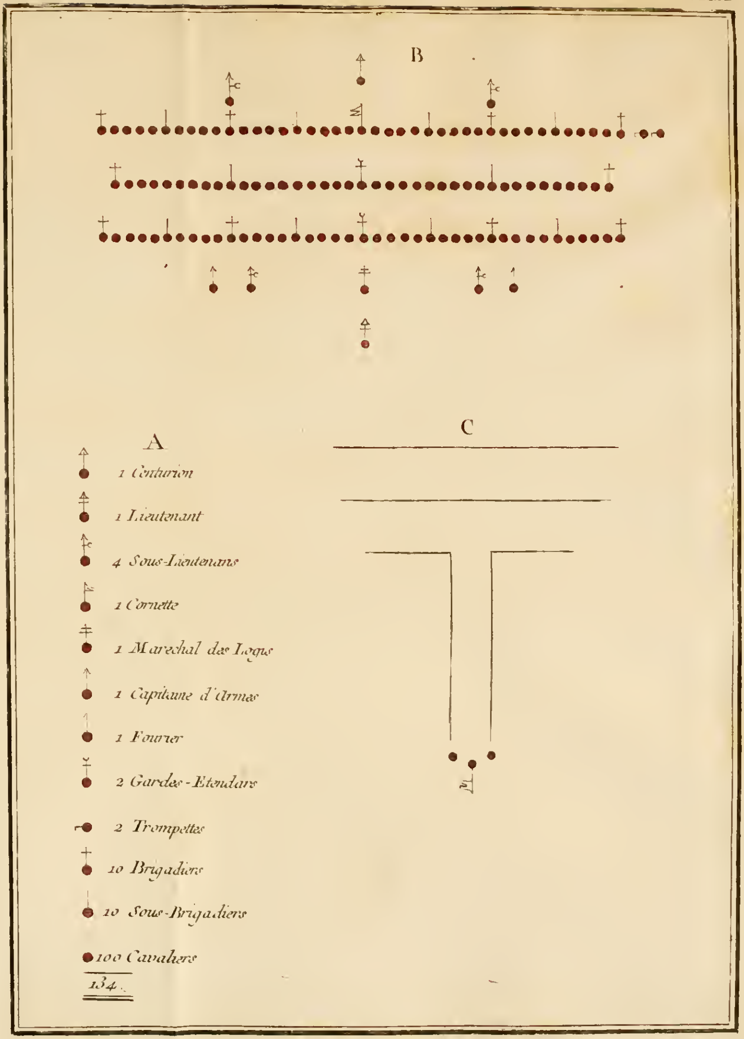
Pour les dragons, on peut les diminuer, les démonter à la paix, comme l'on veut. Pourvu qu'ils restent sur le pied de l'infanterie, ils seront toujours bons.

Quant à la manière de marcher, il faut toujours que ce soit par deux dans les pays où l'on ne sçauroit marcher par escadron : mais il vaut infiniment mieux marcher par escadron, quand le terrein, dans toute la marche, le permet. Sans cela, il faut toujours marcher en cette manière, (C*), par le centre, avec l'étendard & les deux gardes étendards; ensuite le premier rang par le centre; le second suit par le centre, ainsi du troisième; l'on se réforme de même : c'est la meilleure méthode, quand on marche en guerre.

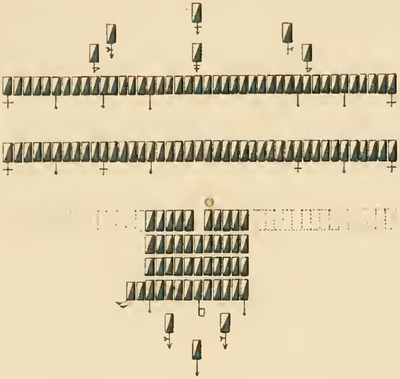
Il faut toujours marcher par escadron, & se former au sortir de tous les défilés : mais cela est fatiguant. On ne doit le faire, que lorsque l'on a quelque chose à craindre. Je ne dis pas qu'on ne puisse aussi marcher par demi escadron & quart d'escadron ; mais ce mouvement doit toujours se faire par le centre †. Il faut avoir une attention extrême, lorsque l'on marche par

* Planche XXXIX.

† Planches XL, XLI.


B
A
1 Centurion
1 Lieutenant
4 Sous-Lieutenans
1 Cornette
1 Marechal des Logis
1 Capitaine d'Armes
1 Fourier
2 Gardes-Etendars
2 Trompettes
10 Brigadiers
10 Sous-Brigadiers
100 Cavaliers
134.
C

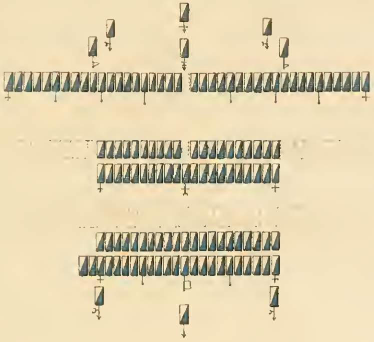
Marche



par Dix.

Patte Sc.

Marche

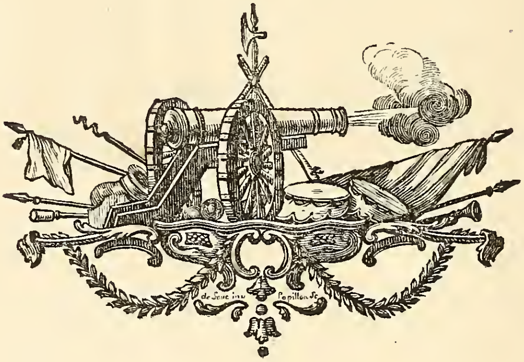


par Vingt.

deux, que les cavaliers & dragons ne doublent pas la file pour quelque mauvais pas qu'ils trouvent en chemin : car, s'il y en a un qui le faſſe, ils le font tous ; & cela fait que votre cavalerie, au lieu d'arriver dans ſix heures au camp, n'y arrive que dans douze. Un ſeul mauvais pas qui ſe trouvera dans toute une marche vous fera ce retard, ſi les officiers n'y font une attention particulière : s'il s'en trouve pluſieurs, toute votre colonne de cavalerie ſe mettra en déſordre ; dans des endroits vous les trouverez arrêtés, & d'autres qui galopperont pour regagner ce qui eſt devant eux. Rien n'abîme tant la cavalerie que ce manque d'attention : il faut y être extrêmement ſévère. Il vaut mieux, s'il ſe fait quelque trou dans la marche, arrêter tout net, & le raccommoder, que de paſſer outre, ou faire un chemin ailleurs. Quand on paſſe dans l'eau, il faut avoir attention de ne point laiſſer boire les chevaux : un homme qui fait boire ſon cheval arrête toute l'armée. Dans cette occaſion, il faut que tous les officiers y concourent ; les réprimandes, ni les exhortations ne ſont pas là de ſaiſon ; il faut que les châtimens marchent, & dans l'inſtant. Rien n'eſt de ſi grande conſéquence pour la conſervation de la cava-

lerie : car la complaiſance que l'homme a pour ſon cheval, fait que chacun s'arrête ſoit peu ou beaucoup ; & quand ils ne ſe mettroient pas dans le chemin, il faut toujours qu'ils regagnent leur rang, & cela revient au même.

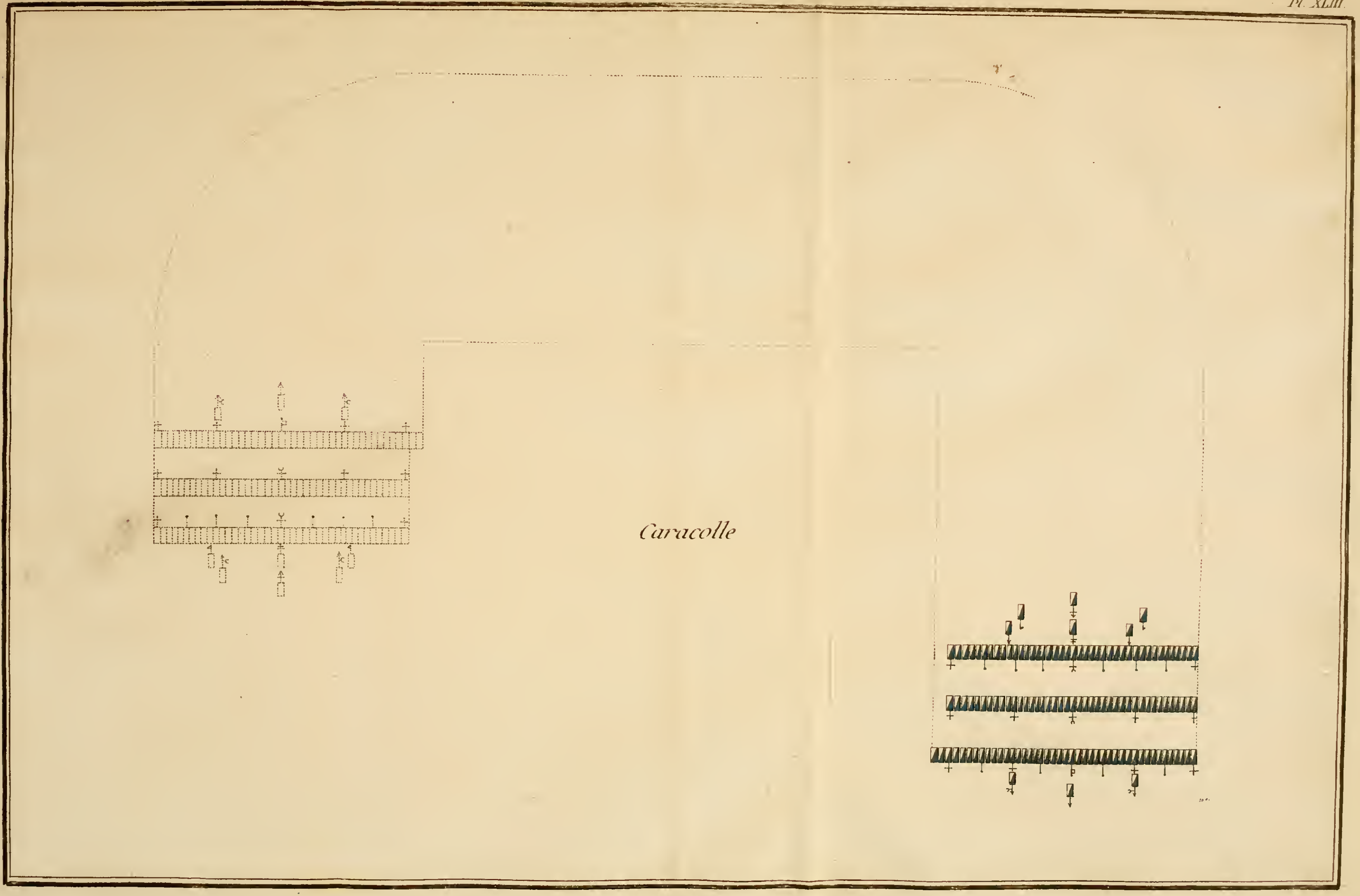
Que l'on ne croie pas que cela n'y faſſe pas de différence. Vous arriverez à nuit cloſe dans un camp où vous auriez pu arriver à midi. Si vous n'y faites attention & que cela ſe répète ſouvent, vous abîmez toute votre cavalerie dans peu de jours.



Par demi quart de rang à droite,

pour mettre pied à terre.

Patte dir.


Caracolle

ARTICLE CINQUIEME.

Des mouvemens de la cavalerie.

IL n'y a d'autres mouvemens à apprendre à la cavalerie *, que le caracol & les à droites & à gauche, par demi-quarts de rangs, à rangs ouverts; voilà tout. De cette manière, vous marchez ſur votre gauche ou ſur votre droite pour gagner un terrein, lorſque vous ne le pouvez par eſcadron; & vous vous mettez de la tête à la queue, &c.

Le caracol vaut pourtant toujours mieux, parcequ'il eſt plus ſimple †. Les dragons doivent être bien rompus à cette manœuvre; je veux dire à faire à droite & à gauche, par demi-quart de rang, parcequ'elle ſert toujours quand ils mettent pied à terre. Si la troupe eſt de cinquante, on ne fait ce mouvement que par quart de rang; ſi elle eſt de cent ou cent trente, on le fait par demi-quart de rang.

Il faut ſuppoſer que les dragons ſoient arri-

* Planche XLII.

† Planche XLIII.

vés à toutes jambes à un paſſage qu'ils veulent défendre : ils ſe forment tout de ſuite en eſcadron, puis font ces mouvemens & mettent pied à terre.

Les chevaux reſtent en place, ou on les fait retirer à couvert du feu, derrière quelques endroits où l'on veut ſe retirer, en cas que l'on ſoit forcé. Les huit hommes par eſcadron, qui ſe trouvent à la queue des files, emmènent ces chevaux très-facilement où ils veulent ; & les huit qui ſont à la tête, les redreſſent & les pouſſent en avant. On laiſſe, avec ces ſeize hommes par eſcadron, un brigadier & un ſous-brigadier ; mais tout cela veut être exercé.

Quant au caracol par eſcadron, l'on doit obſerver, comme un principe fondamental, de ne jamais arrêter ſur le mouvement pour ſe dreſſer ; cela eſt d'une conſéquence infinie dans les affaires : c'eſt-à-dire, qu'il ne faut jamais arrêter pour ſe redreſſer, mais ſe redreſſer en marchant.

Voilà tout ce qui regarde les mouvemens de cavalerie. Quant à la manière de charger, l'on ne ſçauroit aſſez imprimer à la cavalerie de reſter enſemble & de ne jamais pourſuivre à la

débandade.

débandade. Leur étendard doit leur être ſacré : quelqu'événement que le combat produiſe, ils doivent toujours ſe rallier à lui, & jamais ne ſe mêler avec l'ennemi ; & lorſque cela arrive, rejoindre cet étendard dans la mêlée ; & toujours n'être occupé que de cela. Avec ces principes, ſi vous pouvez parvenir à les bien perſuader, vous ferez de la cavalerie invincible.

Quant à la charge en elle-même, l'on doit obſerver de partir au petit trot, de la diſtance de cent pas, & d'augmenter ce mouvement à meſure que l'on approche. L'on ne doit ſerrer la botte que de vingt pas ; & cela doit ſe faire par un cri que l'officier qui commande jette en criant *à moi*. Il faut y ſtiler la cavalerie, & ce mouvement doit être comme un éclair : mais il faut bien les y exercer, pour leur rendre cette manœuvre familière. Il faut leur apprendre, pendant que l'on eſt dans les quartiers d'hyver, à galoper un train bien allongé, l'eſcadron tout formé, ſans qu'il ſe rompe. On peut dire que tout eſcadron qui ne peut aller deux mille pas à toutes jambes, ſans ſe rompre, n'eſt jamais propre à la guerre. C'eſt le point fondamental : quand ils ſçauront cela, ils feront bons, & le reſte

leur paroîtra facile. Voilà tout ce qu'ils doivent ſçavoir faire.

Les dragons doivent ſçavoir la même choſe, & en outre eſcarmoucher. Leur troiſième rang doit ſortir en débandade, & rentrer & ſe former avec célérité*; ils doivent être exercés à tirer de cheval; ils doivent tous avoir des fuſils à ſecret, comme les armés à la légère de l'infanterie, & ſçavoir tout l'exercice de l'infanterie.

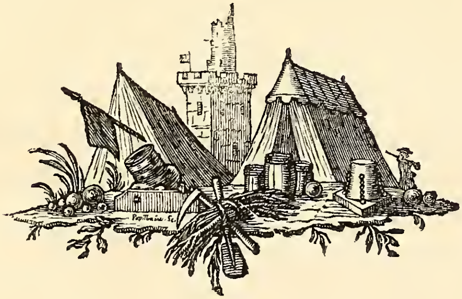
Leurs chevaux doivent être tenus en haleine dans les quartiers d'hyver, ou en tems de paix, par des exercices violens ou des courſes; & cela trois fois la ſemaine pour le moins.

La cavalerie doit auſſi galoper & courir, pour rompre les chevaux, de même que les hommes: & ce n'eſt que lorſqu'ils ſont en campagne qu'il faut les ménager extrêmement, pour tenir les chevaux en chair, & les eſcadrons complets & forts. Il y a une manière d'accoutumer les chevaux de la cavalerie au feu. Dans les garniſons, lorſque l'infanterie prend les armes pour faire l'exercice, il faut toujours avancer deſſus le feu au pas, & traiter fort froidement les chevaux, les accoutumer de proche en proche, & ne les

* Planche XLIV.

ESCARMOUCHE

point châtier, mais lès carresser : ils s'y accoutumeront si bien au bout d'un mois, qu'ils iroient mettre le nez sur le bout des fusils, sans s'étonner ; alors ils sont bien. Mais il faut prendre garde de ne pas approcher de trop près; car si une fois ils sont brûlés, vous ne les remettrez point; & cette épreuve doit se réserver pour un jour de combat. Lorsque l'on fait cela, il ne faut point faire de conversion ni de mouvement de côté ; car, sans cela, vos chevaux s'accoutumeroient à ces mouvemens.



ARTICLE SIXIEME.

Des fourages au verd, & des pâtures.

Les fourages font une grande partie dans l'art de la guerre. Il faut les reconnoître avant de les faire, & faire sa disposition en faisant l'inspection des lieux. L'on prend plus ou moins de cavalerie & d'infanterie pour faire la chaîne, selon qu'il est dangereux & que le terrein l'exige. Il faut toujours tâcher de se couvrir au moins d'un côté, par la situation. On ne peut donner aucune règle là-dessus.

La façon dont j'ai proposé de faire fourager la cavalerie, remédie à bien des choses fâcheuses qui arrivent ; mais il faut toujours mener avec le régiment un étendard, deux trompettes, un officier major, & un officier par escadron.

Les cavaliers & dragons ne doivent pas se débander : chaque régiment prend le poste qui lui est assigné, & ensuite les fourageurs & les pâtureurs se répandent à l'entour, sans courir.

Une petite eſcorte de dix hommes reſte auprès de l'étendard avec les deux trompettes, s'il vient un alerte, les trompettes appellent; & tous les cavaliers du régiment s'aſſemblent auprès de leur étendard. Les régimens s'en retournent au camp à leur volonté, mais après avoir raſſemblé tous leurs cavaliers. La chaîne reſte juſqu'à ce qu'il plaiſe à celui qui commande le fourage ou la pâture, de la replier.

Il eſt incroyable ce que l'on eſtropie de chevaux avec les trouſſes. Elles reſtent ſur le dos des chevaux quelquefois huit ou dix heures, & pèſent cinq à ſix cent livres : quelquefois l'on reſte la nuit dehors, & il eſt preſque impoſſible que la cavalerie ne s'abîme à faire ce métier-là. Si vous marchez dans des chemins creux ou des défilés, qu'une trouſſe ſe rompe, qu'elle tombe, qu'un cheval s'abatte, voilà toute la cavalerie arrêtée. Cela arrive cependant à tout moment. Les autres chevaux, qui ne peuvent ſupporter leurs charges, s'inquiettent, ils toupillent, ils ſe heurtent : voilà tout auſſi-tôt vingt trouſſes à bas. Outre cela, quand il fait mou, les chevaux s'enfoncent, gliſſent & s'abbattent; les trouſſes

traînent dans la boue, le deſſus n'eſt bon qu'à jetter, & il y a toujours un grand tiers de perte. C'eſt une miſere ; & en vérité, il vaudroit mieux ne rien donner aux chevaux que de le leur faire payer ſi cher. De la manière que je l'ai propoſé, il n'y a point de perte ni d'embarras ; l'on n'eſtropie pas les chevaux, & l'on rapporte preſque autant au camp, & cela en badinant : ſans parler du déſordre qui arrive lorſqu'un fourage eſt attaqué. 1°. Toutes les trouſſes ſont perdues; mais le plus grand mal arrive dans la déroute, car toujours les fourageurs s'enfuient ; & alors dieu ſçait quelle confuſion il y a. S'il y a un pont, un gué, un défilé, vous les verrez ſe précipiter par milliers comme des bêtes effarouchées, ſans qu'ils conſidèrent rien. La peur leur trouble tellement le ſang, qu'ils ſe noient & s'écraſent les uns les autres. Et cela fait honte à la nature humaine.

Comme je l'ai propoſé, cela ne doit pas arriver : & certainement l'ennemi, averti de votre diſpoſition, ne vous attaquera pas, parcequ'il ſeroit certain de livrer un grand combat de cavalerie, où il ne trouveroit pas ſon

avantage, à moins qu'il ne vînt avec toute ſon armée : or cela ſe ſçait, & ne ſe fait pas comme un parti de cavalerie qui s'embuſque pour donner dans vos fourageurs.

ARTICLE SEPTIEME.

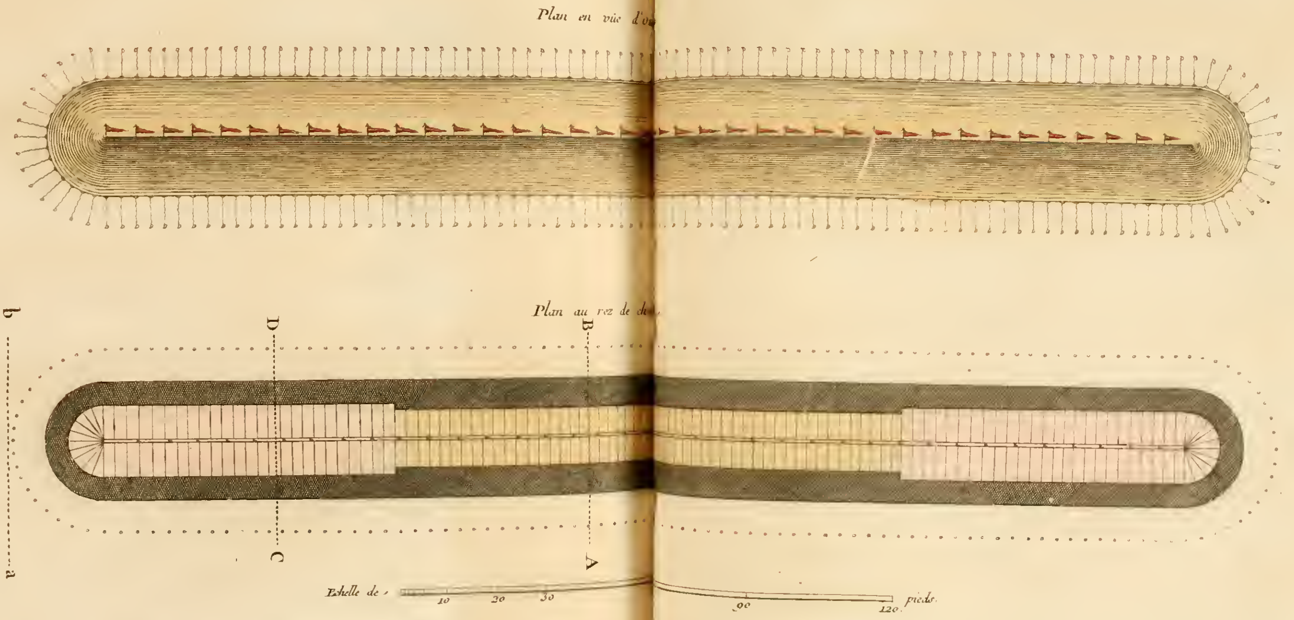
Des fourages au ſec.

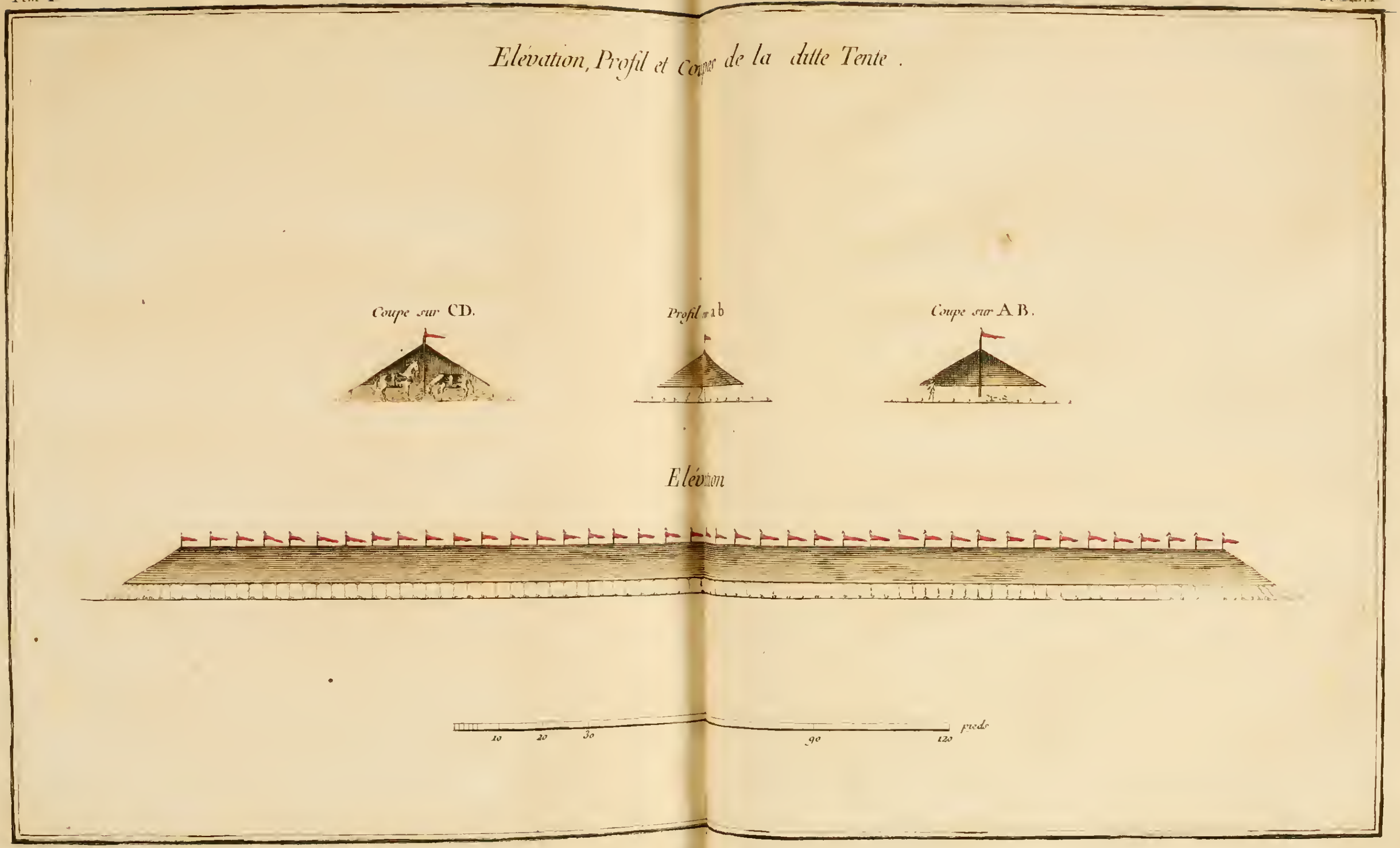
LES fourages au ſec commencent au mois de ſeptembre. On les fait dans les villages. Pour les faire en ſureté, il faut pouſſer des partis en avant, & mettre de l'infanterie dans les villages, des gardes de cavalerie au dehors; & ſe tenir avec l'eſcorte au centre, pour ſe porter dans l'endroit attaqué. Et lorſque le fourage eſt fait, l'on raſſemble toutes les eſcortes, & l'on fait l'arrière-garde. Si l'on a à craindre pour les flancs, l'on envoie des détachemens qui les côtoient, ou occupent les paſſages, les gorges, les hauteurs d'où l'on découvre le pays, &c.

Quand au fourage en lui-même, les cavaliers en battent une partie; le reſte, ils le coupent par la moitié, & mettent la ſupérieure où ſont les épics dans le ſac. Sur tout cela il n'y a point de perte, comme avec les trouſſes, où le bled s'égraine pour la plus grande partie.

ARTICLE

Plans d'une Tente pour un Escadron de Cavalerie.




Elévation, Profil et Coupes de la ditte Tente.
Coupe sur CD.
Profil sur ab
Coupe sur AB.
Elévation
10
20
30
90
120
pieds

ARTICLE HUITIEME.

Des tentes, & de la manière de camper de la cavalerie.

J'AI dit que les lances devoient servir de bâtons de tentes & de piquets; les desseins feront voir comme cela peut se pratiquer *. On peut voir que toute une centurie est à couvert sous une pareille tente, tant les hommes que les chevaux. Il est d'une conséquence infinie pour la cavalerie, que les chevaux soient à couvert & chaudement à l'automne, lorsque les nuits deviennent fraîches: ce qui est encore une des grandes raisons pourquoi la cavalerie se fond à vue d'œil & devient à rien dans ce tems-là.

Les chevaux sont sèchement sous ces tentes, & très-chaudement, si les cavaliers y mettent quelques branchages à l'entour, & y balayent le fumier, ce qui formera une espèce de mur sous l'extrémité de la tente: ils s'entretiendront avec la moitié de la nourriture, quand ils seront chaudement & sèchement; & par conséquent ne se-

* Planches XLV, XLVI.

ront pas ſi fatigués à l'aller chercher. Par la même raiſon, vous ſubſiſterez plus longtems dans un pays, & vous tiendrez la campagne bien plus que l'ennemi, qui n'aura pas ces moyens, ne pourra faire : ce qui me paroît d'une aſſez grande conſéquence pour que l'on y faſſe une ſérieuſe attention.

D'ailleurs la plus grande partie de votre fourage ſe perd en fumier; parceque, lorſqu'il pleut, le cheval en trépignant fait de la boue très-profonde ſous lui; le cavalier, pour le ſoulager, lui fait une litière; dans un moment, cette litière eſt réduite en boue : le cheval ne peut pas ſe coucher dans l'eau, il reſte donc les quatre pieds & la tête enſemble; il ſe morfond, la colique le prend, & le voilà bientôt malade & mort.

Sous ces tentes, on ne leur fait point de litière, parce qu'il y fait ſec : par conſéquent l'on épargne au moins la moitié du fourage. Or ſi l'on épargne la moitié du fourage, il ne faut plus en apporter que la moitié. Vous ménagez donc votre cavalerie, vous ſubſiſtez plus longtems dans un pays; vous ne faites plus tant de chemin pour l'aller chercher. Si l'on combine & ſi l'on pèſe toutes ces choſes, l'on concevra aiſément que

tout ce que je propoſe eſt bon, & doit vous donner la ſupériorité en cavalerie : pour cela, il n'y a qu'à comparer ma façon de fourager avec celle que nous avons, les accidens qui arrivent, la perte que l'on fait ſur le fourage en lui-même, la fatigue, les diſtances, le tems que je ſubſiſte, & comme je me conſerve; & je crois que l'on ſera bien convaincu que ma méthode eſt bonne.

A cela on me dira, Mais, comment porter avec ſoi ces grandes tentes? Avec deux chevaux de bât par eſcadrons. Elles contiennent près de cinquante aulnes moins de toile qu'il n'en faut pour les tentes d'un eſcadron de cent trente hommes. Cela va paroître bien extraordinaire; mais ceux qui en ſeront curieux n'ont qu'à calculer.

ARTICLE NEUVIEME.

Des partis, où détachemens de cavalerie.

Le pays où l'on fait la guerre doit décider de l'utilité & du ſuccès de ces partis. Rarement les grands partis de cavalerie aboutiſſent à quelque choſe de bon, à moins que ce ne ſoit pour faire quelqu'expédition prompte & vigoureuſe, pour enlever un convoi, ſurprendre un poſte, ſoutenir des partis que vous avez pouſſés en avant pour couvrir votre marche: alors ils ſont d'une grande utilité. Car, ſuppoſé que l'ennemi ait deſſein avec quelques détachemens conſidérables, d'attaquer votre arrière-garde ou vos équipages, lorſque vous voulez marcher par votre droite ou par votre gauche, il ne l'oſera, ſi vous avez pouſſé un gros parti la veille de votre marche du côté oppoſé; & cela parcequ'il craindra de ſe mettre entre ce qu'il veut attaquer & ce détachement qu'il ſçaura bien ſurement être ſorti, ſans ſçavoir poſitivement quelle route il tient, ni dans quel lieu il ſe trouve.

Les troupes de ces détachemens doivent toujours être de cinquante, & le détachement toujours fort. Il faut un homme habile & nourri dans la guerre pour le conduire; & c'eſt une des commiſſions des plus difficiles à exécuter, à moins que vous n'ayez un objet fixe, je veux dire à aller occuper ou ſurprendre un poſte; ou un convoi à enlever; car alors vous n'avez qu'à y marcher tout droit, & attaquer.

Si vous êtes bien ſervi en eſpions, vous pouvez auſſi vous embuſquer en raſe campagne: l'on trouve quelquefois des fonds où l'on peut ſe loger ſans être vu, & tomber ſur le corps à l'improviſte à des troupes qui paſſent devant vous; mais cela arrive rarement. En tout, le métier de la cavalerie eſt un métier fin, où la connoiſſance du pays eſt abſolument néceſſaire, & où le coup d'œil & l'audace dans l'eſprit fait tout.

Quant aux petits partis qui ſont les plus néceſſaires, il en faut avoir tous les jours dehors; ils ne doivent pas être au-deſſus de cinquante; ils doivent toujours fuir: ils ne doivent ſervir que pour avoir des nouvelles, & pour faire quelques priſonniers.

Lorſque l'ennemi devient audacieux, & qu'il

ſe met à faire de gros partis pour réprimer les vôtres, il faut l'obſerver pluſieurs fois, voir ſa conduite ; & puis un beau jour lui dreſſer des embuſcades & lui tomber ſur le corps, toujours le double de ce qu'il eſt. Alors vous gagnez la ſupériorité en campagne, & il n'oſe plus rien dire à vos petits partis ; vous les avez toujours ſur lui, & il ne peut faire un pas que vous n'en ſoyez informé : cela vous met en ſureté, cela le gêne & le fatigue extrêmement. Vos fourages & vos pâtures ſe font avec plus de tranquillité, & il eſt toujours obligé de faire les ſiens avec de grandes précautions, parcequ'il n'eſt pas maître de la campagne ; ce qui le fatigue extrêmement.

Voilà à quoi je veux que les dragons * ſervent : &, lorſqu'ils y ſeront ſtilés, ils vaudront infiniment mieux que les huſſards, parcequ'avec la même légèreté, ils ont plus de ſolidité ; mais pour cela, il faut qu'ils ſoient ſouvent dehors, & qu'ils aient ſouvent affaire à l'ennemi. De gros corps de cavalerie ne les joindront pas, & les huſſards ne leur feront rien : car une troupe de cinquante dragons n'a rien à craindre d'une multitude de

* Voyez l'habillement des dragons, planches XLVII, XLVIII, XLIX.

Patte direxit.

Habillement du Dragon .

Patte dir.t Dragon. Motte Sculp.

Même Dragon . Patte direxit.

huſſards ; elle fait toujours chemin au trot ; & le moindre défilé qu'elle trouve, les huſſards n'oſeroient plus les ſuivre.

Quand ces dragons, ainſi montés & ainſi exercés, connoîtront leurs forces, ils deviendront ſi audacieux qu'on les verra toujours auprès des grandes gardes de l'ennemi : les officiers ſe feront à cette guerre, & l'ennemi ne ſçauroit y oppoſer que de la patience.

CHAPITRE QUATRIEME.

ARTICLE PREMIER.

Sur la grande manœuvre.

Je ſuis perſuadé que toute troupe qui n'eſt point ſoutenue, eſt une troupe battue; & que les principes que nous a donnés monſieur de Montécuculli, dans ſes mémoires, ſont certains. Il dit qu'il faut toujours ſoutenir l'infanterie avec de la cavalerie, & la cavalerie avec de l'infanterie : nous n'en faiſons cependant rien; nous mettons ſur les aîles toute la cavalerie, qui n'eſt ſoutenue que par de l'infanterie. Eh! comment ſoutenue ? de quatre ou cinq cent pas. Cette poſition ſeule intimide vos troupes, ſans en ſçavoir la raiſon : car tout homme, qui ne voit rien derrière lui pour ſe retirer ou pour le ſecourir, eſt à demi battu, & c'eſt ce qui fait que ſouvent la ſeconde ligne lâche le pied pendant que la première combat: j'ai vu

j'ai vu cela plus d'une fois, &, je penſe, bien d'autres que moi; mais perſonne n'en a peut-être cherché la raiſon, & c'eſt encore le cœur humain. Il faut que je rapporte ici, pour autoriſer mon opinion, ce que dit l'illuſtre Montécuculli à ce ſujet dans ſes mémoires.

Dans les armées anciennes, chaque régiment « d'infanterie contenoit une certaine quantité de « cavalerie & d'artillerie; de ces cavaliers, les « uns avoient des cuiraſſes entières; les autres, des « demi-cuiraſſes; & quelques-uns étoient plus lé- « gèrement armés : pourquoi mêler enſemble plu- « ſieurs ſortes d'armes dans un même corps, ſinon « pour faire voir l'extrême beſoin qu'elles ont l'u- « ne de l'autre, & le ſecours qu'elles peuvent s'en- « tredonner ? Dans les ordonnances modernes, où « toute l'infanterie ſe met ordinairement au mi- « lieu de la bataille, & la cavalerie ſur les aîles « qui s'étendent à pluſieurs milliers de pas; en « bonne foi, quels ſecours ces deux corps peu- « vent-ils recevoir l'un de l'autre ? Il eſt clair que « les aîles étant battues, l'infanterie, qui demeure « abandonnée & découverte par les flancs, ne « peut manquer d'être défaite, ſi ce n'eſt autre- « ment, au moins à coups de canon, comme il «

» arriva aux bataillons Suédois, à Nordlinghen, en » 1634. Les Suédois s'apperçurent de la faute, » quand leur cavalerie eût été chassée du champ » de bataille : & pour y remédier, ils mirent des » pelotons de mousquetaires & quelques petites » pièces d'artillerie entre les escadrons ; mais le » remède n'étoit pas suffisant, parceque les esca- » drons étant rompus, il falloit que les pelotons » fussent passés au fil de l'épée : ce qu'ils éprou- » vèrent encore à la bataille de. . . . l'an. . . . » parcequ'ils n'avoient point auprès d'eux de corps » où se retirer, ni de piques qui les soutinssent. Eh ! » comment auroient-ils pu recourir à leur infan- » terie si éloignée d'eux ? « Ainsi parle monsieur de Montécuculli *.

C'est pourquoi je mets de petites troupes de cavalerie à vingt-cinq ou trente pas derrière mon infanterie, & des bataillons quarrés entre mes deux aîles de cavalerie, derrière lesquels ma cavalerie puisse se rallier, & qui puisse arrêter celle de l'ennemi.

Il est certain que la cavalerie de la seconde ligne ne s'enfuira pas, tant qu'elle verra ces bataillons quarrés devant elle ; & sa contenance

* Mémoires de Montécuculli, liv. I, chap. VI, art. II.

raſſurera celle de la première ligne. Mes bataillons quarrés ſe défendront bien, parcequ'ils ne peuvent faire autrement, & parcequ'ils eſpèrent un prompt ſecours de cette cavalerie, qui, à la faveur de leur feu, reparoîtra dans l'inſtant, & voudra réparer en quelque façon la honte de ſa défaite : outre cela, ces bataillons couvrent les flancs de toute votre infanterie; ce qui n'eſt pas une petite affaire.

Il y en a qui veulent mettre de petites troupes d'infanterie dans les intervalles de la cavalerie; cela ne vaut rien. La foibleſſe dont eſt cet ordre, intimide vos troupes d'infanterie, parceque ces pauvres miſérables ſentent qu'ils ſont perdus ſi la cavalerie eſt battue : & la cavalerie qui s'eſt flattée de leur ſecours, dès qu'elle fait un mouvement un peu bruſque (ce qui eſt de ſon eſſence), ne les voyant plus, eſt toute déconcertée; outre cela, ſi votre aîle de cavalerie eſt battue, l'ennemi vous prend tout à l'aiſe en flanc, & cela dans le moment : ce qui ne vous arrive pas, quand vous avez, entre votre première & ſeconde ligne de cavalerie, de bons bataillons quarrés, qui arrêtent, & ſe font porter reſpect par la cavalerie ennemie. Cela fait

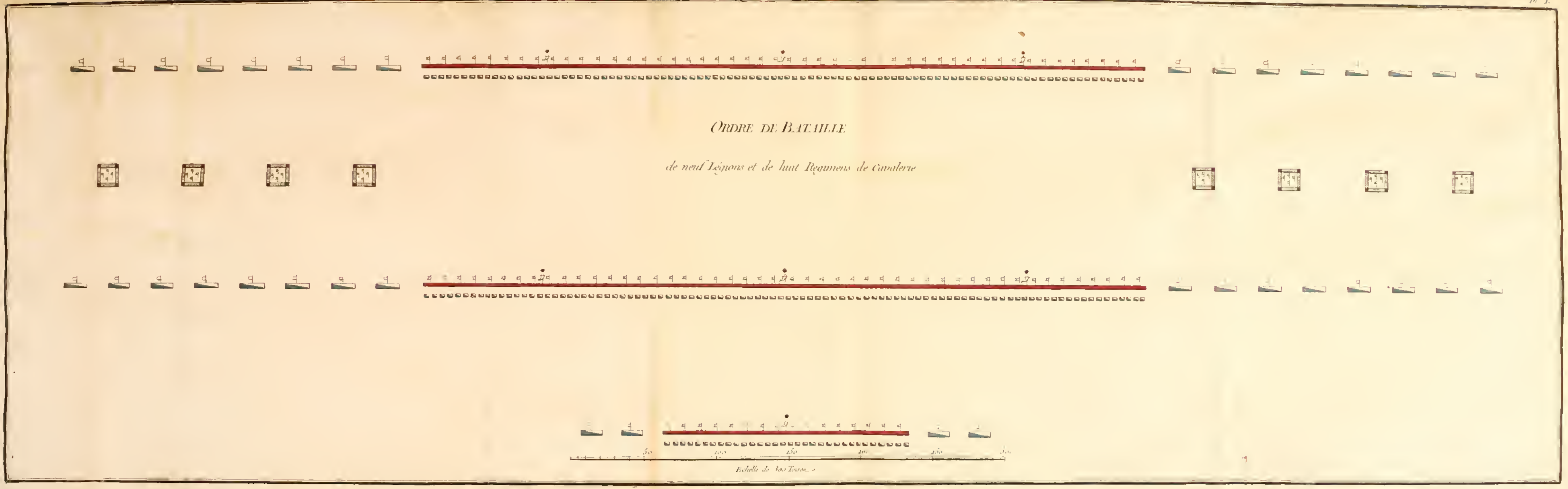
une force, & non pas de petites troupes d'infanterie.

D'autres lardent l'infanterie avec des eſcadrons de cavalerie. Cela ne vaut rien du tout, parceque lorſque l'infanterie ennemie vient vous attaquer, elle tire également ſur ces eſcadrons comme ſur l'infanterie; il y a des chevaux de tués, la confuſion s'y met, & bientôt ces troupes de cavalerie lâchent le pied; il n'en faut pas davantage pour faire tourner la tête à l'infanterie, & la faire fuir auſſi.

Que feront ces eſcadrons ainſi placés? * S'abandonneront-ils ſur l'infanterie ennemie? ou reſteront-ils comme des termes, combattant de pied ferme l'épée à la main contre des gens qui viennent les attaquer avec la baïonnette & à grands coups de fuſils dans le nez? Veut-on qu'ils s'abandonnent ſur cette infanterie? S'ils ſont repouſſés, comme il y a grande apparence, ils ſe renverſeront ſur votre infanterie & la mettront en déſordre. Car, de croire qu'ils retrouveront juſte leurs intervalles, cela n'eſt pas vraiſemblable.

Je ne puis finir cet article ſans faire remar-

* Planche L.


Ordre de Bataille
de neuf Légions et de huit Regimens de Cavalerie
50
100
150
200
250
300
Echelle de 300 Toises.

quer un inconvénient conſidérable dans lequel on tombe avec les bataillons formés ſelon l'uſage reçu. Lorſque les files d'un bataillon ainſi diſpoſé ſe brouillent, ſoit par le mouvement, par le canon, ou par le doublement des rangs, il ſe met tout de ſuite en confuſion; perſonne n'eſt plus à ſon poſte; les diviſions, leur ordre & leur nombre ne ſe trouvent plus; & il n'y a perſonne qui puiſſe démêler cette fuſée. Il n'en eſt pas de même avec mes centuries: elles ſuivent chacune leur enſeigne, & reſtent en troupe; on les remet facilement en ordre; &, quand elles n'y ſeroient pas, le mal ne ſeroit pas grand: pendant que l'enſeigne les guide & qu'elles s'allignent ſur l'étendard de la légion, les officiers & ſergens rajuſtent les rangs, ce qui ne ſe fait pas de même dans un bataillon: & c'eſt un des grands défauts de la colonne de M. le chevalier Follard. Ceci me donne occaſion d'en parler.

ARTICLE DEUXIEME.

De la colonne.

Bien que j'eſtime infiniment M. le chevalier Follard, & que je faſſe grand cas de ſes ouvrages, je ne puis toutefois me ranger à ſon avis ſur les colonnes : cette idée m'avoit d'abord ſéduit, elle eſt belle, & paroît dangereuſe pour l'ennemi; mais l'exécution m'en a fait revenir. Il faut que j'en faſſe l'analyſe, pour en faire voir les défauts; c'eſt une affaire de calcul bien aiſé.

Il faut un pied & demi ou dix-huit pouces de diſtance à un homme, quand il eſt en bataille; les flancs de la colonne deviennent front dès qu'elle a percé. Or, de quelque façon qu'on veuille la faire, cette colonne, ſes flancs feront toujours compoſés pour le moins de quarante files de profondeur ſur vingt-quatre d'épaiſſeur. Il faut pour ſa longueur ſoixante pieds, lorſqu'elle fait face des deux côtés; dès qu'elle marche en colonne, il lui en faut cent vingt, ce qui eſt le double de la diſtance qu'elle vient d'occu-

per, parcequ'un homme ne ſçauroit marcher ſur dix-huit pouces de diſtance, & qu'il lui faut trois pieds devant lui, qui eſt le double : de ſorte que, lorſque la tête de cette colonne marchera, la queue demeurera ; & quand la tête ſera arrêtée, la queue marchera encore l'eſpace de ſoixante pieds : ce qui fait dans les flancs de votre colonne des vuides très-dangereux, & pires que le flottement.

Si on la fait plus longue, le défaut augmente toujours à proportion de ſa longueur ; ainſi une colonne de deux cent quarante files auroit pour ſa poſition naturelle trois cent ſoixante pieds de longueur; & pour pouvoir marcher, il lui en faudroit ſept cent vingt. Que vous arrive-t-il, quand vous avez percé? vous faites à gauche & à droite avec vos deux flancs qui deviennent faces, pour prendre l'ennemi que vous avez percé en flanc : mais vous vous trouvez à files ouvertes, parceque vous occupez juſtement une fois plus de terrein que vous ne devez en occuper pour marcher à l'ennemi. Ainſi il ſe fait des trouées conſidérables, ſurtout ſi vous avez fait ce mouvement bruſquement, qui doit être le propre de la colonne.

Le chevalier ſe trompe fort de croire que cette colonne ſoit aiſée à remuer ; c'eſt le corps le plus lourd que je connoiſſe, ſurtout quand il eſt à vingt-quatre d'épaiſſeur. S'il arrive que, par la marche, le terrein, ou le canon, les files ſe brouillent une fois, il n'y a tête d'homme qui puiſſe la mettre en ordre. Cette colonne devient alors une maſſe de ſoldats qui n'ont plus ni rangs ni ordre, & où tout eſt confondu.

Je crois ſon poids de peu de conſéquence : quoi qu'en diſe M. le chevalier, les hommes ne ſe pouſſent pas ainſi les uns les autres de l'épaule, à cauſe des trois pieds de diſtance qu'il leur faut pour marcher. Dans la retraite, je la trouve infiniment au-deſſus des bataillons quarrés, non qu'elle marche plus vîte, mais parcequ'elle coule partout ſans s'arrêter ; ni ravin, ni village, ni haies, rien ne l'arrête : & s'il arrivoit qu'on la perçât avec de la cavalerie, l'on n'en feroit pas plus avancé de l'autre côté, parceque l'on recevroit des coups de fuſils par derrière, & que la troupe ſeroit bientôt rejointe & refermée. Mais pour cela les deux bataillons dos à dos ſuffiſent, je veux dire, qui marchent en contre-marche, faiſant front

front, quand il le faut, à droite & à gauche.

Mais cette retraite ne peut se faire que très-lentement, parcequ'il faut sauver la queue, qui, sans cela, seroit bientôt séparée du reste, à cause des trois pieds qu'il faut au soldat pour marcher d'un pas médiocre ; au lieu qu'en trépignant, on peut conservêr les dix-huit pouces qu'il faut à chaque soldat, lorsqu'il fait face à l'ennemi.

Voilà ce qui me paroît possible & utile dans la colonne. Mais de croire que ce corps soit léger, & qu'il se remue aisément, c'est de quoi je suis bien revenu. Je le crois même dangereux à vingt-quatre & à seize d'épaisseur, à cause du désordre qui s'y met, quand on a à le former. Il ne faut jamais le faire que de deux bataillons d'épaisseur, à quatre de hauteur chacun, ce qui ne dérange pas l'ordre naturel des bataillons.

Ce que je viens de dire au sujet des trois pieds de distance, qu'il faut à un homme devant lui pour marcher, détermine la raison du danger qu'il y a à faire des mouvemens en contre-marche ; c'est-à-dire, de changer son front en flanc : mouvement dont l'ennemi profite toujours, parcequ'il lui crève les yeux. Peut-être que personne n'en a encore

cherché les raiſons. Si vous le faites à portée de lui pour regagner un intervalle, vous êtes perdu ; car votre bataillon occupera juſtement le double du terrein qu'il occupoit ; & il lui faudra le double du tems pour ſe remettre comme il doit être, parceque, ſuppoſé que votre bataillon contienne ſix cent hommes, il occupera un terrein de deux cent vingt-cinq pieds, ſi l'on fait un mouvement à droite, votre ſoldat de la droite aura fait deux-cent vingt-cinq pieds, avant que celui de la gauche ait pu bouger ; & quand celui de la droite ſera arrêté, votre ſoldat de la gauche aura encore deux cent vingt-cinq pieds de diſtance à faire, avant que le bataillon puiſſe être en ordre & faire face : ce qui compoſe enſemble le tems qu'il faut pour faire quatre cent cinquante pieds, ou cent quatrevingt pas : ſi donc l'ennemi ſe trouve à cent pas de vous, & qu'il vous prenne au pied levé, il s'en faudra le tems néceſſaire pour faire quatre-vingt pas que vous ne ſoyez en ordre.

Plus vous avez de troupes qui ont ce mouvement à faire, & plus il eſt dangereux ; car ſi vous avez ſeulement quatre bataillons, vous êtes dans le même danger, l'ennemi fût-il à

huit cent pas de vous : cela eſt géométrique, ainſi que bien d'autres choſes à la guerre.

Le tact ou la cadence ſeule peut remédier à ces défauts, qui décident de tout dans les combats ; & je me ſuis exprès étendu ſur cette matière, pour faire voir l'ignorance de nos militaires & la conſéquence du tact : car ils conviendront tous de ces défauts, ſans ſçavoir d'autre remède que de marcher lentement.

On ne ſçauroit faire charger un bataillon à quatre de hauteur ſeulement, que l'on ne tombe dans le même cas, à moins que l'on ne marche comme des fourmis ; car, ſans cela, l'on arrivera toujours à rangs ouverts ſur l'ennemi. Quel défaut énorme ! Et c'eſt la ſource de la tirerie, parceque, pour charger autrement, il faut marcher vîte & enſemble ; & qu'on ne le peut, parceque les hommes ne ſçauroient marcher ſur dix-huit pouces de diſtance ſans le tact. Il eſt impoſſible auſſi que les Romains aient pu combattre, ni les Macédoniens, ſans le tact ou la cadence, parcequ'ils étoient ſur un ordre ſerré & profond. Tout le monde en a parlé ; mais perſonne n'en a pénétré, ce me ſemble, le ſecret.

J'ai ſouvent été ſurpris que l'on ne s'appliquât pas à attaquer l'ennemi dans les marches : car il eſt conſtant qu'une grande armée occupe toujours trois ou quatre fois plus de terrein dans la marche, qu'il ne lui en faut pour ſe ranger, quoique l'on faſſe marcher ſur pluſieurs colonnes. Si donc vous pouvez être averti de quel côté l'ennemi marche, que vous ſçachiez l'heure de ſon départ, & que vous l'attaquiez dans ſa marche ; quand il ſeroit à ſix lieues de vous, vous arriverez toujours à tems ; car ſa tête ſera arrivée au camp qu'il veut occuper, avant que ſon arrière-garde ſoit ſortie de celui qu'il quitte. Il eſt impoſſible de rallier des troupes ſur une pareille diſtance, & qu'il ne ſe faſſe pas de grands vuides & une confuſion horrible. J'ai cependant ſouvent vu faire ce mouvement, ſans que l'ennemi ait ſongé à profiter de l'avantage que lui fourniſſoit l'occaſion ; & j'ai cru qu'on les avoit enchantés.

Il y auroit un beau chapitre à faire ſur ce que je viens de dire : car combien de diverſes ſituations ne produit pas une telle marche ? en combien d'endroits ne peut-on pas l'atta-

quer, ſans rien riſquer ? combien de fois une armée qui marche n'eſt-elle pas ſéparée par des ravins, des ruiſſeaux, & d'autres choſes? combien de ces ſituations ne vous mettent-elles pas à couvert d'une partie de cette armée qui marche ? combien de fois n'êtes-vous pas en état, quoiqu'inférieur, d'en ſéparer une partie à votre choix, & de tenir le reſte en banne avec un petit nombre de troupes ? Mais tous ces choſes ſont auſſi diverſes que les ſituations qui les produiſent : il ne s'agit que d'avoir de l'entendement, connoître le terrein, & oſer ; car vous ne riſquez rien, ces affaires-là n'étant jamais déciſives pour vous ; mais elles peuvent l'être pour l'ennemi, parceque ce ſont les têtes de vos colonnes qui attaquent à meſure qu'elles arrivent, & qu'elles ſont ſoutenues par d'autres troupes qui les ſuivent : cela fait diſpoſition de ſoi-même ; & vous donnez ſur des corps qui ne ſont point diſpoſés pour ſe ſoutenir.

Mais je m'apperçois que je m'écarte des premiers principes de l'art, & qu'il n'eſt pas encore tems de paſſer à des parties ſi élevées.

CHAPITRE CINQUIEME.

DES ARMES A FEU, ET DE LA MÉTHODE DE TIRER.

J'AI déjà dit que la manière de faire tirer par commandement, gênoit le ſoldat, & ôtoit au feu tout ſon effet, je veux dire la juſteſſe ; & qu'il eſt dangereux de tirer, quand l'on a affaire à de l'infanterie, dans des lieux où l'on peut s'aborder, parce qu'il faut arrêter pour tirer ; & qu'infailliblement vous vous faites battre, ſi l'ennemi ne fuit pas ; ce qui ne doit pas arriver, parcequ'il s'attend à vous voir tirer : mais votre troupe, qui s'eſt flattée que ce feu alloit exterminer l'ennemi, ſi elle ne le voit pas fuir, certainement elle s'en ira. Ainſi il ne faut point tirer contre de l'infanterie, en lieu où elle peut vous aborder, & où vous pouvez l'aborder ; mais derrière des haies, lorſqu'un foſſé, une rivière, un ravin, & des choſes pareilles vous

ſéparent de l'ennemi : alors il faut ſçavoir tirer, & faire un feu ſi terrible que rien ne puiſſe y réſiſter. Je m'y prends ainſi.

1°. Je veux que tous mes ſoldats aient des fuſils avec un dez à ſecret ; ils tirent plus loin, ſe chargent plus vîte, le coup en eſt plus net & violent. Dans l'émotion que cauſe le combat, les ſoldats ne ſont pas ſujets à y mettre la cartouche ſans l'ouvrir, ce qui rend beaucoup d'armes inutiles. Ils ne ſçauroient charger deux coups l'un ſur l'autre, parceque la ſeconde balle n'y reſteroit pas. Ainſi les fuſils ne ſçauroient crèver, comme ils font ſouvent. Je veux donc que les fuſils de mes ſoldats aient un gros calibre avec un dez au fond ; que les cartouches des ſoldats ſoient de carton, plus grandes que les calibres, pour qu'ils ne puiſſent pas, par diſtraction, les y faire entrer ; qu'elles ſoient fermées avec un parchemin collé deſſus, afin que le ſoldat puiſſe aiſément les décoëffer avec les dents : elles doivent contenir autant de poudre qu'il en faut pour le baſſinet & pour la charge. Les balles dont le ſoldat eſt muni doivent être dans la giberne : & lorſqu'il eſt queſtion de tirer, il en prendra une poignée qu'il mettra dans

la bouche, pour en laiſſer couler une dans le canon, dès qu'il aura jetté la cartouche.

Les choſes ainſi diſpoſées, ſi j'ai à tirer d'un bord à l'autre d'une rivière, pour déloger l'ennemi de quelques endroits, pour le chaſſer d'une haie, ou pour d'autres cas qui ſe trouvent à la guerre où il faut combattre de pied ferme, je mets de deux en deux files un officier ou un ſergent : après quoi les officiers & ſergens font avancer un pas de leur file, montrent au chef de file où il doit tirer, & le laiſſent tirer à ſa volonté, c'eſt-à-dire, lorſqu'il trouve l'objet au bout de ſon fuſil : enſuite le ſoldat, qui eſt derrière, lui donne le ſien ; & les autres de la même file font la même choſe, en paſſant les fuſils de main en main. Ce ſoldat ou ce chef de file tire donc quatre coups de ſuite : il y auroit bien du malheur, s'il n'atteignoit pas dans l'endroit au ſecond ou troiſième coup : car l'officier eſt auprès de lui, voit ce qu'il fait, lui indique l'endroit où il doit tirer, & l'exhorte à ne ſe point preſſer. Cet homme n'eſt point gêné, ni ſerré, ni preſſé par le commandement; perſonne ne le pouſſe ; il peut tirer tout à l'aiſe, & viſer tant qu'il lui plaît; & il tire quatre coups de ſuite.

Cette

Cette file ayant tiré, l'officier la fait reculer, & fait avancer la ſeconde à laquelle il fait faire la même choſe : puis il retourne à la première qui a eu plus de tems qu'il ne lui en falloit pour charger. Cela peut ſe répéter ainſi pluſieurs heures de ſuite.

Ce feu eſt le plus meurtrier de tous, & je ne penſe pas qu'aucun autre puiſſe lui réſiſter. Je ferai bientôt taire celui des pelotons & des rangs ; & fuſſent-ils tous des Céſars, je les défie d'y tenir un quart-d'heure ſeulement : car, avec ces fuſils à ſecret, l'on tire aiſément ſix coups par minute. Mettons que l'on n'en tire que quatre, à cauſe du changement d'armes, un fuſil aura tiré dans un quart d'heure ſoixante coups ; & par conſéquent les chefs de files d'un régiment de cinq cent ſoldats auront tiré trente mille coups, ſans les armés à la légère, & dans une heure cent vingt mille coups : ce qui ira, avec les armés à la légère, aux environs de cent quarante mille coups de fuſil, qui ſont bien différemment ajuſtés que ceux du feu ordinaire.

Si l'on met deux régimens ainſi diſpoſés ſur une courtine, quand l'ennemi eſt monté à l'aſſaut ſur l'ouvrage qui eſt vis-à-vis, qu'il ſe paſſe

une heure avant que le logement ſoit fait & que les couvreurs ſe ſoient retirés, ils auront eſſuyé dans cet ouvrage deux cent quatre-vingt mille coups de fuſil.

De la manière dont l'on a tiré juſqu'à préſent, le ſoldat, après avoir chargé ſes armes, court ſur la banquette, tire par-deſſus le parapet. Où tire-t-il? par-deſſus l'ouvrage, ou dans le foſſé, parcequ'il ſe preſſe, & qu'il n'a pas eu le tems de diſtinguer les objets. Outre cela, de cette manière, les bataillons ſe mettent tous en confuſion; & je ſuis perſuadé que, de vingt coups, il n'y en a pas ſeulement deux qui donnent dans l'ouvrage où l'ennemi ſe loge : au lieu que, de la manière dont je le propoſe, tous les coups porteront dans l'endroit où l'ennemi ſe loge; & cela produiroit des effets bien différens, ſurtout ſi on l'obligeoit à ſe montrer en nombre ſur l'ouvrage où il veut ſe loger.

De tous les feux, c'eſt le plus vif & le plus égal, & je ne connois que celui-là de bon : auſſi n'en enſeignerai-je point d'autre. S'il faut tirer contre de la cavalerie, il n'y a qu'à faire commencer le feu un peu de loin, pour qu'ils ne le donnent pas tout d'un coup. Comme ils

chargent vîte, ils auront chargé les uns un peu plutôt, les autres plus tard ; & cela fera encore un feu continuel, pas si vif que celui par files, mais suffisant pour résister à de la cavalerie, & qui est soutenu par de bonnes armes de longueur, dans lesquelles on n'entre pas comme dans les bataillons, où il n'y a que des fusils avec des baïonnettes, & où il n'y a aussi que les deux premiers rangs qui puissent être de quelqu'utilité : encore n'y entre-t-on pas. Et je pense que le feu de mes deux rangs, soutenu de ces armes de longueur, est plus que suffisant : du moins, je me persuade qu'il vaut mieux que celui des quatre rangs qui tirent en se baissant, se relevant, & par commandement, & qui n'est point soutenu par des armes de longueur ; où les deux seconds rangs ne peuvent être absolument d'aucune utilité, & ne sçauroient pousser que de l'épaule.

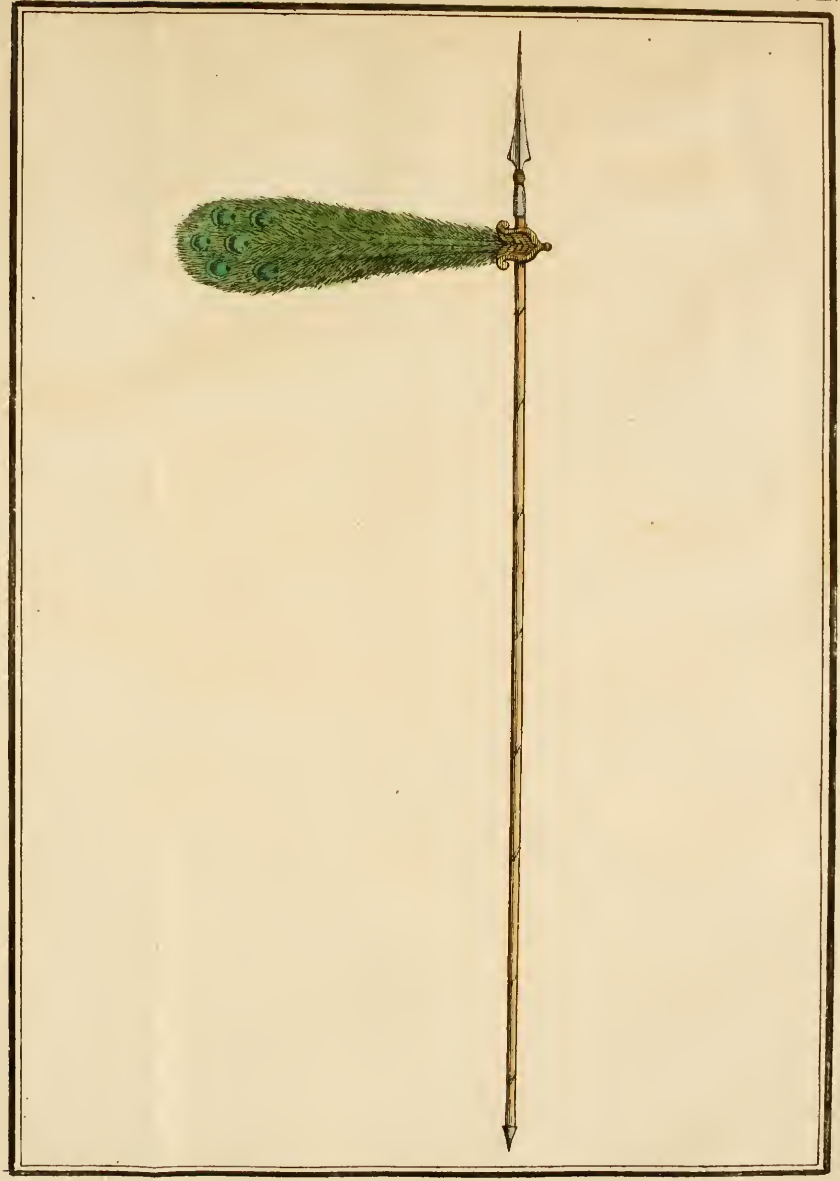
CHAPITRE SIXIEME.

DES DRAPEAUX, OU ENSEIGNES.

LE général de l'armée doit avoir une enſeigne que l'on doit toujours porter devant lui comme une marque de ſa dignité; d'ailleurs cela a ſon utilité. Ceux qui le cherchent ſçavent d'abord le trouver, ſurtout dans les batailles; & les troupes qui le voient ſçavent qu'elles ſont vues de leur général. Monſieur de Montécuculli a eu la même idée : le grand général de Pologne a le *pounchouc* *, qui eſt une enſeigne † avec une aigrette, que l'on porte devant lui à l'armée, lorſque le roi n'y eſt pas; &, quand le roi y eſt, c'eſt devant ſa majeſté qu'on le porte.

* C'eſt ainſi que ce mot eſt écrit dans le manuſcrit de M. le maréchal, parcequ'apparemment on le prononce de la ſorte. Les Polonois écrivent *Bunczuk* : le porte-enſeigne s'appelle *Bunczuczni*.

† Planche LI.



Enseigne du Général.

Comme il n'y a rien de ſi utile que les drapeaux ou enſeignes dans les combats, l'on y doit faire une attention particulière. Ils doivent, premièrement, tous être de couleurs différentes, pour que l'on puiſſe reconnoître, dans les combats, les corps, les régimens, & les centuries mêmes qui ſe diſtinguent. Les ſoldats de chaque centurie doivent ſe faire une religion de ne jamais abandonner leur enſeigne; il doit leur être ſacré; on doit le reſpecter; & l'on ne ſçauroit y attacher aſſez de cérémonies, pour le rendre reſpectable & précieux. C'eſt un point eſſentiel, parceque, ſi vous pouvez parvenir une fois à rendre cet objet de conſéquence aux troupes, vous pouvez auſſi compter ſur toutes ſortes de bons ſuccès; leur fermeté, leur valeur en feront les ſuites: & ſi, dans les affaires périlleuſes, un homme déterminé le prend, il rendra toute la troupe auſſi valeureuſe que lui, parcequ'elle le ſuivra.

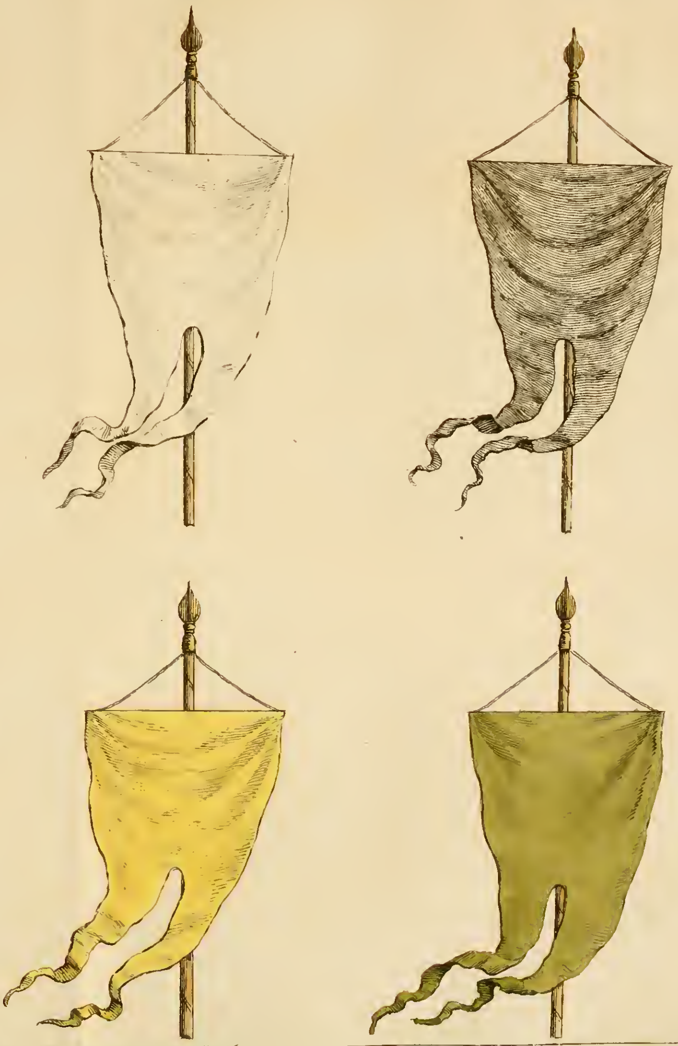
Si vous diſtinguez par les couleurs ces enſeignes, les actions de chaque troupe ſe remarqueront; ce qui fera une émulation merveilleuſe, parceque les officiers & ſoldats ſçauront qu'on les voit; & que leur contenance, leur maintien

& leurs actions, ne ſçauroient être ignorés du reſte de l'armée. Par exemple : le premier enſeigne d'un corps qui fuira, ſera vu, diſtingué & reconnu des généraux & de toutes les troupes. De même : la première centurie qui auroit forcé un paſſage, franchi un retranchement, ou fondu avec plus d'impétuoſité ſur l'ennemi, ſera reconnoiſſable, digne de louange, & louée de toute l'armée. Les ſoldats ſe communiquent & ſe parlent, ainſi que les officiers ; l'on s'entretient, dans l'armée & dans les garniſons, des événemens de la campagne ; l'on deſire d'imiter les belles actions, parcequ'on les loue : & ces bagatelles répandent un eſprit d'émulation dans les troupes, qui gagne l'officier & le ſoldat, & rend avec le tems les troupes invincibles.

Je voudrois donc que les couleurs ſignifiaſſent des nombres*. Le blanc ſignifieroit la couleur I ; le noir, II ; le jaune, III ; le verd, IV ; le rouge, V ; le bleu, VI ; le caffé, VII ; le cramoiſi, VIII ; le verd céladon, IX ; le bleu céleſte, X ; le noir & blanc en lozange, XI ; verd & jaune en deux bandes, XII ; jaune & bleu par le coin, XIII ; le fond jaune avec la croix verte, XIV ; le fond blanc

* Planches LII, LIII, LIV, LV, LVI.

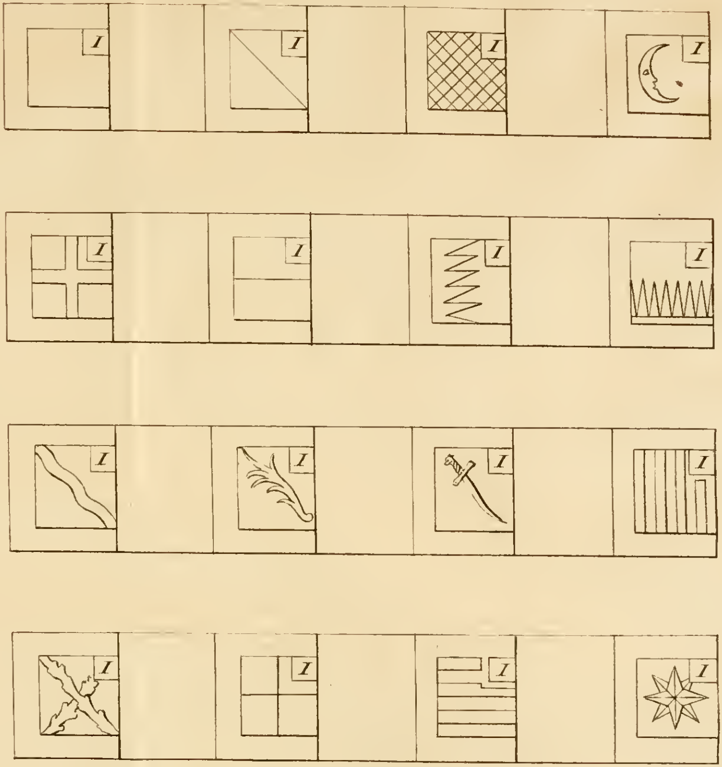
ETENDARDS



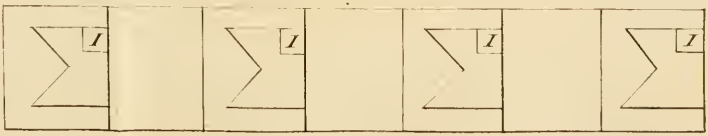
Palle direxit.

DRAPEAUX

de la premiere Légion.



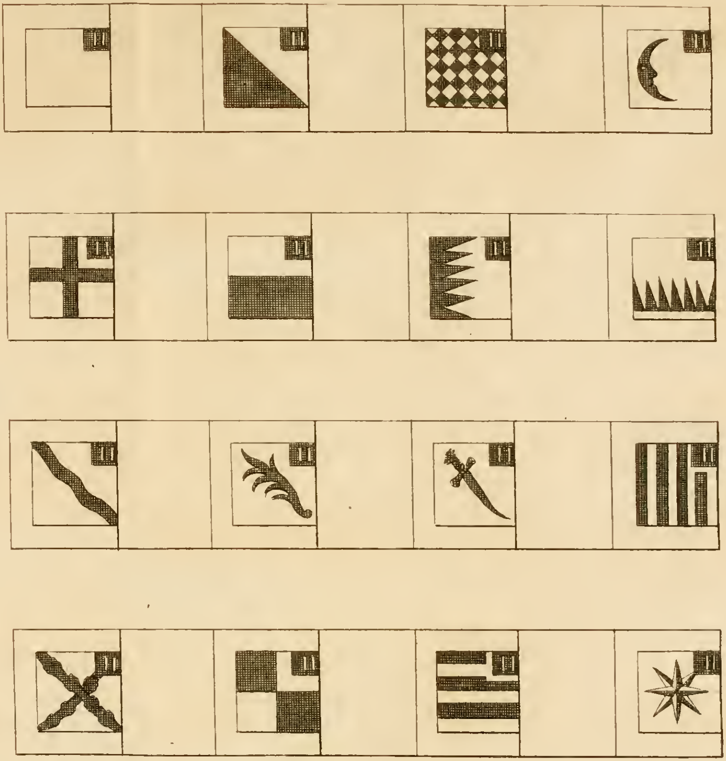
Enseignes des Armés à la légere.



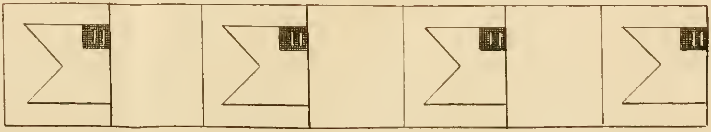
Patte del. & Sc

DRAPEAUX

de la deuxieme Légion.

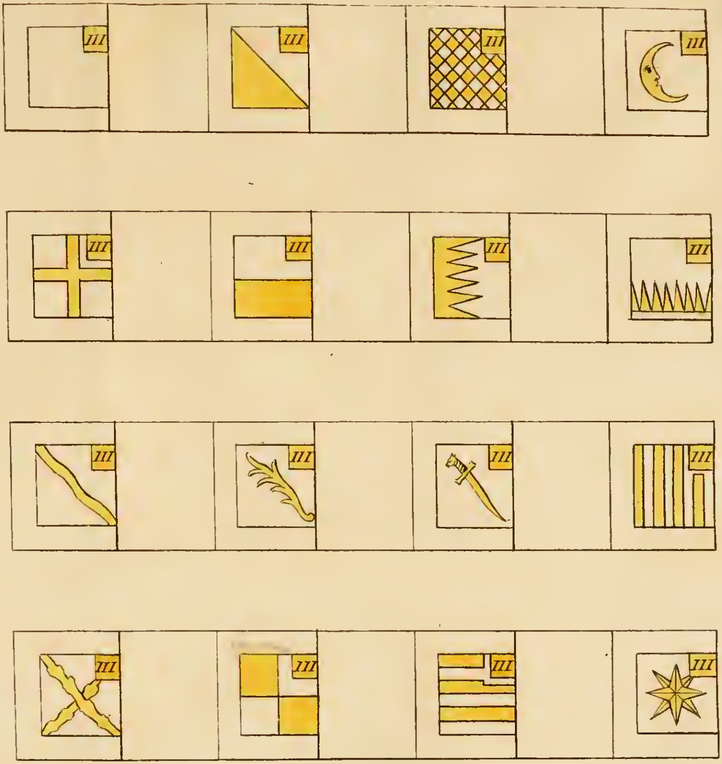


Enseignes des Armés à la légere.



Patte Sc.

DRAPEAUX
de la troisieme Légion.

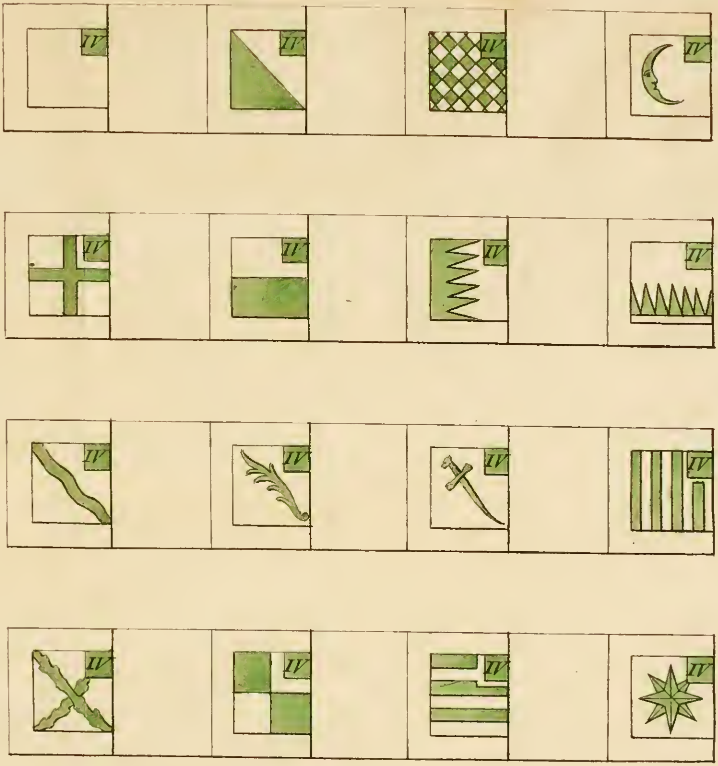


Enseignes des Armés à la légere.

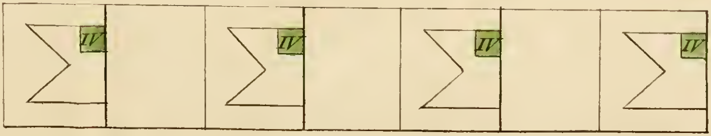
Patte del.

DRAPEAUX

de la quatrieme Légion.



Enseignes des Armés à la légere.



Patte Sc.

avec une croix de ſaint André rouge, XV ; trois bandes, jaune, verte & rouge, XVI.

Dans toutes les enſeignes, il y auroit un quartier blanc auprès de la pointe, dans lequel ſeroit en chiffre romain le numéro de la légion. Les deſſeins & les couleurs de ces différentes enſeignes diſtingueroient chaque centurie dans chaque légion, & les chiffres des légions.

CHAPITRE SEPTIEME.

De l'artillerie, et du charroi.

Je voudrois que jamais une armée ne fût composée de plus de dix légions, de huit régimens de cavalerie, & de seize de dragons ; ce qui feroit ensemble trente-quatre mille hommes de pied & douze mille chevaux, en tout quarante-six mille hommes. Avec une pareille armée, l'on doit toujours en arrêter une de cent mille, si le général est habile, & qu'il sçache prendre ses camps. Une plus grande armée ne fait qu'embarrasser : je ne dis pas que l'on ne puisse avoir des réserves, mais le corps d'armée qui agit ne doit pas être au-dessus.

Monsieur de Turenne a toujours acquis la supériorité avec ses armées infiniment inférieures à celles des ennemis ; parcequ'il se remuoit plus aisément, & qu'il sçavoit prendre ses positions de manière à n'être pas attaqué, & en se tenant toujours près de l'ennemi.

On

On ne trouve pas quelquefois dans toute une province un terrein à mettre cent mille hommes en bataille; ainsi l'ennemi est presque toujours dans la nécessité de se séparer : or si cela est, je puis attaquer une de ses parties; & si je la défais, je rends l'autre fort timide, & je gagnerai bientôt la supériorité. Enfin je suis persuadé que ce que les grandes armées ont d'avantages en supériorité de nombre, elles le perdent en embarras, en diversités de manœuvres qui ne sont pas faites par la même ame, en défaut de subsistances, & en d'autres inconvéniens qui en sont inséparables. Mais ce n'est pas le point dont il s'agit ici, & ce sont les proportions qui m'ont amené à cette digression.

Je voudrois que, pour une armée, il n'y eût que cinquante pièces de seize : elles font autant d'effet que celles de vingt-quatre pour battre en brêche, & causent moins d'embarras à mener; douze mortiers, & les munitions à proportion; des batteaux pour faire un pont, c'est-à-dire, avec tous les agrêts; douze ponts à charnières, qui se jettent sur les petites rivières de vingt & trente pieds de largeur; & toutes les autres machines & ustenciles nécessaires. On pourra voir, par le des-

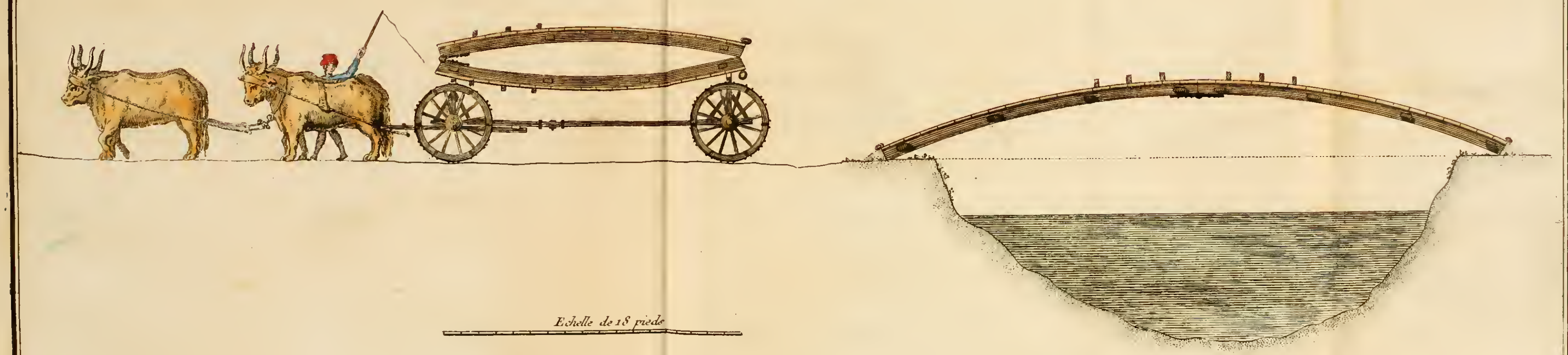
ſein ci-joint, les ponts à charnières, avec la manœuvre qu'il faut faire pour les jetter. L'on peut paſſer des colonnes de cavalerie & d'infanterie deſſus, & même du canon. Ils ſe jettent en ſept minutes, & ſe replient de même*: il ne faut pas quatre bœufs pour les tirer. Cela eſt d'une grande utilité pour des paſſages de petites rivières ou pour des canaux, ou pour les communications des armées.

A l'égard du reſte du charroi & des vivres de l'armée, les chariots doivent être de bois ſans aucune ferrure, tels que ſont les chariots Moſcovites, & ceux de la Franche-Comté qu'on voit arriver à Paris: ils vont d'un bout du monde à l'autre, & ne gâtent aucun chemin. Un homme en conduit aiſément quatre; mais il faut les atteler de deux bœufs chacun: dix de nos charettes gâtent plus un chemin que mille de ces voitures.

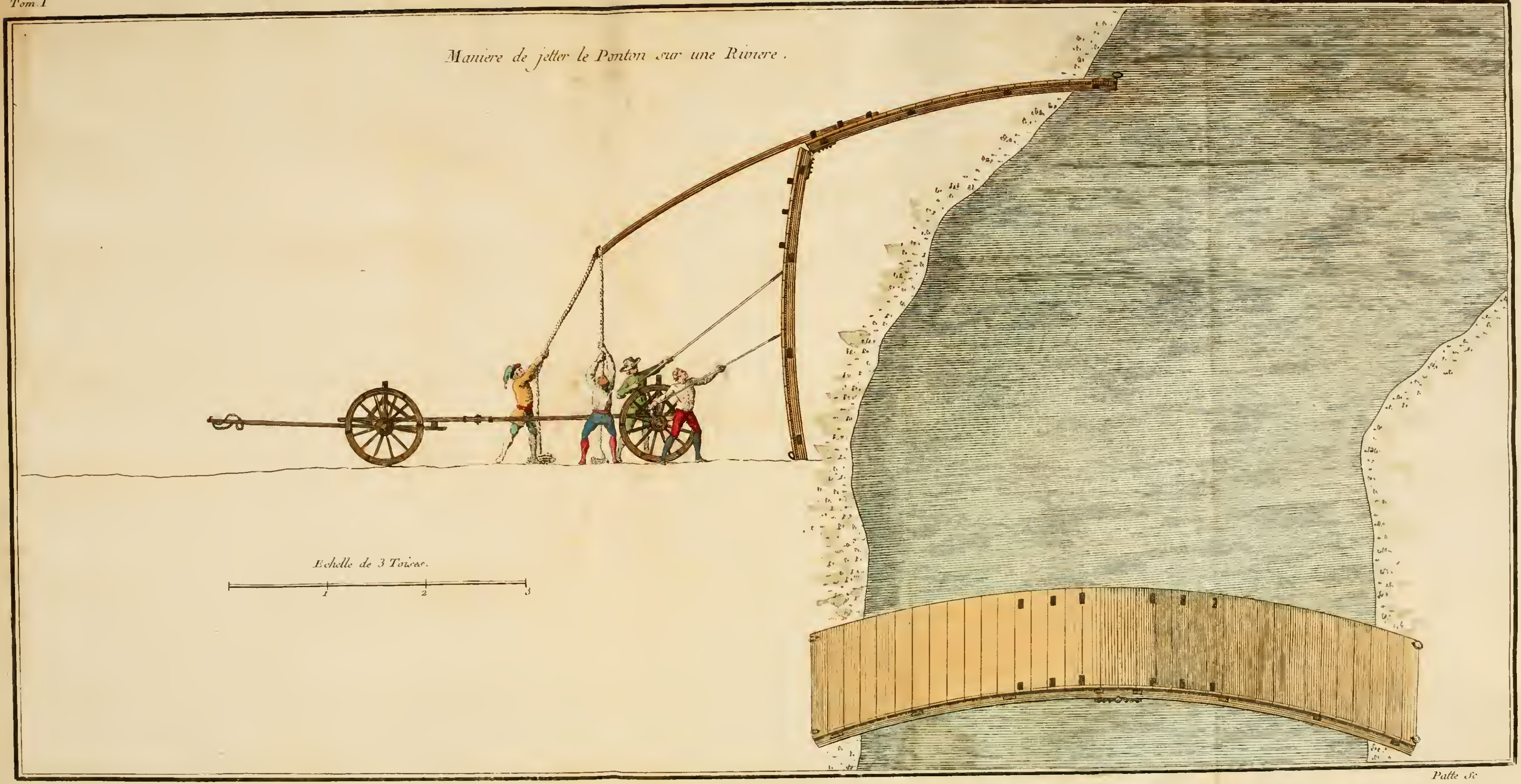
Si l'on ſonge aux inconvéniens qui arrivent à cauſe de notre charroi, on concevra l'utilité & la conſéquence d'employer celui-ci. Combien de fois les vivres manquent-ils totalement, parceque les voitures ne peuvent plus arriver? Com-

* Planches LVII, LVIII.

Transport du Ponton, avec son Profil.



Patte Sc.


Maniere de jetter le Ponton sur une Riviere.
Echelle de 3 Toises.
1
2
3

Patte Sc.

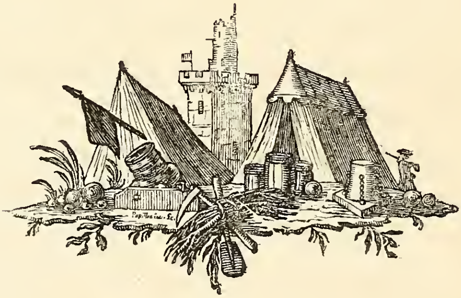
bien de fois les équipages reſtent-ils derrière le train d'artillerie, & tout le reſte, ce qui vous met dans la néceſſité de reſter-là tout court ? Qu'un chemin ſoit paſſablement bon, qu'il pleuve, que deux cent voitures y paſſent, il ſera rompu à ne pouvoir plus s'en tirer : on le raccommode, cent autres voitures le mettront en pire état qu'il n'étoit : que l'on y mette des faſcines, elles ſeront coupées en moins de rien par nos charettes, à cauſe du grand poids qui ne porte que ſur deux points.

En général, tout le charroi d'une armée doit être attelé de bœufs, tant à cauſe de l'égalité du pas, que parcequ'il n'y a nulle perte là deſſus ; que l'on trouve des pâtures partout ; & que, lorſqu'il en manque, on en prend d'autres au dépôt des bœufs de l'armée. Avec cela, il ne faut pas beaucoup de harnois. Dès que vous arrivez, ou que vous faites halte pour quelques tems, vos bœufs paiſſent & ſe nourriſſent. C'eſt la même choſe dans l'armée, & cela n'eſt de nul embarras.

Un homme mène quatre chariots attelés de deux bœufs chacun. Il faudroit douze ou quinze chevaux pour conduire ce que ces huit bœufs mèneront : & le fourage qu'ils amènent au camp

ils ne le conſomment pas comme les chevaux, parcequ'on les envoie à la pâture ; les valets coupent & chargent pendant ce tems-là, & le lendemain ils reviennent. Cela vient ſans peine & ſans embarras.

Si un de vos bœufs s'eſtropie, on le tue, on le mange, & on en achette un autre. Toutes ces raiſons font que je leur donne la préférence ſur les chevaux pour le charroi. Mais ils doivent tous être marqués, pour que chacun reconnoiſſe les ſiens dans les pâtures.



CHAPITRE HUITIEME.

De la discipline militaire.

Après la création des troupes, la discipline eſt la première choſe qui ſe préſente. Elle eſt l'ame de tout le genre militaire. Si elle n'eſt établie avec ſageſſe & exécutée avec une fermeté inébranlable, l'on ne ſçauroit compter avoir de troupes : les régimens, les armées ne ſont plus qu'une vile populace armée, plus dangereuſe à l'état que les ennemis mêmes.

Il ne faut pas croire que la diſcipline, la ſubordination & cette obéiſſance ſervile aviliſſe le courage. L'on a toujours vu que, plus la diſcipline a été ſévère, & plus on a exécuté de grandes choſes avec les armées, dans leſquelles elle étoit établie.

Bien des généraux croient avoir tout fait, lorſqu'ils ont ordonné ; & ordonnent beaucoup, parce qu'ils trouvent beaucoup d'abus. C'eſt un

principe faux : en s'y prenant de cette manière, ils ne remettront jamais la discipline dans des armées où elle s'est perdue ou affoiblie. Il faut ordonner très-peu de choses, mais les suivre avec grande attention ; & punir sans distinction de rang ni de naissance, & ne point avoir de considérations : sans cela vous vous faites haïr. On peut être exact, correct, & se faire aimer en se faisant craindre ; mais il faut accompagner la sévèrité d'une grande douceur : il ne faut pas qu'elle ait l'air de la fausseté, mais de la bonté.

Il ne faut pas que les châtimens soient rudes. Plus ils seront doux, & plus promptement vous remédierez aux abus, parceque tout le monde concourra à les faire cesser.

On a une méthode pernicieuse en France, qui est de toujours punir de mort. Un soldat qui est pris en maraude est pendu : cela fait que personne ne les arrête, parceque chacun répugne à faire mourir un misérable pour avoir été chercher souvent de quoi vivre. Si on les remettoit simplement au prévôt ; qu'il y eût une chaîne, comme aux galères ; qu'ils fussent condamnés au pain & à l'eau pour un,

deux, ou trois mois; qu'on leur fît faire les ouvrages qui ſe trouvent toujours à faire dans une armée; & qu'on les renvoyât à leurs régimens la veille d'une affaire, ou lorſque le général le jugeroit à propos; tout le monde concourroit à cette punition, les officiers des grandes gardes & des poſtes avancées les arrêteroient par centaine; & bientôt il n'y auroit plus de maraude, parceque tout le monde courant deſſus y tiendroit la main. A préſent, il n'y a que les malheureux de pris. Le grand-prévôt & tout le monde, quand ils en voient, détournent la vue. Le général crie à cauſe des déſordres qui ſe commettent: enfin le grand-prévôt en prend un, il eſt pendu; & les ſoldats diſent qu'il n'y a que les malheureux qui perdent. Eſt-ce conſerver la diſcipline? Non. C'eſt faire mourir des hommes ſans remédier au mal. Ah! l'on dira, les officiers en laiſſeront également paſſer aux poſtes. Il y a un remède à cet abus. Il n'y a qu'à faire interroger les ſoldats que le grand-prévôt aura pris dehors, leur faire déclarer à quels poſtes ils ont paſſé; & envoyer dans les priſons, pour le reſte de la campagne, les officiers qui y commandent; cela les rendra bientôt vigilans, attentifs & in-

exorables; mais lorſqu'il s'agit de faire mourir un homme, il y a peu d'officiers qui ne riſquent deux ou trois mois de priſon.

Il en eſt de même pour toutes les autres choſes de diſcipline, ſi le châtiment eſt trop rude. Il faut prendre garde auſſi à ne point avilir les châtimens qui ne doivent point être deshonorans, car il en faut de ceux-là. L'on a, par exemple, avili les baguettes en France : elles ne devroient point l'être, parceque ce ſont les camarades qui châtient. Comment a-t-on avili ce châtiment? en paſſant par les baguettes les filles de mauvaiſe vie, & les valets, qui ſont du reſſort du bourreau. Qu'en eſt-il arrivé? L'on a été obligé de paſſer le drapeau ſur la tête aux ſoldats qui ont paſſé par les baguettes, pour leur ôter, par cette cérémonie, l'idée de l'infamie qui s'eſt attachée aux baguettes; remède pire que le mal. On fait à préſent encore pis. Les capitaines qui craignent la déſertion de leurs ſoldats, leur ôtent l'habit & les chaſſent d'abord après qu'ils ont paſſé par les baguettes. Cela y a mis le comble, de façon qu'à moins d'un cas très-grave, l'on ne paſſe aucun ſoldat par les baguettes; parceque c'eſt un homme perdu pour monſieur

le capitaine,

le capitaine, & que le lieutenant-colonel & le colonel ne réſiſtent pas à la ſollicitation que leur font tous les capitaines.

Il y a des choſes d'une grande conſéquence pour la diſcipline, auſquelles on ne fait point d'attention, & que les officiers tournent en ridicule; ils traitent même de pédans ceux qui les font exécuter.

Par exemple : ils tournent en ridicule, en France, l'uſage introduit chez les Allemands, de ne pas toucher aux chevaux morts. Il eſt cependant très-prudent & très-ſage, s'il n'étoit pas outré. On a voulu empêcher par-là, dans les armées, les ſoldats de ſe jetter ſur la charogne & d'en manger : ce qui, outre la malpropreté, eſt très-mal ſain. Cela ne les empêche pas, dans des ſiéges & lorſque le cas le requiert, de tuer leurs chevaux & de les manger. Que l'on juge à préſent ſi l'infamie que l'on y a attachée eſt utile ou non.

On reproche la baſtonnade aux Allemands: elle eſt établie chez eux comme châtiment militaire. Chez eux, un officier qui injurie un ſoldat, qui lui donne des ſoufflets ou des coups de fouët, eſt caſſé ſur la plainte du ſoldat, &

l'officier est obligé de lui en faire satisfaction l'épée à la main, si le soldat l'exige, lorsqu'il n'est plus sous son commandement, sans quoi l'officier est deshonoré. Il en est de même dans tous les grades militaires ; & l'on voit souvent des généraux faire satisfaction, l'épée à la main, à de simples officiers, après que ceux-ci ont quitté le service : ils ne sçauroient le refuser sans se deshonorer.

En France, on ne fait pas de difficulté de souffleter les soldats, de leur donner des coups de bâton, parceque le propos de libertinage a détruit cette punition militaire. Il en faut cependant, & de promptes, qui ne soient ni flétrissantes ni deshonorantes. Que l'on balance maintenant les deux usages; & que l'on juge celui qui va plus au bien du service, & où le point d'honneur est le plus ménagé. Il en est de même pour la discipline des officiers.

Les François reprochent aux Allemands le prévôt & les fers; les Allemands leur reprochent la prison & les cordes : l'on ne mettra jamais un officier Allemand dans une prison, ni on ne le livrera entre les mains d'un géolier, où il est avec des gens qui ont volé, & qui peut-être seront roués dans peu.

Il y a un prévôt à chaque régiment ; & c'eſt toujours un vieux ſergent à qui l'on donne cet emploi, eu égard à ſes ſervices. A l'égard des fers, je ne les ai jamais vu donner que lorſque les affaires étoient criminelles. J'en ai vu chez les François qui étoient liés avec des cordes. Un officier François ne fera point de difficulté de lier un ſoldat avec des cordes, de lui mettre les olivettes : un Allemand n'y touchera jamais. Les ſoldats François mènent les patiens au ſupplice : les Allemands les livrent au bourreau qui les lie. De ce moment, aucun ſoldat ne touche un patient ; & ils n'accompagnent le patient, le bourreau & le confeſſeur, que pour contenir la populace. Que l'on balance encore ces méthodes ; & je crois que l'on reviendra des préjugés qu'il ne faut jamais prendre, ſans en avoir examiné les cauſes.

Après avoir expoſé mes idées ſur l'infanterie & la cavalerie, ſur la manière de combattre, & ſur la diſcipline, ce qui eſt, pour ainſi dire, la baſe & les fondemens de l'art militaire, je dois entrer dans des parties plus ſublimes. Peu de gens m'entendront peut-être ; mais j'écris pour les connoiſſeurs, & pour m'inſ-

truire moi-même par leur critique. Ils ne doivent pas être offenſés de l'aſſurance avec laquelle j'expoſe mes idées. C'eſt à eux à les rectifier ; & c'eſt le fruit que j'attends de cet ouvrage.

FIN DU PREMIER TOME.

TABLE

DES

CHAPITRES ET ARTICLES

DU PREMIER TOME.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR. *pag.* 1

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MANIERE DE LEVER DES TROUPES, DE CELLE DE LES HABILLER, DE LES ENTRETENIR, DE LES PAYER, DE LES EXERCER, ET DE LES FORMER POUR LE COMBAT. page 7

ART. I. *De la manière de lever des troupes.* ibid.

ART. II. *De l'habillement.* 12

ART. III. *De l'entretien des troupes.* 18

ART. IV. *De la paye.* 26

ART. V. *De l'exercice.* 29

ART. VI. *De la manière de former les troupes pour le combat.* 39

CHAPITRE DEUXIEME.

De la légion. 46

CHAPITRE TROISIEME.

De la cavalerie; de ses armures et de ses armes. Du pied de la cavalerie. Comme elle doit se former, combattre et marcher. Des mouvemens. Des fourages au verd et au sec. Des pastures. Des tentes, et de la maniere de camper. Des partis ou détachemens. 77

Art. I. *De la cavalerie en général.* ibid.

Art. II. *Des armures de la cavalerie.* 83

Art. III. *Des armes de la cavalerie, & du harnachement du cheval. Dessein des carabines.* 90

Art. IV. *Du pied de la cavalerie. De la manière de se former, de combattre & de marcher.* 99

Art. V. *Des mouvemens de la cavalerie.* 103

Art. VI. *Des fourages au verd, & des pâtures.* 108

Art. VII. *Des fourages au sec.* 112

Art. VIII. *Des tentes, & de la manière de camper de la cavalerie.* 113

Art. IX. *Des partis, ou détachemens de cavalerie.* 116

CHAPITRE QUATRIEME.

Art. I. *Sur la grande manœuvre.* 120

Art. II. *De la colonne.* 126

ET ARTICLES. 159

CHAPITRE CINQUIEME.

DES ARMES A FEU, ET DE LA MÉTHODE DE TIRER. 134

CHAPITRE SIXIEME.

DES DRAPEAUX, OU ENSEIGNES. 140

CHAPITRE SEPTIEME.

DE L'ARTILLERIE, ET DU CHARROI. 144

CHAPITRE HUITIEME.

DE LA DISCIPLINE MILITAIRE. 149

FIN DE LA TABLE DU TOME I.